26e Année N° 8 15 Avril 1919

GENERAL LIBRARY
MAY 27 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Jules Isaac	*Nous, les Revenants*	673
Paul Adam	*Une Force de la Méditerranée.* — I.	681
A.-R. de Lens	*Le Harem entr'ouvert* (1re partie)	714
A. T.	*Trois Fleuves internationaux*	744
Guido da Verona	*La Vie commence demain* (fin)	768
André Chevrillon	*Aux Pays d'Alsace et de Lorraine.* — II.	811
Jean Rameau	*Poèmes*	847
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	854
Auguste Gauvain	*La Conférence de la Paix*	869

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

MESSAGES, DISCOURS, ALLOCUTIONS, LETTRES ET TÉLÉGRAMMES
de M. Raymond Poincaré,
Président de la République.

Un document historique de premier ordre. C'est toute l'histoire de la guerre au jour le jour, une histoire parlée par quelqu'un qui la connaît mieux que personne, et, pour sa bonne part, l'a faite. Ce volume est un recueil de documents officiels; officiels ils sont en effet, de par la haute fonction de celui qui les a signés; mais ils sont très personnels, œuvre d'une personne à la fois très sensible et toujours maîtresse d'elle-même. Nos émotions, nos horreurs, l'assurance de notre foi en la justice de notre cause, et en la nécessité de notre victoire, notre patriotisme, notre humanité, notre dignité, tout cela est exprimé en bonne langue française dans ces *Messages, Discours* et *Lettres*, où M. Raymond Poincaré a montré qu'il mérite l'honneur de parler au nom de la France.

CONFIDENCES SUR L'AMITIÉ DES TRANCHÉES,
par J.-H. Rosny aîné.

Il est heureux que ce livre ait été fait et par un écrivain aussi habile à pénétrer les mystères des âmes. M. J.-H. Rosny a demandé aux soldats eux-mêmes ce qu'ils pensent de l'amitié des tranchées; les réponses qu'il a recueillies offrent la plus riche matière psychologique, et le commentaire dont il les accompagne les éclaire admirablement. Il est inutile d'insister sur l'intérêt d'un tel ouvrage; il importe en même temps à l'histoire de la plus formidable des guerres et à la science du cœur humain. Il n'en est pas de plus actuel, mais c'est une actualité qui ne passera point.

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS, LA VIE LITTÉRAIRE SOUS LOUIS-PHILIPPE,
par Marie-Louise Pailleron.

Madame Marie-Louise Pailleron était mieux qualifiée que qui que ce fût pour parler de ce sujet, sur lequel on peut dire qu'elle a un droit de famille. Elle l'a fait excellemment, servie par une documentation très ample, et, mieux encore peut-être, par de vivants souvenirs. Il en est résulté un livre abondant et divers, comme la génération qu'il évoque, dont beaucoup de pages sont passionnantes et toutes curieuses. Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée nous seront désormais, grâce à elle, plus exactement connus; les silhouettes de Loève-Veimars, dandy archéologue, et de Lerminier, colosse truculent, nourri de métaphysique entre ses pantagruéliques repas, sont fort amusantes. Il n'y a pas jusqu'à *Elle et Lui* que ce livre ingénieux ne rajeunisse pour notre curiosité.

LA VIE D'UNE FEMME,
par Saint-Georges de Bouhélier.

Bien que ce soit un drame très moderne de langage, réaliste de décor et surtout d'accent, l'ouvrage de M. Saint-Georges de Bouhélier se rattache en quelque façon aux allégories du Moyen âge, par un certain symbolisme légendaire. Il contient sous une forme mouvementée une philosophie de l'illusion et de la douleur. On l'a beaucoup applaudi au théâtre : il vaut d'être relu et médité.

DANS SON PROCHAIN NUMÉRO

LA REVUE DE PARIS

commencera la publication de

L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE

ROMAN

PAR

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

NOUS, LES REVENANTS

Comme un nageur qui sort du profond de son plonge,
Ils sortent de la mort comme l'on sort d'un songe...

A. D'AUBIGNÉ

Soir tranquille à Paris. Je suis là, en liberté, « en civil », promeneur quelconque dans la foule qui va et vient : c'est un miracle. Je contemple les Champs-Élysées avec une joie enfantine, comme le décor d'une somptueuse féerie.

Dans cette atmosphère de magnificence urbaine, tout redit la beauté, la douceur de la vie pacifique : lumières dont les feux s'entre-croisent, glissement rapide et continu des autos, élégance des femmes et leur sourire... Qui prête attention à ces vieux canons rouillés, laide et triste défroque de guerre, abandonnés au bord de la chaussée, on ne sait pourquoi, on ne sait déjà plus pourquoi ?

Je suis là : c'est un miracle. Promeneur émerveillé, je remonte lnteement la voie triomphale, sur laquelle le démobilisé R. A. T. que je suis ne défilera jamais. Qu'importe ! je suis là, il fait bon vivre, il fait bon se reposer dans la paix de la ville, se laisser pénétrer par ce bien-être, oublier...

*
* *

Oublier? Voici que du fond de moi-même monte et se déploie un voile noir, qui recouvre toute la réalité, qui éteint implacablement toutes les lumières.

Voyons, où suis-je?

Ah ! quelle nuit noire, sans une étoile, sans une lueur, sans aucune forme visible où le regard puisse s'accrocher... Je me hisse hors de mon trou et, mal éveillé, j'ajuste machinalement mon pauvre harnais de guerre, alourdi par la maudite charge des cartouchières pleines ; quel effort pour remettre à sa place la baïonnette qui me pend sur le ventre, pour passer à l'épaule la bretelle de ce flingot démesuré et ridicule qui, sans doute, ne me servirait à rien en cas d'attaque boche. J'envie bassement le sort de l'adjudant armé du revolver ; je pense avec tristesse qu'il n'y aura pas de clair de lune avant la relève. Quelle nuit noire ! Son tissu est fait de fils humides et glacés, moitié pluie, moitié brouillard. Pour me diriger dans ce noir, il faut que je tâtonne, les mains en avant, ou que je prenne comme points d'appui les deux parois de la tranchée, qui sont deux masses de boue, froides et gluantes au toucher. Je contourne péniblement les pare-éclats : à mon approche, seuls un remuement, une toux étouffée, un grognement me renseignent sur la présence des hommes que je ne vois pas, et qui guettent. Quelle chose étrange de penser qu'à une centaine de mètres au plus, par delà les broussailles de fils de fer, d'autres hommes sont là, qui guettent pareillement, tenaillés par les mêmes démons nocturnes, les ténèbres, le froid, l'insomnie, l'angoisse... Malgré elle, la haine se laisse désarmer par la misère.

La pluie tombe dans la nuit noire, une nuit sans fin. Est-ce la vie, est-ce la mort? Je ne sais, je ne sais rien si ce n'est que mon corps et que mon cœur se glacent. L'obscurité et le silence m'oppressent à tel point que j'en viens à souhaiter quelque rafale d'artillerie : tout plutôt que ce silence morne et cette nuit noire. Mais il y a quelque chose d'infernal dans

l'illumination brusque de la fusée qui, toutes les cinq ou dix minutes, surgit de la tranchée boche, plane au-dessus de nos têtes avec une insistance hostile, puis s'abat avec un sifflement sur le talus tout proche, pendant que les ténèbres se referment sur moi, dix fois plus noires et plus épaisses par contraste.

Douloureuse obsession du souvenir... Maintenant toutes les lumières des Champs-Élysées m'éblouissent et me font mal, comme à un pauvre oiseau nocturne. Ne serai-je donc plus toute ma vie qu'un vieux hibou de tranchée?

*
* *

Comme la carapace de boue qui, à chaque relève, s'incrustait à nos vêtements, nous gardons, incrustée au cœur, la carapace des souvenirs. Mes frères des tranchées (car c'est de vous seuls que je parle), résignons-nous, nous ne nous en déferons jamais. En vain nous avons dépouillé la vieille capote et revêtu le pardessus démodé d'avant-guerre ; en vain nous croyons-nous « pareils aux autres », et l'universelle conspiration de l'arrière nous affirme-t-elle que nous sommes en effet « pareils aux autres » : il n'en est rien. La vérité, c'est que nous sommes des revenants, de vrais revenants.

Nous sommes des revenants, hélas ! qui nous faisons peur à nous-mêmes. Au dehors la paix nous enveloppe et nous berce, mais au dedans de nous, la rumeur terrible de la guerre nous poursuit. Malgré nous, il nous faut répondre à l'appel impérieux de ces voix intérieures. Nous sommes des possédés. La guerre, toute la guerre nous possède encore. Il y a en nous à de certaines heures des galops de souvenirs qui sont comme des galops de sorcières.

C'est aux heures indécises surtout, à la nuit tombante ou au petit jour, que l'âme s'évadant retourne, par une mystérieuse contrainte, errer là-bas aux champs funèbres où ne règnent plus que le silence et que la mort. Ces heures si émou-

vantes, les unes par leur mélancolie, les autres par leur secrète pureté, le souffle empesté de la guerre les avait aussi transformées et flétries : elles étaient devenues pour nous les heures de pire misère, de pire lassitude, de tourment et d'angoisse. A plat ventre dans l'herbe, en poste d'écoute avancé, — dans la tranchée, morne veilleur, — ou bien encore observateur emprisonné dans ma cage de béton, l'ai-je assez attendu, ce petit jour si hésitant, si lent à naître, semblant jouer avec ma souffrance, paraître puis disparaître par moquerie, pour ne revenir qu'après des minutes longues comme des heures où le corps et l'âme glacés se raidissaient avec désespoir contre l'engourdissement mortel... Mais quoi de plus triste, quel souvenir plus obsédant et d'un goût plus âcre qu'une relève dans la tranchée, à la tombée de la nuit? Chargés comme de pauvres bêtes de somme, la chair meurtrie par les courroies, nous allons tête basse, en silence, vers l'inconnu dont la menace semble grandir avec l'ombre qui s'étend. Ces boyaux dont nous ignorons les détours sont interminables, et des voix chuchotent aigrement que le guide n'y connaît rien et nous égare. Où sont les Boches? Tout autour de nous si on en juge par les fusées qui commencent à monter à l'horizon. Deux coups de gong précipités, deux sifflements rapides au-dessus de nos têtes, devant nous deux lueurs vives suivies d'éclatements métalliques : nos obus ne sont pas tombés loin, et voici, s'agitant dans la pénombre, ceux que nous venons relever. Troupe misérable, nous venons pour délivrer de plus misérables encore : colloques rapides, échange de consignes à voix basse, placement des guetteurs aux créneaux, relève du poste d'écoute, frémissements d'impatience, bruits involontaires qui peut-être vont donner l'éveil aux guetteurs d'en face et déchaîner une rafale mortelle,... ils sont partis enfin, et nous, nous restons avec la nuit venue, l'écrasante fatigue, et la mort qui rôde.

***

La mort... la mort... Comment t'oublierais-je, toi dont j'ai senti le souffle sur ma face, toi qui pendant trois années m'as

poursuivi de ta danse macabre? Ai-je vécu pendant ces trois ans? Non, j'étais un mort vivant : mort à l'égard du passé, mort à l'égard du monde, mort à l'égard de la vie coutumière qui, par delà une barrière invisible et réellement infranchissable, continuait cependant ; et vivant au voisinage de la mort, vivant au seuil de la mort, en conversation, en communion avec la mort, et comme devant ma tombe préparée. Ce cadavre raide au visage déjà noirci que je dois enjamber pour passer, ce malheureux qu'on emporte le ventre ouvert et dont la tête roule sans arrêt avec des hoquets d'agonie, ces débris humains qui ne forment plus dans la toile de tente maculée de sang qu'un petit tas informe, ce n'est pas moi, mais demain ou qui sait? dans quelques secondes, ce sera moi. Où serai-je touché? A telle ou telle partie de mon corps? Mon imagination docile et exercée se représente la scène dans le moindre détail. Curiosité banale et peut-être lâche, mais qui introduit à de fortes et salutaires méditations. Et d'avoir médité ainsi au bord du tombeau, de nous y être couchés par avance, de nous y être *reposés*, il me semble aujourd'hui que nous revenons de l'Au delà.

Sinon de l'Au delà, nous revenons de très loin, de ces confins redoutables de la vie et de la mort, où peu d'hommes avant nous avaient séjourné. Vous croyez nous connaître, bonnes gens? détrompez-vous, vous ne nous connaissez plus, vous ne nous connaîtrez plus jamais. Aussi profond est l'abîme qui sépare les morts des vivants, aussi profond celui qui nous sépare de vous. Nous sommes marqués d'un signe secret qui vous échappe. Nous sommes des revenants.

*
* *

Nous avons subi une double épreuve, d'où il n'est pas possible qu'une âme ne sorte pas transformée. Nous avons vécu non seulement face à face avec la mort, mais face à face avec la Nature, dans la nudité primitive. Dans le premier cas, c'est notre conscience qui, au pied du gibet, a dû répondre à des interrogations capitales. Dans le deuxième cas, c'est notre

esprit qui, brusquement dépouillé de tous ses voiles, a été replongé aux sources premières.

Voyez donc comme nous revenons de loin : d'une part nous sommes descendus jusqu'à l'ultime marche, au seuil de la mort ; mais d'autre part, et ce n'est pas un moindre prodige ni moins efficace, nous sommes remontés par delà des millénaires de civilisation, jusqu'à la première marche, à l'aube de l'humanité.

Nous avons mené très exactement la vie primitive du troglodyte, pour lequel le boire, le manger, la lutte contre les bêtes sauvages et le dormir au fond de sa caverne formaient le tout de l'existence. Déchéance lamentable? Oui, si la Nature, toujours présente et bienfaisante, n'avait fait de cette épreuve une purification, une élévation.

De cette vie en pleine nature, quoi que nous fassions, nous garderons la nostalgie. Il serait paradoxal de dire que nous la regrettons, car nous avons trop souffert, mais elle aussi, elle nous hante. Seul l'explorateur qui pendant des années s'est enfoncé au cœur de l'Afrique ou des régions polaires et retranché ainsi de toute civilisation, celui-là seul peut nous comprendre. Pour moi je puis dire qu'aux heures les plus dures j'ai puisé dans cette intime communion la force de lutter et de survivre. Abdiquant toute vanité humaine, je n'ai plus voulu être que l'arbuste perdu dans la forêt, l'eau du ruisseau qui dévale sur la pente, l'insecte que le vent balance avec la feuille et la branche. La nature m'a repris et possédé tout entier, mais aussi je l'ai possédée toute, et elle ne m'a pas déçu. J'entends encore ton langage vivifiant, printemps qui fais fleurir les vergers sur les ruines et sur les tombes, printemps fou des champs en friche redevenus la prairie multicolore où les fleurs innombrables vous montent jusqu'à la ceinture, et toi, plein été, grand soleil vainqueur, si chaud et si radieux que tu illumines la tranchée elle-même et inondes nos cœurs de ta clarté.

Ainsi, placés entre la Mort et la Vie élémentaire, nous avons atteint tour à tour des profondeurs et des hauteurs inconnues. Nous avons été comme la plus frêle des barques, jetée dans le plus effroyable Maelström. Par moments, nous avons touché

le fond de la misère humaine, nous étions las à en mourir ; mais par moments, minutes plus rares mais véritablement éminentes, nous avons vécu sur des cimes, nous avons été Moïse sur le Sinaï, ébloui de la gloire de Dieu.

Et sous le coup de massue qui presque tous a failli nous broyer, quel raccourci vertigineux par où, dans un élan surnaturel, nous nous sommes évadés du temps et de l'espace... Nulle parole humaine ne peut exprimer cela...

Nous revenons de loin, oui vraiment, de très loin.

***

Faut-il s'étonner que nous en conservions aujourd'hui quelque trouble, parfois même quelque amertume qui ne se dissipe que lentement? Au sortir de ces épreuves inouïes, et presque surhumaines, ne sommes-nous pas tous des blessés de guerre, des convalescents qui souffrons encore comme d'une plaie mal fermée? Non pas d'une, mais réellement de mille plaies intérieures, déchirements nés du choc d'émotions contraires, et de cette âpre lutte quotidienne, lutte épuisante que nous avons dû soutenir contre nous-mêmes. Nous avons l'âme à vif : tel geste, telle parole, tel rire qui vous enchantent, soudain nous blessent et nous font mal à crier.

Mais voici un autre miracle : cette vie d'autrefois, où nous nous trouvons replacés brusquement, nous ne pouvons plus la vivre. Nous voudrions reprendre docilement, au point où nous l'avions laissée, la trame interrompue : nous ne le pouvons pas. Une force invincible nous en empêche.

Tout le passé lointain, le passé « d'avant-guerre », s'est détaché de nous. Derrière nous, nous ne voyons plus que cendres et que ruines ; mais devant nous, nous apercevons comme l'aurore d'un jour nouveau. Nous étions morts, nous renaissons à une vie nouvelle. Nous aspirons à ce renouvellement du plus profond de notre être : nous le voulons, nous l'exigeons, nous en avons soif.

Cette force qui nous travaille, il est malaisé de la définir.

Elle est puissante parce qu'elle a ses racines dans la longue suite enchevêtrée de nos misères et de nos gloires spirituelles. C'est l'élan de l'âme qui remonte de la mort à la vie.

Elle est la libératrice. Elle nous affranchit des mille entraves qui nous liaient jadis, *quand nous ne savions pas.* Nous sommes dans toute la force du terme des libérés, libérés des préjugés, de tout ce qu'il y avait en nous de mesquin et de conventionnel, de tout ce bagage inconsistant et encombrant qui fait que l'homme piétine le plus souvent au lieu d'avancer. Nous revenons libres, le cœur et l'esprit comme allégés. Vous nous entretenez de vos petites querelles, de vos petits espoirs et soucis, de vos petites joies ou misères : nous écoutons poliment, mais nous ne comprenons plus, nous ne voulons plus comprendre. Laissez tout cela qui ne compte pas, et venez avec nous.

Nous voulons marcher de l'avant, librement, hardiment. Notre guérison, notre salut sont à ce prix. Comment pourrions-nous échapper aux visions funèbres qui nous poursuivent, si nous ne nous hâtions vers l'avenir, si nous ne cherchions dans une vie nouvelle plus de lumière, et les joies fécondes de la création. Ne dites pas : « Des mots, des mots ! » A peine revenons-nous et déjà nous nous appelons les uns les autres, nous nous groupons pour la grande entreprise. Une même force nous pousse ; aux mêmes sources vives, nous avons puisé la même foi, celle qui soulève les montagnes. Nous tenons solidement aux vérités permanentes, mais d'un regard lucide, nous découvrons maintenant dans la civilisation moderne tout un fatras qu'il faut déblayer. A l'école, au Parlement, dans les bureaux, dans les ateliers, dans les cerveaux, partout !

Nous sommes des revenants, mais des revenants d'une espèce singulière, qu'épouvante le passé, et que l'avenir seul attire. Puisse l'avenir nous libérer définitivement du passé !

JULES ISAAC

UNE FORCE DE LA MÉDITERRANÉE

Dès le seuil des premières villes lorraines où notre armée rentra, cet hiver, en triomphe après la signature de l'armistice, on se pressait pour mettre les lèvres sur les couleurs de notre drapeau que rapportait une division célèbre depuis les monts de l'Atlas marocain, jusqu'aux écluses de Nieuport, et aux collines de Verdun. Cette division n'a rien ignoré des élans sublimes ni des tortures inouïes que cette guerre suscita dans les heures d'apothéose, et qu'elle imposa dans les heures de patience. Ces soldats ont, de douleur en douleur, conquis le prestige d'être, pour l'avenir, un exemple de l'honneur inflexible.

Toutes les races de la Méditerranée paraissent dans ces effectifs. Celto-Latins et Celtibères, Libyens, Hellènes, Ioniens, Numides et Puniques, Italiens, Égyptiens, Roumains composent la bravoure de sa Légion étrangère, de ses zouaves, de ses tirailleurs. En cette seule et splendide unité s'exprime le génie des peuples instruits par la Grèce antique, organisés par Rome. Les plus hasardés de leurs fils se rencontrent là sous les drapeaux de la Gaule. Les Catalans y sont renommés pour leur valeur. Par leurs gestes, l'Espagne des Trajan, des Scipion, des Senèque se manifesta glorieusement, au cours de cette longue lutte entre les principes latins et les appétits germaniques. Des Américains du Sud, des Belges, des Suisses, des Polonais, des Tchèques, des Russes se sont joints à cette fraction de nos armées qui contiennent l'essence spirituelle et sentimentale du monde latin.

Entre les autres divisions elle a cueilli le plus de lauriers, peut-être. Ses bataillons étaient illustres déjà pour la conquête du Maroc, pour leurs exploits de septembre 1914 aux marais de Saint-Gond, pour ceux du printemps 1915 en Artois, sur la cote 146 et sur la cote 119, pour ceux de l'automne 1915 en Champagne, autour du bois Sabot, pour ceux de l'été 1916 à Belloy-en-Santerre, pour ceux d'avril 1917 devant Aubérive, pour ceux d'août 1917 au bois des Corbeaux, à Cumières, à Régneville, quand l'état-major de Ludendorf dut, en 1918, se résoudre deux fois à la halte, puis à la retraite finale de juillet, devant cette force.

Évoquons l'un de ses instants sublimes, celui de Villers-Bretonneux, où la division des Méditerranéens arrêta la redoutable offensive de mars; et encore celui où, dans les bois de Villers-Cotterets, cette troupe a de nouveau, le 4 juin 1918, opposé à l'irruption des Barbares l'infrangible barrière de ses poitrines, et, mieux : de son esprit.

I

Appelés de Lorraine où l'on eût pu craindre alors que surgît une offensive aussi de nos adversaires, les zouaves, les tirailleurs, les braves de la Légion étrangère, leurs artilleurs, leurs sapeurs, leur bataillon territorial de communication arrivèrent, par cinquante trains, dès la fin de mars, en Picardie avec les drapeaux à fourragère rouge, à fourragère jaune, à fourragère verte, avec la hampe illustre qui porte la croix d'honneur.

Au sud-est d'Amiens, dans la région de Cottenchy et de Boves, jusqu'au bois de Gentelles, s'éparpillèrent et cantonnèrent les héros à la chéchia écarlate que désigne le mince croissant d'or.

Dans l'orient tout l'espace déjà tonnait. De Villers-Bretonneux à Marcelcave, les Anglais, les Allemands se lapidaient à coups d'obus sans répit. Les artilleries hachaient le bois de Hangard. Elles ruinaient, au sud, Thennes et Demuin. La division méditéranéenne se prépara.

En Afrique, en Tunisie, au Maroc, au Soudan, sur le

Sénégal comme sur le Niger, en Mauritanie, la plupart de ses chefs avaient instruit leurs hommes parmi les vestiges des civilisations anciennes, la phénicienne, la punique et la romaine, la byzantine, l'arabe. Les uns avaient tenu garnison dans le royaume d'Elissar-Didon, dans la république d'Annibal. Ils ont retrouvé, sur les rangs de leurs compagnies, les types de la Méditerranée que Flaubert ressuscita par l'incomparable épopée de *Salammbô*. D'aucuns ont reconnu les Numides de Nar'Hawas dans leurs escadrons de spahis, et bien des Mathos peuhls dans leurs sections de tirailleurs. Les frondeurs des Baléares ont légué leur adresse aux grenadiers de la Légion étrangère. Les Grecs de Spendios y survivent parmi les voltigeurs et les mitrailleurs. Les archers d'Ibérie ont testé en faveur des Catalans bons tireurs au lebel. D'autres officiers ont enrôlé, dressé les Berbères touaregs de Tombouctou qui portent encore des dagues et des écus copiés sur ceux dont usèrent les croisés de saint Louis avant de périr dans les sables tunisiens. D'autres ont commandé des Maures aux larges chevelures qui sont les arrière-petits-fils des Carthaginois. Et ces chefs, après avoir pris Marrakech, Fez, Casbah-Tadla, Taza, avant de battre les Allemands, ne doutaient pas de leurs Méditerranéens, ni de leur courage. Chacun savait bien que la division trop glorieuse ne resterait pas en réserve longtemps, qu'il lui faudrait tout à l'heure accroître encore la renommée de ses étendards. Les généraux orientèrent leurs unités pour intervenir soit vers Rouvres, soit vers Gentelles et Hangard. Là grondaient les fureurs des batteries adverses se disputant la route d'Amiens.

Aussitôt l'infanterie se dépouilla de son équipement. Elle se mit à l'ouvrage. Terrassière, elle répara les routes qui mèneraient à ses objectifs probables, et sur lesquelles aussi afflueraient les convois de ravitaillement. Le travail par la pioche et la pelle égale en utilité l'attaque par la grenade et la baïonnette. Ces véritables guerriers ne l'ignorent pas. Des points d'appui furent constitués, savamment fortifiés.

Cependant les tirailleurs se plaçaient en réserve derrière la droite du corps anglais défendant la position de Villers-Bretonneux. Le régiment de marche qui chargeait, en large culotte blanche et en chéchia rouge, les Boches de 1914 der-

rière les sabres haut brandis de ses officiers, subit loin du combat, cette fois-ci, l'influx des gaz délétères. L'ennemi frappait à distance. Sournoisement, l'ypérétique pénétrait la vie de chacun, l'imprégnait, le brûlait à la surface de la peau, comme à l'intérieur des organes si les aliments et les breuvages avaient subi le contact des émanations. Soixante-dix officiers, trois cents hommes furent torturés à distance par le diabolique ennemi. Ils suffoquèrent. Ils souffrirent. Ils furent contraints d'abandonner momentanément leurs camarades qui reprenaient de l'énergie en écoutant les fifres et les timbales de la nouba évoquer la danse lointaine des almées.

Dès le 4 avril l'artillerie avait, d'abord, secondé celle d'une division voisine; non sans perdre là certains de ses canonniers; non sans affronter de pénibles fatigues. Ces premières épreuves, en tous, excitèrent le désir d'attaquer franchement, pour le compte de la division et l'honneur de ses drapeaux au lieu de pâtir obscurément, en réserve, près d'autres unités. Le vieux sang de Tunis, d'Alger, de Marseille et de Barcelone s'échauffait dans les veines des soldats. Le général voulait, pour ses nobles compagnons, une lutte heureuse. Eux se rappelaient leurs prouesses dans les bois nombreux des Ardennes, et comme ils avaient, devant Rethel, contenu, le 30 août 1914, la ruée allemande, tandis que les divisions de Langle de Cary passaient l'Aisne, en parfaite sécurité. Les artilleurs commémoraient leur obstination des 6 et 8 septembre 1914, à Saint-Prix, durant la bataille de la Marne, sous les foudres des obusiers prussiens, et leur constance du 9, à la défense de Saint-Prix démantelé par les explosions des obus, pilé par leurs chutes innombrables, enfumé par les vapeurs des éclatements. Des pointeurs vantèrent les coups qu'assénait la batterie Arnaud contre les murailles de Mondement, sous la fusillade proche, sous les balles de mitrailleuses crachées par toutes les maisons; mais l'assaut irrésistible de nos bataillons y bondit.

Qui, là, ne se souvenait de la garde prussienne trouée, décapitée, éventrée, anéantie dans les marais de Saint-Gond? Qui ne revoyait sa fuite devant les charges des coloniaux, des zouaves et des tirailleurs? Les adjudants récitaient aux derniers venus le rapport célèbre du général Foch : « La division marocaine occupe Mondement, le château, les bois.

Il faut qu'elle y tienne à tout prix. La bataille a pivoté autour de cet axe. La fortune a voulu que la division d'Afrique marocaine fût là ! »

L'orgueil d'avoir été les vainqueurs de la Marne, les vainqueurs au centre, les exterminateurs de la garde prussienne, cet orgueil se communiquait aux jeunes gens incorporés pendant le repos de Lorraine, et revêtus de cet uniforme kaki, parés de ces fourragères sans pareilles. Les conscrits se représentaient, eux aussi, le colonel Fellert, sa pipe aux lèvres, sur la jument grise, parmi les explosions de 1914, comme le décrivaient encore ceux qui l'avaient suivi avant qu'il ne tombât, dans la clairière de Mondement; au milieu de ses braves. Les bleus avaient reçu déjà l'empreinte du corps, assimilé son esprit. La persuasion de vaincre demain tout autant qu'alors enflammait les intelligences de ces Méditerranéens. Ils se promettaient encore une épopée homérique, et la joie de poursuivre la multitude teutonne de 1918 resurgie de ses tranchées, le 21 mars, contre nos alliés d'Angleterre, comme l'autre avait été poursuivie de la Marne à la Vesle, en septembre 1914, avant de s'enterrer, pour quatre ans, derrière ses réseaux de fil métallique et ses caponnières en béton, dans les champs inondés de l'Yser, les marécages de la Somme, la craie de la Champagne, l'argile de l'Argonne, les ravins des Vosges. Une seule passion agitait les anciens et les nouveaux : la passion de vaincre envers et contre tous.

Aussi, quand, le 24 avril, le groupe d'artillerie lourde revint à la division, et que l'ordre de passer sur la droite de l'Avre fut lu, les troupes se disposèrent promptement à relever les compagnies du 7e tirailleurs, outre les forces britanniques, entre Hailles au sud, et Gentelles au nord de la route reliant Amiens à Montdidier. Les dix-sept mille hommes de la division se rassemblaient dans l'après-midi du 24, lorsque le général fut averti de hâter le mouvement. L'expansion de l'ennemi se développait au sud de Villers-Bretonneux qu'il disputait aux volontaires australiens après l'évacuation de la campagne par les Tommies décimés, à bout. Le commandement supérieur prescrivit l'attaque contre les abords de ce bourg, contre les Boches dissimulés dans le bois de Hangard, contre le village de Hangard même dans la creuse vallée de la Luce.

Immédiatement les brigades adoptèrent la formation de combat par régiments accolés. Elles se mirent en marche. Leurs bataillons de tête s'engagèrent dans l'espace que bornent le bois de l'Abbé, à l'ouest de Villers-Bretonneux, et les ruines de Gentelles, à l'ouest du bois de Hangard. Vers la fin de la nuit, la division avait presque entièrement relevé l'arrière-garde anglaise lasse d'une lutte atroce, longue, et que les gaz suffoquaient, brûlaient au fond des trous individuels, que les explosions des grosses torpilles enterraient, que les éclats métalliques criblaient, que les avions survolaient bas en mitraillant.

A ces mêmes supplices se vouèrent délibérément nos soldats de la force méditerranéenne. Casqués et masqués, l'âme rude, le cœur fier, ils allaient. La nouba, de ses sons arabes, chantait aux tirailleurs la gloire de leurs traditions, et ce qu'ils doivent à l'audace de leurs aïeux. Avec eux marchaient les volontaires russes, ces hauts soldats qui protestaient, par leur enrôlement sous nos drapeaux, contre la paix de Brest-Litovsk et la trahison bolchevik. Ils emportaient, avec l'icone, l'esprit de Byzance, leur éducatrice, leur mère spirituelle. Catalans et Ligures, Grecs, Roumains, Belges, Italiens, Syriens, Égyptiens, Helvètes, les guerriers de la Légion étrangère avançaient avec le souvenir des pays magnifiques où l'influence des sentimentalités hellènes et latines les avait d'abord instruits sur les caps de la mer violette, dans les Alpes qu'elle veut assaillir, sur les plateaux de la côte asiatique.

Obscurément leurs ancêtres survivaient en ces jeunes hommes. Ils haïssaient la descendance de ces Goths, de ces Vandales qui dévastèrent, autrefois, l'empire latin si prospère, autour de la Méditerranée, dans la paix romaine, et certain des lois consenties par les peuples, leurs sénats, leurs municipes. Cette exécration ancienne devenue un sentiment confus mais opiniâtre excitait le désir de vengeance dans les cœurs battant sous la veste de drap jaunâtre et les médailles honorifiques, dans les cerveaux attentifs qu'armait le casque bruni. Des lieutenants, des capitaines imaginaient les temples de Tyr, d'Alexandrie, de Carthage, de Phocée, d'Athènes, où les idées aïeules avaient pris naissance dans les discours des prêtres et des philosophes avant de former la civilisation qu'il faut défendre.

La contre-attaque générale en liaison avec les Anglais fut ordonnée le 25 avril dans la matinée. Quatre régiments prirent position. Celui de gauche s'appuya contre les lisières du bois l'Abbé et du bois d'Aquenne déjà ravagés par le tir mais que leurs frondaisons neuves paraient de vert clair. A droite, la Légion se déploya face au bois de Hangard. Entre ces deux forces, les bataillons du commandant de Saint-Léger et du commandant Gabet, têtes des tirailleurs, se trouvèrent devant Cachy, avec leurs courages arabes, berbères et maures hantés par l'évocation de leurs villes blanches à l'ombre des palmiers, de leurs douars aux tentes brunes. Or, il convenait qu'ils y rentrassent glorieux.

Les bombardements avaient fort abîmé le terrain. On distinguait mal les premières lignes britanniques évacuées naguère. Eux-mêmes, les officiers de la liaison anglaise, si courtois, si élégants, ne les discernaient plus à la jumelle, dans cette région défigurée. Des patrouilles tentèrent immédiatement quelques reconnaissances sous le couvert de l'artillerie. Accourue au galop de ses attelages, avant les brigades, elle avait mis aussitôt en batterie pour intimider l'adversaire. Elle le tint à distance des espaces abandonnés. Avant d'apprendre le résultat de ces explorations, il semblait impossible de choisir une base de départ pour les vagues d'assaut.

Néanmoins le régiment de la Légion étrangère à fourragère rouge, aile droite de la division, devant gagner le bois de Hangard, vers la corne nord, émit des sections de flanc-garde, afin de couvrir son mouvement. Les quatre groupes d'artillerie légère installaient leurs 75 sur des emplacements plus favorables. Le groupe des 155 court, pièces excellentes, parvenait au centre derrière ses tracteurs. On apprit qu'en maints endroits les batteries lourdes et légères de l'armée britannique soutiendraient l'action de notre infanterie, ainsi que celle de la 1re armée. Le général prescrivit les tirs de ratissage et de harcèlement sur l'est du bois de Hangard et les alentours du monument commémoratif, ce souvenir du combat que le 27 novembre 1870, les troupes de Faidherbe livrèrent à nos ennemis permanents, les Prussiens. Leurs petits-fils venaient encore, là, creuser leurs trous, fixer leurs mitrailleuses, poster leurs observateurs.

Afin de ne pas attirer, sur nos soldats sans refuges, les projectiles allemands de contre-batterie, en commençant le feu de manière intempestive, on retarda l'attaque. Au surplus, le temps manquait pour une coordination utile des canonnades française et anglaise, puisqu'il fallait agir très rapidement. Vers quinze heures, les reconnaissances s'éloignaient dans les directions voulues, bien que les deux tiers du 8e zouaves restés à huit kilomètres des lignes n'y pussent apparaître, cet après-midi-là, bien que les compagnies britanniques, en proie aux difficultés d'un changement de position vers le nord, ne pussent coopérer à la contre-offensive, ni même détacher un nombre de guides aptes à conduire nos unités sur les points de départ.

D'ailleurs l'ennemi bombardait le plateau de Hangard effroyablement. Aucune troupe de quelque importance n'eût pu le parcourir sans risquer le pis. L'air s'enfumait. Les ténèbres jaillies de mille explosions voilaient tout le paysage. Déployer là des brigades en plein jour, c'eût été les offrir à l'anéantissement. Méconnaissable pour les Anglais mêmes qui l'avaient défendu, les jours précédents, le terrain nous demeurait un mystère. Nos files d'éclaireurs jaunâtres avançaient au hasard, entre les volcans subits. Tels s'arrêtaient. Ils suffoquaient au milieu des vapeurs délétères planant sur les trous et les ravins.

L'état-major de la division dut s'y résoudre : malgré les ordres pressants qui dénonçaient l'offensive de l'adversaire comme imminente, il remit au lendemain, 26, la contre-attaque, après une exploration moins sommaire des lieux, et une meilleure récolte d'indications. A vingt et une heures, six tanks du corps britannique arrivèrent formidables et titubants. Mais il était tard pour combiner leur manœuvre avec celles de l'infanterie. Les quatre régiments déjà, gagnaient leur ligne de départ. Les renseignements avaient désigné le chemin oblique de Domart à Villers-Bretonneux que l'on devinait à bonne distance des lignes allemandes.

Avant d'y atteindre, et comme elles sortaient prudemment de Cachy, les avant-gardes passives des tirailleurs éprouvèrent, deux cents mètres plus loin, la vigilance de l'ennemi. Plusieurs mitrailleuses boches pétillèrent. Les nôtres, après

une fusillade brève, répondirent. Ainsi l'éveil fut donné. Les visages se firent attentifs. Vingt batteries dardèrent leurs flammes, au loin dans la nuit. On se raidissait. On plaisanta dans les rangs, pour crâner un peu. Les explosions illuminèrent le chemin, l'enfumèrent, blessèrent, tuèrent des fils et des époux. Les jurons, les cris, les appels, et les râles se mêlèrent. Pourtant il fallut disposer, en leurs places, les bataillons sous le feu qui les entamait. A trois heures du matin, les éléments de l'attaque attendaient aux endroits convenus. Zouaves, tirailleurs et légionnaires allaient prévenir le nouvel assaut germanique par la fougue du leur. Les uns gouaillaient. Les autres haïssaient le Boche qui les contraignait à cette bataille sans fin, par une stupide ambition. Déjà quelques-uns agonisaient.

Comment tels de leurs chefs n'eussent-ils pas songé à cette lutte éternelle entre les peuples de la mer bleue et les peuples de la mer grise; entre les enfants du soleil et les fils de la brume. Dans l'esprit de ces officiers qui la plupart avaient parcouru, civilisé la splendide Afrique, à l'exemple des Scipions, après avoir, dix ans, au collège, récité les chants d'Homère et de Virgile, les pensées de Platon et de Lucrèce, les calculs d'Euclide et de Laplace, les discours de Brutus et de Danton, que d'images hellènes et latines durent apparaître à l'heure de recommencer, une fois encore, le combat. Les pourra-t-il soustraire à l'influence de la domination teutonne, par la vertu de ces guerriers instruits dans les patries de la Méditerranée? Autour des mères, des épouses, des amantes, de la descendance évoquées par chacun, en ce moment, comme durent s'ébaucher, au fond des mémoires, les demeures, les paysages et les amours de ces régions aux fruits d'or, aux fleurs parées, aux vins délicieux, aux statues célèbres, aux idées passionnantes, aux musiques gaies, voluptueuses, héroïques! Tout cela, sans doute, vivait davantage à cette heure dans cette foule, vautrée en ligne, silencieuse, et qui mesurait, avant le risque, derrière les faisceaux, l'espoir de survivre victorieux, les moyens de triompher.

L'air tremblait au passage des obus. Les mottes lancées par les éclatements proches retombaient en pluie de terre et de pierraille sur les casques sonores, sur les épaules nerveuses.

Parfois une haute flamme, brusquement, éclairait les visages qui avaient vu les combats de la grande Dune en Flandre, ou de la côte 140 en Artois. Des compagnons citaient les préparations d'artillerie bien moindres alors. Tels élans avaient réussi à travers les fils barbelés, entre les mitrailleuses crépitantes, par-dessus les officiers morts à la tête de leurs compagnies, et jusque sur les cadavres en tas des Allemands saigneux, cloués par la baïonnette, déchiquetés par les grenades, criblés par les éclats. Cette fois encore, le Boche va céder sous la force de la division, aux lisières occidentales du bois de Hangard mal entrevues, auprès du monument dédié à nos pères qui, là, de même, en 1870, accrurent l'honneur de la nation.

Cependant la brume se lève sur les champs avec l'aube qui pâlit le ciel et les éclairs lilas de la canonnade allemande à l'horizon. Les quatre régiments s'apprêtent. Leurs profondeurs s'agitent. Des coqs se répondent dans les fermes. Des oiseaux pépient dans les buissons. Soigneusement les hommes se débarrassent des choses inutiles, resserrent leurs courroies, rebouclent leurs jambières, arrangent les grenades dans les musettes. Les figures chères reparaissent une fois encore dans la mémoire émue. Aux signes des chefs, brusquement tous se ruent d'un bond vers les lignes de trous où gîtent les Teutons, où le barrage roulant de notre artillerie multiplie ses explosions. Il avance trop vite.

A peine les Allemands se sont-ils dressés derrière les feux de leurs armes et le pétillement précipité de leurs mitrailleuses, ils culbutent sous les épanouissements de mille grenades bien jetées par d'habiles discoboles, ou bien lancées par des tromblons spéciaux. Le chemin de Domart est, en ce moment, reconquis par la foule des diables jaunes, zouaves gouailleurs, légionnaires hardis, tirailleurs implacables. Elle insulte. Elle accable. Elle tue. Enjambant les cadavres verts et rougis, elle pourchasse la fuite de l'ennemi qui se bouscule. Il s'effondre, épouvanté par la réputation de ses vainqueurs subits.

A la gauche, bientôt les zouaves du bataillon Durand ont dépassé l'aile anglaise. Ils se hâtent vers le monument de 1870 pour en finir au plus tôt. Ils courent, bien que beaucoup d'entre eux s'affaissent, trébuchent et restent à terre, découvrent

fiévreusement leurs membres, ou se tordent dans les convulsions des affres suprêmes. Car, des vergers proches, les tac-tac-tac de mitrailleuses précipitent leur crépitement sous les pommiers en fleurs, sous les cerisiers. Les balles clouent au sol l'élan des braves parvenus jusqu'à la grille. Ils souffrent sur le champ où saignèrent les mobiles de l'année terrible.

Partout les bois fulgurent contre les guérets qui crépitent. Dans les ruines des métairies, les gueules des canons flamboient.

Vers leur droite, les tirailleurs franchissent la route de Villers-Bretonneux à Hangard. Longue vague qui déferle sur les Boches et leurs mitrailleuses braquées dans le nord-est du bois. Successivement, les bataillons de Saint-Léger et Pascal se cabrent sous les rafales meurtrières. Des membres coupés par les éclats, le sang jaillit, arrose les voisins. Ils laissent dans les champs de blé vert et de jeune avoine maints amis que la douleur géhenne, que leur sang étouffe, que l'agonie contracte, étrangle. Parfois les lignes se couchent. Elles attendent que notre artillerie détruise les mitrailleuses allemandes. Puis un bond. Et voilà du terrain gagné en une galopade prompte, durant laquelle quelques bons Méditerranéens encore succombent, qui la jambe brisée, qui les bras sanglants, ruisselants et rompus, qui la gorge déchirée, râlante.

En vain notre tir de barrage roulant avance, laboure le sol, l'enflamme, jette au ciel ses ténèbres et ses vapeurs, écrase, massacre, enterre. De trop loin il précède l'infanterie. Il ne la couvre pas. Quand il a lapidé la ligne allemande, de nombreux survivants y recouvrent l'esprit. Ils recommencent en de çà les feux qui cinglent la raillerie des zouaves, qui fouettent la rage des tirailleurs, qui fauchent la constance des légionnaires. Les deux bataillons du 8e zouaves ont dû s'arrêter encore, pour ne point laisser trop amoindrir la force de leur choc, avant de heurter.

Anxieux, les tirailleurs voient tomber plusieurs officiers qui très vite se redressent blessés, les entraînent. Innombrables et rapides, les balles en sifflant trouent les chairs tunisiennes, cassent les os algériens, éborgnent les mines parisiennes, brisent les mâchoires catalanes, crèvent les poitrines

suisses. Les vestes kaki rougissent. Des blessés, partout, déroulent en geignant leurs molletières. D'autres ouvrent leurs vêtements, arrachent leurs manches, se pansent, grognent, crient, appellent leurs plus chers camarades parmi les fracas des obus qui brillent, éclatent, lancent leurs flamboiements, assomment de sable et de terreau les malheureux immobilisés par un tibia en morceaux, par la lourdeur d'un ventre cruellement perforé, par l'étouffement d'une gorge qui vomit des caillots.

Enfoui jusqu'aux épaules dans l'éboulement du terrain où se trouvait son poste, et sur lequel les 150 et les 210 éclataient sans cesse, le commandant de Saint-Léger continue, de la voix, à diriger ses capitaines. Il agite son bras libre. Il montre les directions de l'attaque à poursuivre. Personne n'est plus auprès de lui. Il profère toujours ses ordres. Mais les tumultes des explosions annulent la portée de ses paroles. Ils en transforment le sens. Apercevant l'erreur des lieutenants qui l'entendent mal, lui proteste. Il proclame. Il se secoue sans pouvoir se dégager du monticule qui l'étreint, qui rudement lui pèse sur l'échine, qui charge ses reins, qui lui plie atrocement un bras écrasé.

A gauche, l'incendie dévore plusieurs maisons de Villers-Bretonneux. Des combats y mugissent. Des bâtiments s'écroulent. Des toits flambent. Ce sont les impitoyables Australiens qui reprennent les rues envahies par les Allemands.

A droite les bois tonnent et foudroient, tuent. La terre partout pétille. Elle saute, elle s'enfonce, elle jaillit, elle retombe mêlée aux fantômes de ténèbres qui se développent sur les explosions, montent au ciel gris, se diluent lentement.

Au-dessus dans les airs broyés, au passage, par les oiseaux de mort, des biplans volent, gros insectes bourdonnants aux ailes roides, derrière le halo de l'hélice. Ils s'estompent dans les nuées. Au zénith deux avions se mitraillent parmi les étoiles d'or et les flocons des fusants qui les harcèlent.

L'ouest et l'est, leurs paysages verts, furieusement se canonnent et se fusillent. Mille volcans surgissent, flambent, s'éteignent. Par moment, la campagne se hérisse de foules ruées. D'un coup, elles s'aplatissent, disparaissent, confondues avec les guérets, ensevelies sous les éboulements, clapies

dans les excavations que creusèrent les obus du barrage à l'instant.

D'heure en heure, ainsi la division africaine progresse, courageuse et diminuée. Au nord, avancent les zouaves résolus ; près de Villers, ceux du bataillon Durand ; vers le monument ceux du bataillon Cadiot ; et au centre les tirailleurs, les bataillons de Saint-Léger et de Pascal. Ils tentent de refouler l'ennemi vers les ruines de Marcelcave. Au sud, les tirailleurs d'un autre régiment établis contre les ruines Cachy sont abordés par une contre-offensive allemande sur la gauche. Ils se voient, furieux, séparés de la Légion qui s'infiltre, elle, dans les bois de Hangard. En dépit d'héroïques efforts, sur le chemin de Domart à Villers, les tirailleurs haletants du 4e demeurent fixés là, dans le jour blafard.

Ils pensent à leur première joie de quitter le Maroc pour venir combattre en France, dans « le grand jardin », contre un terrible ennemi. Ils aiment leur orgueil de s'être tenus noblement sous le feu germanique, à Charleroi, en Champagne comme en Artois, à Verdun comme à Soissons. Les voici devant Amiens, à l'honneur encore ; mais si loin de leurs soleils, de leurs palmiers, de leurs douars, de leur kief, de leurs petits cafés où les conteurs évoquent les belles légendes dans la fumée des chibouks. Elle tarde bien l'heure de la victoire et des trophées. O retour glorieux sous les minarets, exploits relatés dans les souks autour des marchands respectueux !

Depuis cinq heures du matin on lutte, on s'efforce, on s'évertue. Casqués, masqués, brûlés par les gaz vésicants, exaspérés par les appréhensions, énervés par les rages, désolés par les deuils, horrifiés par les carnages, étouffés par les vapeurs des explosions, lapidés par les cailloux et le terreau qui pleuvent du ciel, culbutés par le déplacement de l'air après les explosions, précipités dans les fosses, soudain projetés en l'air avec les membres, les têtes, les torses des camarades en lambeaux. De plus, les détonations des catastrophes vous étourdissent, et les plaintes des agonies, les cris des combattants, les hurlements des Boches surgis du sol, grenade en mains, derrière ces longs glaives de flammes que dardent, à neuf mètres, d'épouvantables démons. Vite heureu-

sement nos bons tireurs les atteignent. Ils les font flamber comme des torches avec leurs réservoirs d'essence. Ils les font courir de tous côtés jusqu'à ce que les barbares se roulent à terre, s'y démènent, puis s'immobilisent; brandons fumeux, qui, par intervalles, étincellent encore.

On souffle alors, en se regardant, fiers de survivre. Tant d'autres ne respirent plus.

Il y a là ce grand zouave couvert de médailles et de croix honorifiques, acquises en Afrique, sur la Marne, sur l'Yser, près de Verdun. A genoux entre ses hommes couchés cet adjudant surveille. Il aperçoit. Il commande. Dix ans d'héroïsme militaire, en Tunisie, dans le sud de l'Algérie, sur l'Atlas, en France, depuis 1914, le rendirent goguenard au milieu des plus effroyables cataclysmes. Il garde son air de boulevardier spirituel. Il nargue. Il comprend tout. Il excuse. Il sourit. Quoique les mottes de terre le frappent, que les balles miaulent à ses oreilles, que les explosions lui coupent la parole ; ce bel adjudant aux mèches noires plaisante les soldats. Il les félicite de n'être plus dans les boues des tranchées anciennes quand il fallait extraire de la fange les camarades enlisés ; quand il fallait se hisser sur la crête pour uriner parce que dans le fond, la pâte d'argile vous montait jusqu'aux hanches. Les balles ne sont pas terribles. Une lui a naguère traversé l'abdomen avant de sortir par la hanche gauche. Eh bien, quoi ! Quelques jours à Paris dans les luxes du Palace-Hôtel; et, grâce aux soins des belles infirmières, l'on se remet au jeu, ferme comme avant. Les Boches ! Le géant blond que voici, malgré son apparence de grande fille douce, en a contraint seul, tout une centaine, à lever les mains dans un tunnel. A coup de grenades, lui, fermait l'issue. Maintes figures servent ainsi d'exemple à la foule douloureuse de ces bataillons d'élite.

Il y a le sergent chafouin et rustaud qui, dans les circonstances les plus périlleuses, s'obstina toujours à suivre l'officier près de partir seul en reconnaissance. Leurs exploits sont invraisemblables. Voici le clairon, un jour envoyé comme parlementaire, et qui somma les barbares de se rendre comme ils le proposaient par signes avant de, traîtreusement, lâcher leur salve sur lui. Sans émoi, ce bouvier remboucha sa trom-

pette, les somma de nouveau, et, ainsi, les intimida. Ils se livrèrent.

De leurs efforts, de leurs grandes ombres, les avions allemands suivent les cortèges de nos pesantes et sanglantes civières. Implacables, les mitrailleurs du ciel, criblent les blessés, abattent les brancardiers, puis s'éloignent au bruit des moteurs stridents. Leurs silhouettes étendues glissent loin des gémissements et des morts amassés. Elles s'atténuent. Elles disparaissent. Les meurtriers ne sont plus que des libellules dans l'air fumeux. Deux anglais y volent seuls.

Des heures et des heures, les régiments de la Méditerranée souffrent ainsi, sans trêve. Les poètes n'ont rien imaginé d'aussi horrible pour les enfers. Dante a-t-il mis un damné parmi ces volcans subits, sous les rafales des tirs mécaniques et précipités, dans les poisons des vapeurs qu'arrête mal le masque étouffant ? Et le visage que gifle la chair arrachée au cœur de l'ami?

A la surface du plateau gisent partout comme des sacs informes déchargés par tas, ou bien isolément, les cadavres ennemis.

Par moments, de l'accalmie, de l'immobilité, presque du silence, presque du repos, presque du sommeil. Et, par moments, une recrudescence du tir, des explosions, l'arrivée d'un barrage roulant qui laboure le sol, fait sauter l'humus, embrume l'espace, tonne, brille, soulève des nues de poussière, envoie mille fantômes ténébreux et gesticulants au ciel. Leurs linceuls de vapeurs noires obscurcissent le jour au-dessus des cratères. Là se blottissent, opiniâtres, serrés contre leurs « dactylos », ceux de la Légion, ceux à la fourragère écarlate qu'arrosent la grenaille des éclats, les pierres et le sable rebondissant sur les casques bosselés, le sang des camarades. Attentifs, pourtant, ces veilleurs guettent.

Où va paraître la vague ennemie?

La voici d'abord éparse, trébuchante, hâtive derrière ses lance-flammes, derrière le jet de ses grenades tôt épanouies en feux sur nos patrouilles qui jurent, pestent et titubent. Voici les groupes distants, plus rapprochés, plus nombreux, portant des mitrailleuses. Plantées en terre, elles pétillent férocement. Des multitudes, là-bas, émergent, très sombres contre l'ho-

rizon. Sombres et larges autant que la mer. Et, avec elles, se meuvent des bouches à feu qui flamboient, qui tonnent, massacrent, ici, le petit, le gros, le copain, le rival, le fils de l'émir, et le gamin du faubourg.

En haut les trajectoires des deux artilleries lourdes prolongent leurs longs sifflements. Les vols de l'acier fendent l'air qui tremble comme les hommes. Les 75 aboient sous les mottes. Avant de s'engouffrer au loin en y éclatant, leurs oiseaux de mort font tinter l'espace qu'ils traversent jusqu'aux multitudes. En elles ils s'engouffrent pour rebondir sous l'aspect de géants fumeux et variables qui déploient des linceuls noirs par-dessus les masses tudesques creusées, défoncées, labourées.

Ces masses pourtant avancent. Elles grandissent. Elles sont un flot hérissé d'armes; un océan d'hommes et de clameurs qui déferle. Il recouvre. Il immerge. Il inspire la fuite devant son irrésistible mouvement. Il foudroie plus cruellement le courage et la crainte, l'orgueil et la prudence.

Fusillés, fauchés, mordus, par des gaz invisibles, les soldats de la Méditerranée ne bronchent point. Par trios de camarades au fond des trous et des cratères, ils ripostent. Tous s'apprêtent à surgir, à en finir. En finir !

Ce capitaine étique, petit, collégien encore, avec sa mèche sur le front trop convexe, et qui marche de travers pour une affreuse blessure à la cuisse brièvement soignée, s'en va dans la mitraille, de l'un à l'autre, sa canne à la main. Sa voix saccadée explique qu'on s'abrite mieux dans les trous d'obus que dans les tranchées, trop bien connues de l'ennemi, de ses artilleurs, et pour cela bombardées, marmitées exactement.

Oui, les torpilles et les 77 frappent moins de zouaves dans ces cratères épars, irrégulièrement espacés, sans cesse abandonnés pour d'autres. Le pointeur allemand égare ses visées. L'obus tombe au delà, en deçà de la fosse, tandis qu'il écrasait la ligne repérée des boyaux. Voyez plutôt. Ici. Et là, donc ! Le petit capitaine montre du bout de la canne, les explosions, les jets de ténèbres vers le ciel. Cela n'interrompt point la hâte taquine de nos mitrailleuses, le craquement de nos tromblons, d'où s'élancent les grenades. En face,

dans le bouleversement du terrain, les lamentations des Boches attestent l'excellence de ce tir courbe.

Ainsi le long des compagnies, des bataillons, des régiments, d'homme jaunâtre en homme jaunâtre, de sveltes pages en sanchos trapus et solides, se propage le sens de la confiance, en soi, en ses voisins. Il se propage aussi de champ qui crépite en champ qui crépite, de blé vert qui fume en avoine naissante qui poudroie, jusqu'aux maisons écroulées à demi. A la fontaine, les corvées se rencontrent avec leurs seaux de toile.

Dans la cours du cabaret, les malins se glissent pour obtenir un litre de pinard, une fiole de cognac, avant de retourner vers le cratère de l'escouade au feu. Du robinet public, à la cave du débitant, les Australiens s'insinuent, habiles pour éviter les murs qui s'écroulent, les cheminées qui s'abattent, les toits qui sautent et retombent dans les rues barrées par les chevaux morts, les agonisants, les cadavres, et semées de vitres en miettes, de persiennes, d'escaliers, de mobiliers en morceaux. A la rencontre, Australiens et zouaves se tapent sur l'épaule. Faute de se comprendre par le langage, ils rient. Cela signifie leur estime mutuelle en l'honneur de laquelle ils trinquent volontiers au fond d'une cave lézardée, humide. Par le soupirail s'engouffrent les fumées des éclatements. Le tavernier a peur. Il veut renvoyer ses clients. Il menace de souffler la lueur de sa lampe-pigeon. Qu'importe, on a pu se débarrasser du masque. On retrouve ses francs visages au lieu du groin de toile salie, de la cagoule aux oculaires de mica. Ça va mieux. On respire. Un Australien tout rose, haut, les mains dans le ceinturon, ayant déposé son lourd fusil-mitrailleur, et qui sait un peu de français, énonce : « Le Boche il est vraiment timide... oui, timide. — Alors, qu'est-ce qu'il vous faut ! » s'écrient en éclatant de rire les zouaves enchantés de cette fanfaronnade. « Voulez-vous faire division ensemble ; vous, les Africains et nous les Australiens?... » demande un squatter. Ce géant musculeux ôte son armet. Il éponge son front chauve et cramoisi : « Voulez-vous? Ça serait diablement très bien cela? »

Les guerriers s'approuvent. A deux forces pareilles, solidement accolées, le Boche ne résisterait pas. Il redoute les défricheurs de l'Océanie qui ne font pas de quartier, ne se rendent

pas, luttent jusqu'à la dernière cartouche, puis à la baïonnette, au couteau, à la massue, avec les dents et les poings; pour l'honneur de ne pas céder.

A Villers-Bretonneux tout l'effort de l'armée allemande échoue contre ces volontés impavides, incrustées dans les ruines des maisons. De là constamment leurs élans bondissent pour culbuter, frapper sans merci, chasser de rue en rue, Bavarois et Saxons, la garde prussienne elle-même.

Les cadavres feldgrau, lourdement casqués, encombrent les cours, les ruelles. Adossés contre les murs, des blessés gémissent en se garrottant les artères. En tous les coins râlent, convulsifs, les moribonds. Certains plus pâles expirent, dans une quiétude étrange.

Soudain voici d'autres adversaires brusquement sortis des ruelles et des magasins qui brûlent, derrière les feux de leurs grenades lancées, derrière les longues flammes mugissantes de leurs appareils à brûler les hommes. Ils sont trois dizaines, une centaine, une cohue grise en cagoules. Elle se rue sous des casques énormes, à joues d'acier, contre des porches et des façades aussitôt fusillantes, tueuses. Beaucoup des assaillants s'effondrent dans le tumulte de leurs armes. Les feldwebels soufflent en des sifflets stridents, et bourrent le dos, les épaules de qui hésite. Plusieurs officiers, sous les portes, gesticulent, la canne ou le revolver au poing. Ils vocifèrent. Ils appellent une foule encore qui s'entasse, tiraille vers les fenêtres, et que, tout à coup, creuse, déchire une explosion. Des membres, des moitiés de torses, et leurs entrailles déroulées, des tessons de crâne jaillissent en l'air avec les ténèbres de la fumée anglaise. Les Boches vêtus de sang délirent. D'autres s'affaissent en retenant de leurs mains la cervelle qui s'épanche, le foie qui perce un ventre fendu et une tunique lacérée, le flot pourpre qui s'échappe d'une carotide. Broyé, déplacé par un autre bolide, l'air enlève, aplatit contre un pignon ce junker. Le sang s'irradie en tous sens. Les intestins s'envolent, s'accrochent aux fils télégraphiques et pendillent. Lui retombe, loque criarde, dans les tumultes et les tonnerres des explosions successives.

Néanmoins des portes cèdent. Les Barbares s'engagent à l'intérieur des maisons où les coups de revolver s'échangent.

Oh, l'une éclate avec l'obus qui la perfora, qui met bas sa façade, éparpille sa toiture, projette ses meubles, ses rideaux, deux gros pantins disloqués, le manchot, le cul-de-jatte, dont la vie rouge pleut sur la furie des combattants.

Au bout de la rue, dans les terrains où la réserve allemande se rassemble, un prodige a surgi. Ce monstre ambulant mitraille, canonne. Ses bosses d'acier fulgurent. Le tank oscille sur les ellipses mobiles de ses caterpillars. Cela se hisse hors d'un fossé. Cela surmonte un talus. Cela descend une pente. Cela marche de côté. Cela s'enfonce dans la foule rageuse, couleur de boue, qui fusille, hurle, trébuche, tombe sous le char inexorable pour écraser les plus téméraires, casser les échines, broyer les têtes, enterrer les chairs pantelantes et hurlantes. Masse opiniâtre, têtue, cette énorme redoute de métal incline à droite et massacre, incline à gauche et foudroie. Par devant, elle crache un long flamboiement. Les vies héroïques ou peureuses succombent avec les corps renversés des Werthers, des Méphistophélès, des Siegfrieds et des Parsifals. L'obus allonge son sillon dans la chair teutonne, qu'il ravage, qu'il dépèce. Que de Gretchens et de Fridas apparaissent une seconde dans les mémoires près de s'obscurcir, et s'y dessinent parmi les tortures des agonies. Implacable, le monstre titube dans l'épouvante des groupes qu'il disperse... Toupie d'enfer, il tourne sur lui-même avec ses sabords dardant leurs feux. Sa volte encore bouscule les assaillants, les foules, les écrase, les enfouit. Il poursuit les fugitifs éperdus. Il les atteint. Au sol labouré par ses chenilles de fer, il mêle ces existences périssables, leurs espoirs, leurs passions, leurs transes, leurs douleurs, leurs épilepsies suprêmes.

Les agresseurs ont déjà fui ce champ de cadavres après cette ville exterminatrice. La vague grise de la force allemande a reflué en tous sens dans les concavités de la campagne, dans les bois déchiquetés, dans les ruines éparses des fermes. Seul au milieu de la campagne, le tank orgueilleux demeure. Il tonne. Il crépite. Monstrueux, bosselé, cruel, il mitraille encore les refuges de l'ennemi disparu. Les raies de feu, les bulles de fumée s'irradient autour de sa force qu'il promène lentement, impitoyablement sur le sol bouleversé. Par monts et par vaux, il inspecte ironique. Il explore astucieux. Il

s'arrête attentif. Il épie malin. Puis il se décide. Il roule vers son camp. Il approche, le voici rejetant le déblai du sillon qu'il trace. Ses flancs sont rougis par le sang des sacrifices, la pourpre des veines, l'écarlate des artères. Ses roues tournent embarrassées de drap, de linge, de poumons en lambeaux.

Par les soupiraux des caves, les zouaves assistent au châtiment de l'ennemi. Eux-mêmes, avec quelques coups de fusil, ont participé. Ils vantent leurs morts vengés par les mains australiennes et anglaises. Ils remercient les gaillards en culottes et en leggins, qui, le fusil-mitrailleur sur l'épaule, les mains noires de poudre et de cambouis, le rire épanoui sous l'armet de fer, parlent de Melbourne et de Sidney, villes opulentes, de la brousse. Leur enfance, à cheval, y poussait les troupeaux à demi sauvages, de pâture en pâture. Là-bas, ces athlètes ont acquis leur vigueur en saillie dans les muscles de leurs jambes et de leurs bras. Vigueur qui lève la table sur un poing tendu, qui du pied, roule ce tonneau presque plein, qui, tout à l'heure crevait, à coups de baïonnette, les poitrines de la garde prussienne.

Dehors, tout s'est apaisé. Les moribonds de naguère ont trépassé dans les coins. Des brancardiers emportent les mutilés sur les civières. Des Australiens retroussent leurs manches et se lavent à la fontaine. D'autres se désaltèrent en s'exaltant comme les Français.

Au retour, avec des bidons alourdis par le vin, les zouaves avisent un Australien qui, sans veste, sans casque, bêche éperdument le sol d'une emblavure. Ils approchent. Un autre Anzac est étendu là près de son tombeau commencé. Le fossoyeur s'arrête. Il s'accoude sur la bêche : « Camarade à moi », prononce-t-il gravement. Les zouaves font le salut militaire. Puis ils représentent à l'ami trop fidèle le danger de cette besogne en un point où le Boche, abondamment, expédie ses « gros noirs ».

A droite, à gauche les explosions brillent. Les geysers de mottes et de fumée sautent au ciel. Des pluies de pierrailles tintent sur les casques, les fusils et les quarts. Elles fustigent les hardes, hachent le blé vert. L'Australien suivra-t-il les zouaves dans leur trou, là-bas? Un cratère étonnamment

organisé. Ils y logent leur mitrailleuse, leurs munitions, des vivres, du tabac, et, maintenant, du pinard. Poliment ils invitent l'allié. Lui, refuse. Il se reprend à bêcher. Peut-être s'en ira-t-il si les gros noirs le chassent ; mais il reviendra plus tard afin d'enterrer lui-même « camarade à moi ». Il répète ces trois mots, avec une émotion tellement sincère que les zouaves s'attristeraient. Ils doivent repartir, quitter le mort dont le vent retrousse la cravate et secoue les boucles rousses. Après un salut encore, ils laissent le fidèle ami au front plissé de rides.

Inutilement ils sifflent le griffon haletant qui trotte dans les avoines, afin de porter au commandant de batterie le message inclus dans la pochette du collier. De ses yeux d'or, un instant, le chien de guerre reconnaît ses copains les zouaves. Ce regard semble leur suggérer : « Amis ne me détournez pas de mon devoir. Vous savez qu'il est important de l'accomplir. » Et la bête s'efforce, à travers les herbes, d'atteindre le but qu'elle sait.

Bloum ! Très proche, une explosion surprend le griffon. Il bondit de côté, pleure comme s'il avait reçu un coup de cravache ; puis reprend sa course ventre à terre. Sa langue pend. Le salut du bataillon tapi au fond des trous dépend de ce courageux animal, sans doute, du billet inclus dans la pochette de son harnais.

Car la bataille dans l'espace se fait plus intense encore. D'immense rideaux noirs et gris flottent sur le paysage qui tonne. Il éclate. Il s'illumine. Il s'obscurcit. Il s'élance au ciel. Il retombe en averses de pierrailles et de mottes. Vroom !

Ces canonniers blémissent quelque peu en comptant les explosions de 210 devant, derrière leurs pièces. Pour raffermir leur courage, ils évoquent les exploits passés où ils firent noblement figure. Dans l'artillerie d'Afrique chacun se veut tel que Martelli ce jour de juillet 1916, où l'on tirait sur le village de Dompierre afin de faciliter la tâche du 23e colonial qui l'emportait d'assaut, puis se heurtait aux réseaux métalliques de la tranchée Brunehilde, aux mitrailleuses allemandes, se couchait sous leur feux. Bientôt il ressurgissait à l'exemple du lieutenant Martelli, lorsque ce héros agitant son casque cria :

« En avant, les Marocains ! » Avec les observateurs et les signaleurs de sa batterie, contre la fusillade frénétique, il se jeta dans le trou des Boches bientôt expulsés de leur gîte ou tués par le bataillon accouru. Et comme le lendemain, à la contre-attaque, le tir de barrage dirigé par Martelli extermina les feldgrau, les hacha en masses, ainsi les hache, à présent, le tir de ce soir. Comme il écrase, comme il casse, comme il renverse les mangeurs de choucroute, les pleins-de-bière, les profanateurs des femmes et des cités ! Leurs têtes s'envolent avec les bras. Leur vie pleut. Que d'agonisants convulsifs jonchent l'avoine et le blé derrière la vague déchiquetée de l'assaut allemand qui reflue ! Contre elle le bois fulgure, la plaine crépite.

Se rappelant la folle aventure du sergent Boidron, au bois des Corbeaux, cet adjudant, bien que seul, et trop en avant de ses tirailleurs, contraindrait, peut-être, revolver au poing, la bande poussive, ahurie de grenadiers saxons à lever les mains, s'il criait derrière lui quelques ordres à des soldats imaginaires. Il craint pourtant que les barbares s'aperçoivent du subterfuge. Sans doute n'aurait-il pas la chance du fameux Boidron, raté par son adversaire au casque miraculeux que ne trouèrent pas ses huit balles successives. Le Boche fléchit seulement sous le poing gauche du sergent qui le frappait. Le neuvième et dernière balle de son pistolet automatique creva l'oreille et la cervelle du sorcier teuton ; enfin.

Il n'est point de compagnie, de section, où les souvenirs de hardiesses fameuses dans la division n'obsèdent, ne conseillent zouaves, tirailleurs, légionnaires, canonniers. Ils résistent à la ruée de ces démons que les cagoules à grouin rendent plus hideux, et qu'il faut arrêter à coups de grenades claquantes, aussitôt explosives, épanouies sur des corps hurleurs.

Sans pouvoir fuir, ces brutes sont déchiquetées, déchirées, meurent. Leurs groupes de lance-flammes s'effondrent ou brûlent debout. Leurs porte-mitrailles se terrent. Leurs masses d'assaut lapidées par nos tirs d'artillerie, cinglées par nos fusillades se divisent. Elles se dispersent. Elles s'éparpillent. Elles s'abritent. Elles s'enfoncent dans les fonds du sol. Elles ne sont plus que le pétillement des labours, des

guérets, des boqueteaux où elles se cachent avec leurs instruments de meurtre.

Dans nos lignes on souffre. Chacun s'étonne et se félicite de vivre encore. Les camarades se regardent. Ils ôtent leurs masques, et se sourient. Puis ils cherchent, du regard, les amis qu'ils laissèrent ici et là gémissants, terrassés ou bien enlevés sur la civière par les territoriaux, malgré l'immense albatros à deux croix noires issu des nuages pour anéantir porteurs et blessés. Que de figures sans cagoules ont, au bord des trous, pris le teint de la cire, et déjà fixent, à jamais, le spectacle inconnu. Combien de Berbères semblent dormir dans leur vêtement jaunâtre que l'hémorragie violace par larges taches. Ces uniformes, débris mêlés à la terre que bouleverse la torpille, sont-ils vraiment le buveur catalan, qui le matin nous a tendu son quart, le gamin de Paris qui sifflait *Madelon* si joliment, le briscard russe qui, adossé au talus parmi les explosions des 210, taillait son pain et son lard, le mécanicien de Lyon qui démontait les mitrailleuses enrayées, avec tant d'adresse. Ce casque cabossé deux fois sur la gauche, cette manche à deux bouts de galons mal cousus, cette musette gibbeuse, ces molletières offertes naguère par le uhlan captif à son gardien, désignent trop réellement l'identité des existences abolies par les catastrophes. Et quand le sifflet avertit de se préparer au bond nouveau vers l'ennemi que furieusement pilent nos batteries d'arrière, dans cette broussaille presque lointaine, ce ne sont pas toutes les têtes qui se dressent avec prudence, ce ne sont pas tous les tirailleurs qui remuent, s'agenouillent ou s'arrangent. Il y a tant de corps prostrés, immobiles. Pourtant la vague s'envole au signal, de la gauche à la droite, Les zouaves trop éloignés courent. Les Russes sautent entre les éclatements. Les tirailleurs dégringolent dans les fossés, grimpent sur le talus, s'agrippent aux ronces. Les légionnaires rampent dans la prairie que défoncent les marmites. Ils repartent. Beaucoup de soldats encore ont choppé. Quelques-uns s'affaissent. Ces deux Marocains s'abattent embrassés. Vingt autres, de-ci de-là, s'arrêtent en jurant. D'aucuns s'assoient afin de se panser. Les Russes s'arrêteraient aussi. Trop de balles fustigent leur légion. Trop d'obus la déchirent. Les grands garçons de la steppe hésitent. Ils

regardent les carnages, et doutent de leur force. Mais Komarof Lepth, joueur d'accordéon, bondit, de trou en trou. Il s'écrie : « Camarades, restez! Pour l'honneur de l'armée révolutionnaire !... Pour la liberté !... En avant ! » Les Russes, à ces mots, s'élancent. Ils parcourent quelque cent mètres en tirant, et plus vite que le brave petit Komarof renversé. Il expira dans l'extase du devoir héroïquement accompli.

De loin les zouaves les acclament. Par le fait des Russes la ligne s'est rétablie. La division tout entière reprend conscience de sa force.

C'est, pour les chefs de sections, l'instant d'agir à l'exemple du lieutenant Martinez, qui, le 20 août 1917, devant le boyau de Forges, sur la rive gauche de la Meuse, s'élança brusquement avec une section réduite à quinze hommes contre une colonne d'infiltration allemande. A coups de grenades, il obligea cent vingt adversaires et leurs cinq officiers à lever les mains. Le même exploit va-t-il se répéter?

Partout, dans leurs vareuses kaki, ceintes de cuir fauve, sous le casque de fer brun, les lieutenants se dressent prêts au sacrifice suprême comme à la victoire. Écrire avec l'index trempé dans le sang de sa blessure : « Je meurs content, puisque nous sommes victorieux », chacun s'estime capable de le faire ainsi que le marqua sur son carnet l'adjudant Ledru à l'affaire du 9 mai 1915. De la voix, du geste tous se consolent, se plaisantent, s'encouragent. Les capitaines de la Légion savent que si un éclat les blesse, quelque autre Mohamed-ben-Kial les couvrira de son corps en s'écriant aussi : « Je ne veux pas que tu sois tué avant de l'être moi-même. » La division méditerranéenne est là dans le paroxysme de sa vaillance. Elle pense à ses traditions. Elle se roidit contre toutes les craintes. Les esprits sont fermes dans les corps parisiens qui frémissent, derrière les yeux arabes que ternit un moment l'effroi, dans les conscrits vautrés qui tremblent un peu. Car les mille balles des mitrailleuses allemandes traversent l'air. Il vibre. Il bourdonne. Elles trouent les chairs de Catalogne; elles cassent les os de France; elles éborgnent les regards tunisiens; elles transpercent les poitrines brésiliennes.

La vague d'offensive se couche de Villers à Hangard. Trop

de vides s'ouvraient en ses lignes. Des aviateurs s'envolèrent pour observer les dispositions de l'ennemi.

Ils aperçurent les tanks de l'état-major britannique. Ces bons mastodontes agissaient aux ailes. Grandes et lourdes silhouettes branlant sur leurs chenilles de fer en marche, les quatre machines escaladaient les talus. Elles penchaient obliquement vers le fond des crevasses, y parvenaient. Elles remontaient debout contre les parois de terre verticales. Inutiles les efforts allemands pour les détruire par le canon, pour tirer au fusil les conducteurs, avec justesse de la visée. Même l'épanouissement des grenades lancées contre les fentes optiques n'aveuglait pas. Les masses camouflées en vert et brun ne s'arrêtaient plus. La lenteur de ces léviathans opiniâtres allait toujours au milieu du passage qui se vidait d'êtres humains, la plupart s'étant clapis. Elle allait dardant ses feux rapides contre les rares patrouilles verdâtres vite abattues ou disséminées. Elle allait jusqu'aux nids de mitrailleuses qu'elle écrasait avec leurs servants en convulsions suprêmes. Les files de plaques emboîtées tournant à droite et à gauche sur les deux essieux, foyers de ces ellipses, ne cessaient pas de trancher, en s'y agrippant, le sol et les Barbares trop blessés par les feux du tank pour fuir.

Lorsqu'ils voient ainsi écraser les nids de mitrailleuses qui les cinglaient, les bataillons des ailes reprennent confiance dans leurs courages. Ils se redressent, ceux qui surent, le 20 août 1917, conquérir, vers le bois des Corbeaux, les ouvrages de la lisière nord sévèrement défendus par des Boches hardis avant de vendre cher leurs existences. Ils se redressent, les grenadiers qui suivirent le caporal Belméchal dans le boyau de Westphalie, envahirent la position, poussèrent jusqu'à la batterie allemande, occirent les servants qui démontaient les culasses des pièces, et ramenèrent des prisonniers. Ils se redressent, les camarades de cet Hamadi qui, n'ayant plus de grenades à l'arrivée dans la deuxième ligne ennemie, bondit sur les hésitants au bord de la tranchée, leur enleva des musettes à projectiles, et les tua jusqu'au dernier en leur fosse. Ils se redressent, les compagnons de ces deux Marocains qui, à coups de grenades, abattirent les Bavarois essayant de quitter, un par un, leur tunnel, puis obligèrent les 792 autres à se rendre.

Ils se redressent, ceux qui se battirent naguère en corps de chemises à Moronvillers, et qui vainquirent. On interpelle ce grenadier. Il lançait là ses bombes à baguette en utilisant, lui seul, deux tromblons alternativement. L'espoir anime de nouveau les Méditerranéens. Ayant dompté, tant de fois, le Teuton quatre années durant, ils se sentent près de le dominer encore, avec l'aide survenue du tank. Et le bataillon russe, précipité dans le paysage de fumées flamboyantes, glorifie son drapeau.

Impitoyablement à côté de Hangard, un calme mastodonte écrasait, amputait, s'ensanglantait. Les bosses de fer dardaient la flamme et la mort sur les essaims d'Allemands surgis pour l'arrêter, pour s'accrocher à ses flancs, pour démonter son organe de progression. En vain, les groupes de sapeurs ennemis l'attaquaient avec leurs pioches, leurs leviers, leurs pétards de dynamite. Têtue comme celle de tout bon Anglais, âpre au gain d'une partie sportive, la volonté du monstre continuait sa besogne. Il ébranchait les buissons. Il renversait les arbres abritant des adversaires. Il défonçait les terrains suspects. Il broyait dedans les mitrailleurs et les cris des servants. Il sortait tout fumeux des charniers au bruit de son moteur, de toute sa ferraille tumultueuse et rougie. Parfois il s'arrêtait. De son flanc, un homme sautait leste, un autre à demi nu. Celui-ci s'agenouillait, dévissait. Celui-là huilait, revissait, sous la fusillade délirante de l'envahisseur. Bientôt indemnes en apparence les compères se hissaient dans la machine. Elle reprenait alors son œuvre.

A l'est de Cachy, dans la tranchée de ses tirailleurs, le commandant de Saint-Léger aperçut, en cette heure-là, un officier de liaison qui se dirigeait vers lui, à travers champs, tandis qu'un bombardement intense détruisait leur ouvrage provisoire. Le commandant lui cria de courir et de sauter dans le trou en se baissant. Les tirailleurs appréciant cette bravoure conseillèrent de même, autant que leurs voix pouvaient être entendues. Le petit lieutenant se presse; mais, comme il saute, une balle le frappe à la tête. C'est un adolescent chétif, très pâle. Il va défaillir. Le commandant le soutient aux épaules pendant qu'insoucieux de sa blessure, le messager se hâte d'indiquer la situation de sa compagnie. Surtout qu'on

ne l'interrompe pas ; car il craint de s'évanouir avant d'avoir terminé. Il ne se laissera panser qu'à la fin de son explication. A peine a-t-on bandé son front, le lieutenant veut repartir. La mission, dit-il, n'est pas entièrement remplie. Son capitaine attend la réponse au message, et des renseignements sur le dispositif actuel du bataillon. Le commandant de Saint-Léger, inutilement, essaie de le convaincre. Brusquement, le jeune homme escalade l'éboulis, se lance dans les champs. Il chancelle ; mais il s'éloigne. Il tombe. Il se relève, et marche. Il tombe encore ; mais s'agenouille, souffle et repart. Il s'enfonce dans une cavité du terrain. « Je ne l'ai plus revu », m'a dit le commandant de Saint-Léger, sans pouvoir dissimuler son admiration, son émotion...

Peu de temps après, un capitaine s'étant hissé à son tour, hors du cratère pour observer, s'abattit au centième pas dans les avoines. Son tirailleur se débarrassa de ceux acharnés à le retenir. Il rejoignit son chef qui sans doute avait les jambes rompues par les balles de mitrailleuses. On vit le soldat atteindre le blessé, parler avec lui, se glisser au-dessous, puis tenter de revenir à quatre pattes en le rapportant sur le dos. Tous les poilus de leurs trous assistaient anxieux au sauvetage. Le lieutenant qui avait précédé le capitaine dans une pareille tentative, sur le même point, avait eu, lui aussi, les jambes cassées. Il se redressa sur le coude au milieu des avoines, pour connaître le résultat de ce dévouement. Une seule rafale de balles les terrassa tous trois. Ils ne bougèrent plus jamais.

Plus tard, les avions anglais pétillèrent dans l'azur du ciel, chassant les albatros et les fokker qui survolaient la ligne française. On sut que des escadrilles passaient très haut parce que les fusants de l'ennemi éclataient au zénith en nombre, étoiles d'or, flocons blancs, autour des archanges invisibles. Ceux-ci passèrent. Bientôt du côté de Marcelcave, les fumées des bombes s'élevèrent des points de chute. Notre aviation par là, dispersait les rassemblements des réserves allemandes, détruisait les centres de munitions, harcelait, arrêtait les convois sur les routes, entravait ainsi l'action de l'adversaire, empêchait son avance et ses assauts contre Cachy.

Le bataillon qui, vers cinq heures du matin, avait exploré

cette région, ne reparut qu'au soir. Seuls une section de mitrailleurs et son soutien purent être présentés au général de la division, devant la fosse qui, recouverte d'une tôle, et garnie de ses téléphones, abritait le poste de commandement; une meilleure installation eut attiré les aviateurs ennemis; elle n'eut pas résisté à leurs torpilles.

— Au moins, — demandèrent les survivants, — le sacrifice du bataillon a-t-il servi à quelque chose?

— Certes. Vous avez sauvé la ville d'Amiens. Vous avez, ici, arrêté l'offensive germanique victorieuse depuis le 21 mars !

— Alors, c'est bien, — mon général, — répondit l'un de ces héros.

Et, sans plus, ils s'en furent.

On annonça successivement la disparition des trois caporaux promus auparavant chevaliers de la Légion d'honneur pour de sublimes exploits. Le général en eût pleuré. Ils étaient la gloire de la division, les symboles vivants de sa véridique légende, celle qui rend si fiers d'elle les territoriaux mêmes commis au transport des munitions vers la première ligne, et capables de courir tous les risques pour achever leur tache dans le danger pire.

Certains de ces braves gens furent tués, d'autres blessés lorsqu'il fallut, entre les éclatements, amener, jusque dans les trous des mitrailleurs, les bandes de cartouches, et, jusque dans les cratères aux lance-torpilles, ces sortes de projectiles, faute de soldats pour venir les prendre à l'arrière. Tels de ces territoriaux couvrirent ainsi, aller et retour, vingt-cinq kilomètres dans la journée, avec des poids de trente kilos à l'aller, et celui des blessés sur civières au retour. Cités, récompensés par la croix de guerre, dans la suite, les braves quadragénaires accomplirent au feu des miracles d'endurance, de sang-froid, de courage obstiné. A la fin, ils ne souhaitaient qu'une chose : l'usure de leur uniforme bleu-horizon, afin de l'échanger contre la veste et la culotte couleur moutarde de la Marocaine. L'esprit de corps a pénétré ces pères de famille, depuis le jour glorieux du 26 avril 1918 où ils coururent la chance des tirailleurs, des zouaves et des légionnaires, des Méditerranéens, luttant, de Villers-Bretonneux

au bois de Hangard, sous un bombardement frénétique, sous les rafales de balles.

Au bout de la journée, les tanks des deux ailes avaient détruit beaucoup de nids à mitrailleurs, et secondé ainsi l'avance des bataillons. Mais alors un des monstres parut en panne. Hors des blés, aussitôt une vingtaine de Boches émergèrent. Ils interpellaient sous leurs grands casques à joues de métal. Du bois de Hangard d'autres accoururent. Ils assaillirent de toutes parts l'invulnérable. Ils se précipitèrent. Ils se collèrent à ses parois, sous les canons des mitrailleuses, afin d'éviter l'atteinte de ces armes. Un s'accrocha, grimpa, suivi d'un second. Ils reparurent sur les bosses du tank. On les vit ouvrir une écoutille, y jeter des grenades précipitamment. Néanmoins on leur tirait de l'intérieur maints coups de revolver. Un Anglais rabattit même un panneau pour décharger sa carabine cinq fois sur les feldgrau desquels le plus gros instantanément s'effondra. Le gnôme s'enfuit en tenant à deux mains sa tête. Le géant se détourna pour tousser et s'affaisser. Le feldwebel riposta du pistolet. Le panneau se referma brusquement. De l'intérieur on criait aux légionnaires de tirer contre les Bavarois persistant sur l'échine du reptile sans doute immobilisé par la mort ou les blessures de ses pilotes. Ceux de la Légion hésitèrent. Ils craignirent à tort que leurs balles déviées, perçant l'acier du char, ne frappassent les Anglais. D'ailleurs, les grenadiers boches sautaient à terre, leur besogne accomplie. Bientôt leurs artilleurs, ayant repéré mieux cette cible inerte, l'encadrent de chutes explosives et fumeuses.

Dès qu'un tank s'arrêtait en plateau, il devenait un but tangible trop aisément pour le canon. On le vit bien, lorsque nos ennemis, firent, plus tard, apparaître quelques forteresses rampantes. Incontinent, les monstres métalliques durent se mouvoir sans repos, et toujours présenter le front aux pointeurs de nos batteries. Très souvent pilotes et tireurs ne purent terminer leur action. Il leur fallut se retirer, se dissimuler, ne reparaître que sur un autre point, après s'y être rendus par des voies profondes, invisibles pour nous. Ayant failli à ces règles, l'un échoua sous nos coups. Il demeura sans vie entre les lignes. Afin qu'on n'en pût scruter le mystère de ses organes,

les Allemands le bombardèrent deux jours, et le détruisirent.

Cependant, les quatre mastodontes anglais facilitèrent, dès le 26, l'avance aux ailes de la division, aux tirailleurs, sur la gauche, près de Villers ; aux légionnaires, sur la droite, près du bois de Hangard dont ils conquirent l'ouest.

Fortins mobiles, ils masquèrent des fantassins par la marche en avant de leurs masses, après avoir anéanti les mitrailleurs boches au creux des fosses. Ces chars d'assaut offrirent également un centre aux groupes de fantassins épars qui voulurent se rallier sous la protection de ces redoutes foudroyantes. L'art de ne pas gêner le tank en ses mouvements parut alors complexe. En le précédant, l'infanterie le retardait. En le flanquant, elle limitait ses actions obliques. En le suivant, elle bornait ses actions rétrogrades. En l'accompagnant trop nombreux on attirait sur lui les projectiles des batteries que dirigeaient les observateurs boches, alarmés par ce mouvement d'ensemble.

Au reste, notre effort les alarma suffisamment pour que le 26, au soir, l'état-major se résignât. Il renonçait, dans la nuit, à poursuivre l'offensive contre Amiens.

Les deux divisions, la 77e et la 19e, dont quelques prisonniers identifièrent les présences, ne pouvaient plus risquer des attaques nouvelles contre les Méditerranéens. Quarante-huit heures plus tard, la 19e fut relevée par la 101e division. Elle arrivait de Roumanie pour se faire décimer entre le monument de 1870 et le bois de Hangard.

Quatorze jours, la persévérance des Méditerranéens s'obstina sur les mêmes positions de cet enfer, secouée dans ses fosses par les effets des gaz sternutatoires, aveuglée par les émissions des lacrymogènes, brûlée par l'ypérite vésicant dont mourut tel caporal atteint seulement à la jambe. Les trois divisions germaniques mises hors de cause durent être remplacées.

Depuis mai, nulle autre offensive allemande n'osa marcher contre Amiens. La nôtre, au contraire, a regagné, en août, toute la Picardie entre sa capitale et Roye, puis le Chemin des Dames, Laon, et, enfin, a délivré la France.

La presse de Berlin reconnut, dès avril, dans le document que voici, la victoire de la division, tout en l'atténuant par

des restrictions inexactes. Le général Daugan était fier de pouvoir le divulguer aux yeux de ses incomparables soldats.

COPIE DUN COMMUNIQUÉ DE PRESSE ALLEMANDE
publié le 28 avril 1918

(NAUEN, 28 avril, 12 heures 40.)

« Dans le secteur de combat de Hangard, les Anglais avaient jusqu'à présent tenu la ligne ; cependant, lors de la grande contre-attaque du 26 avril, ils n'engagèrent plus que des forces peu importantes, laissant tout le poids sanglant de l'attaque aux réserves françaises nouvellement amenées. Le résultat est qu'une nouvelle portion du front anglais est passée à la charge des Français, à la date du 26 avril.

» La célèbre division marocaine, troupe d'élite qui fut engagée au bois de Hangard, aux lieu et place des Anglais fortement ébranlés, subit des sacrifices sanglants, notamment pour le *1er régiment étranger* et le *régiment de turcos et de zouaves* de cette division. Les vagues d'assaut furent dispersées par le feu violent des mitrailleuses allemandes ; seuls, quelques éléments des braves assaillants ennemis atteignirent notre ligne au sud de Villers-Bretonneux. Ils furent aussitôt rejetés complètement par une énergique contre-attaque. Des prisonniers appartenant aux trois régiments d'attaque de cette division d'élite française restèrent aux mains des Allemands. Parmi eux se trouvent plusieurs natifs des Philippines qui, quand la guerre éclata, se trouvaient par hasard en France et qui furent d'autorité incorporés dans l'armée française. »

Ce que les Allemands n'ajoutent pas, c'est que la 19e D. I. boche, qui venait de monter en ligne pour attaquer le 26 au matin, a dû, à la suite des pertes sanglantes qu'elle a subies,

être relevée dès le 28 par la 109e D. I. venant de Roumanie. Au contraire, la division marocaine est restée en ligne jusqu'au 7 mai.

D'autre part, l'ennemi a été incapable, depuis le 26 avril, de reprendre la marche sur Amiens qui avait été donné comme objectif à ses troupes? Les déclarations des prisonniers sont unanimes à ce sujet.

Au Q. G., le 29 avril 1918.

ORDRE GÉNÉRAL

« Le 26 au matin, la division a bousculé l'ennemi sur le front situé entre Villers-Bretonneux et le bois de Hangard, et lui a infligé des pertes sanglantes.

» Partant à l'assaut avec sa crânerie habituelle, qui a fait l'admiration de nos voisins britanniques, la division s'est heurtée à une nouvelle division allemande, — la 19e, — mélangée à la 77e D. R., en cours de relève, et qui allait ensuite nous attaquer.

» Nos pertes sont sérieuses, mais le rôle de la division n'en a pas été moins glorieux, puisqu'elle a permis d'arrêter net — pour l'instant — toute nouvelle idée de progression ennemie sur Amiens.

» Le général adresse à tous : officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de toutes armes et services de la division, ses affectueuses félicitations.

» La division a encore une fois de plus maintenu sa belle réputation.

» Elle tiendra à honneur de maintenir à tout prix le terrain conquis.

» *Le général commandant la division,*

» DAUGAN »

Sur ce plateau de Santerre, les Germaniques avaient péri en nombre. Leur ruée partie le 21 mars, après avoir conquis le Cambrésis et la Picardie, s'arrêtait enfin devant les soldats de la Méditerranée. Les fils de la mer violette où Vénus prit naissance, avaient une fois encore dompté les fils de mer grise où Wotan et les Walkyries ont transparu dans les brumes pour les imaginations des anciens Baltiques.

(*La fin prochainement.*)

PAUL ADAM

LE HAREM ENTR'OUVERT[1]

MŒURS MAROCAINES

Au Général Lyautey.

I

LE MARIAGE DE RITA

Rita se sentit très joyeuse le jour où elle devint nubile, car ses noces ne pouvaient plus tarder. Elle y songeait souvent avec un tressaillement d'envie, sans oser l'avouer à personne. Même, lorsque ses jeunes sœurs ou d'autres femmes la taquinaient en y faisant allusion, elle se sauvait « pleine de honte » et leur criait toute fâchée :

— Taisez-vous, filles de péché, que vos langues soient nouées... S'il plaît à Dieu, ce malheur me sera épargné... S'il plaît à Dieu, je ne connaîtrai point le mariage !...

Mais elle se plaisait à ces propos, malgré son apparente colère, — Allah pénètre le fond des cœurs, — car ils lui rappelaient l'échéance prochaine et désirée.

1. Dans ses numéros du 15 juillet et du 1er août 1917, la *Revue de Paris* a publié, sous ce titre, des tableaux de mœurs tunisiennes qui furent, à juste titre, très remarqués. La nouvelle série qui commence a la même valeur littéraire et ce n'est rien exagérer que de dire : ces récits sobres, simples, mais d'une vie et d'une couleur intenses, annoncent un écrivain nouveau. — M. P.

Rita n'était pas malheureuse au logis paternel, bien que les soins et l'affection d'une mère lui eussent manqué depuis l'enfance. Saadia, la seconde femme de Si Abd Er Rahman, le zaouak [1], témoignait à ses propres rejetons une préférence bien légitime. Pourtant, elle vivait en bonne intelligence avec les deux filles de l'épouse répudiée, Zohra, mariée depuis plusieurs années au menuisier Ali, dont la demeure était voisine, et Rita, beaucoup plus jeune, qu'elle avait presque élevée.

Une impasse tortueuse et sombre conduisait chez Si Abd Er Rahman, et les hautes murailles dégradées d'une maison voisine, habitée par un Chérif, projetaient leur ombre sur l'étroit patio toujours empli d'odeurs ménagères. Quelques plantes s'étiraient vainement en des amphores cassées, un canari s'égosillait sur ses barreaux de jonc, et le peintre avait décoré lui-même les portes des trois chambres, sans parvenir à égayer son logis. Mais les habitantes n'en souffraient pas, attachés au cadre familier de leurs travaux, de leurs plaisirs, de leurs disputes et de leurs peines. Elles se glorifiaient de n'en sortir jamais, — telles les femmes des grandes familles, — que les nuits où, furtives et voilées, elles se rendaient au hammam.

Une vieille négresse boiteuse les aidait au ménage ; Si Abd Er Rahman avait acheté Mabrouka pour la somme de vingt douros en raison de son âge et de ses difformités. Et il louait Allah de cette acquisition, qui relevait l'éclat de sa maison aux yeux des gens, et rendait d'incontestables services.

Car Mabrouka, en dépit de ses tares, était solide, travailleuse, et pleine d'expérience. Elle possédait mille secrets pour guérir les maux dont le *Serviteur* est affligé, ranimer l'amour des maris inconstants, rendre les femmes fécondes ou les frapper de stérilité, et enfin pour confectionner d'excellentes pâtisseries. En outre, nul ne pouvait rivaliser avec elle quant à la langue ; aucune riposte ne la prenait au dépourvu, et elle savait toujours toutes les histoires de la ville, qu'elle racontait dans leurs détails les plus scabreux, à l'hilarité complaisante des femmes, tandis que les jeunes filles affectaient

1. Peintre décorateur.

une grande pudeur... Mabrouka était vraiment la joie du logis ; les heures passaient en d'interminables conversations auxquelles Zohra, la fille aînée du *zaouak*, escaladant les terrasses qui séparaient sa demeure de la maison paternelle, venait chaque jour prendre part.

Rita écoutait attentivement leurs propos, tout en décorant d'ornements géométriques, de bouquets et de lignes enchevêtrées les coffrets et les étagères dont son père lui confiait l'exécution. Elle avait manifesté, dès son enfance, un goût particulier pour ces travaux, et Si Abd Er Rahman l'initiait peu à peu aux secrets de la peinture à l'œuf et du vernis à la *graça*. Rita maniait avec dextérité son pinceau en poils d'âne, tandis que les autres femmes épluchaient des *rerchef* ou taillaient de blanches *feragiat*. Parfois, une voisine venait se joindre au groupe familial, car les récits de Mabrouka étaient célèbres dans tout le quartier. L'eau bouillait sur le *mejmar* de terre, et Saadia, de ses mains brunes, préparait gravement le thé à la menthe, dont on dégustait les trois tasses à petites gorgées.

Par Mouley Idriss !... c'était une douce vie que celle de Rita au logis paternel... Et pourtant, elle avait hâte d'en changer, car un diable malin tourmente les vierges qui arrivent à leur treizième année ; et le jour où elles commencent à sentir *la honte de leur visage* et à se voiler devant les hommes, elles se prennent à désirer celui pour lequel toute pudeur sera superflue... Les réflexions égrillardes de la négresse remuaient Rita d'un secret plaisir et elle portait un intérêt grandissant aux démêlés conjugaux de sa sœur. Parfois, on entendait, jusque chez Si Abd Er Rahman les cris et les gémissements de celle-ci sous la râclée maritale. Mais le bâton attendrit les épouses d'une douce langueur : au lendemain de ces querelles, le menuisier Ali se laissait surprendre par l'aube dans la couche de sa femme, en dépit des préceptes sacrés, et le visage de Zohra s'embellissait d'une voluptueuse et touchante lassitude.

Vers l'*Achoura*, une vieille dame du quartier, qui sortait rarement de chez elle, vint avec sa fille rendre visite à Saadia :

— Le salut sur toi...

— Le salut... Comment vas-tu ?

— Avec le bien. Quelles nouvelles y a-t-il de toi ?
— Aucun mal.
— Aucun mal sur toi ?
— Comment est Si Abd Er Rahman ?
— Grâce à Dieu...
— La bénédiction d'Allah en ta maison...

Tout en échangeant les formules d'usage et en se débarrassant de leurs haïks, les deux femmes jetaient des coups d'œil furtifs vers Rita. — Et subitement, celle-ci comprit... D'un bond, elle s'enfuit, ayant peine à contenir le tumulte joyeux de son cœur... Le coffret où d'étranges fleurs commençaient à s'épanouir fut disloqué dans sa chute, une écuelle pleine de couleurs se renversa sur un œuf qu'elle brisa, et des ruisseaux jaunes et bleus maculèrent le tapis de Rabat aux bords élimés.

— Quel scorpion t'a piquée ? — demanda Saadia d'un air fâché.

— O ma fille, ma colombe, nos vieux visages te font donc peur ? — roucoulèrent les visiteuses.

— Reviens, chérie, reviens, ô Lella, fille de mon maître, — implorait l'esclave d'un ton moqueur.

Mais les supplications et les remontrances furent vaines ; Rita s'était verrouillée dans la chambre voisine, et ne consentit même pas à faire entendre sa voix tant que dura la visite.

— Pardonne-lui, ô ma mère — dit Saadia d'une voix ingénue. Les jeunes filles sont fantasques, elles en oublient leurs devoirs de politesse. Mais, ô Allah ! je ne permettrai pas... Rita !

— Ma fille, n'en fais rien. Je t'en conjure par Sidi Ahmed ! Nous serions désolées de faire pleurer ses jolis yeux. Nous savons que les vierges sont plus promptes à se troubler que la surface d'un oued.

Mille congratulations furent échangées, et Saadia, en reconduisant ses visiteuses, s'excusait encore pour l'attitude de sa belle-fille, tout en se réjouissant de l'avoir trouvée si fine et bien élevée en la circonstance.

Lorsque Rita sortit de la chambre, chacune épiait son visage et Mabrouka ne put se tenir de lui décocher quelques réflexions à double sens :

— Préparons le couscous pour les hôtes qu'Allah nous enverra, — répétait-elle avec insistance. — Mes vieilles oreilles tintent... c'est la musique des *rita* et des *timball*...

— Cesseras-tu d'agiter ta langue ? — s'écria Rita rageusement.

— Le bruit de mes paroles trouble donc tes pensées ?

— Je n'ai que faire de tes plaisanteries quand mon cœur est triste.

— La tourterelle n'est-elle pas l'oiseau qui souffre et se plaint le plus ?

— Puisses-tu être rôtie à quatre cuissons !

La querelle se termina par une claque sur les joues sèches et ridées de la vieille, qui s'en fut en clopinant.

— L'annonce du mari énerve la vierge... — lança l'esclave lorsqu'elle fut hors de portée.

A cette parole trop explicite, Rita se mit à pleurer, et comme elle était en effet très fébrile et surexcitée, elle n'eut aucune peine à finir par une crise de nerfs dont la sincérité fit l'admiration de toute la famille.

Mabrouka, sans rancune, lui confectionna une mixture calmante d'eau de rose et de khaufoussa pilés — car disait-elle, ces insectes restent immobiles pendant des heures, — puis elle l'endormit en fredonnant la chanson des Gnaoua :

Sidi mange de la viande,
Lella en mange le gras,
M'Barka n'a plus que la sauce,
Kali Mbouara qu'un vieil os.

Allah, ô Seigneur notre maître,
Kali Mbouara est malchanceux,
Allah, Allah, ô notre maître,
Kali Mbouara est un pauvr'hère.

Sidi revêt un caftan.
Lella un' mansouria,
M'Barka revêt des haillons,
Kali Mbouara rien du tout.

Allah, ô Seigneur, etc...

Sidi chausse des babouches,
Lella des mules brodées,
M'Barka chausse des savates,
Kali Mbouara s'en va nu-pieds...

Allah, ô Seigneur, etc...

Sidi dort sur un matelas,
Lella sur un bon tapis,
M'Barka sur un' peau d'mouton,
Kali Mbouara sur le sol...

Lorsqu'elles jugèrent la jeune fille assoupie, les femmes commentèrent l'événement à voix basse. Rita se gardait de remuer pour ne pas attirer l'attention, et pouvoir, sans feindre la honte, écouter leurs propos.

— S'il plaît à Dieu, notre chérie aura fait bonne impression, car il est temps que ses noces soient célébrées, — disait Saadia.

— O Lella, n'aie pas de crainte. Je gage que bientôt les *hôtes de Dieu* dîneront ici, — répondit l'esclave.

— La boutique de Si Hamou est la mieux achalandée du Souk...

— Certes, qui veut avoir de belles cherbil [1] doit s'adresser à lui.

— C'est aussi un homme intègre, son ventre est fermé.

— Celui qui est rassasié n'a pas de mal à respecter le couscous d'autrui.

— Il ne saurait y avoir, pour notre Rita, de meilleur parti que son fils.

— A présent, Si Tabel n'a rien à faire qu'à se promener tout le jour.

— Par le prophète !... on dit que Sidi Nojjar [2], est souvent le but de ses sorties...

— Eh ! sans doute... Il manque une épouse dans sa maison.

— C'est pourquoi Si Homou tient à le marier jeune...

Malgré l'intérêt de cet entretien, Rita, fatiguée par les émotions, ne tarda pas à s'endormir.

1. Babouches brodées.
2. Quartier des courtisanes.

Une semaine passa, toute semblable aux autres en apparence, mais les femmes s'énervaient de ne pas voir venir la visite escomptée. Chaque coup frappé à la porte les faisait tressaillir et leur dépit augmentait de jour en jour,

Rita, la plus déçue, affectait de rire et de chanter pour dissimuler son amertume de n'avoir pas été jugée assez jolie.

Pourtant, elle était fière de sa peau blanche, — qu'elle comparait volontiers à celle de la brune Saadia, — de ses cheveux lisses et luisants, de ses yeux très noirs, de ses joues rondes... Vraiment, cette vieille n'avait aucun goût... Mais d'autres sauraient apprécier sa beauté... Qu'avait-elle à faire avec le fils d'un marchand de babouches ? Allah lui réservait peut-être d'épouser un Chérif.

Malgré tous ses raisonnements, Rita ne se consolait pas de sa déconvenue. En réalité, le fils du marchand de babouches eût comblé ses désirs, car on le disait jeune, riche et encore célibataire. Aussi, son bonheur fut-il grand lorsqu'un vendredi, au retour de la mosquée, le zaouak reçut la visite de Si Hamou qu'accompagnaient deux membres de sa corporation. Après s'être longuement et poliment congratulés, Si Hamou prononça les paroles décisives :

— Nous sommes les hôtes de Dieu et les tiens, nous venons à cause de ta fille.

Si Abd Er Rahman prit un air grave :

— Laissez-moi consulter ma tête. Revenez demain, et d'ici là, interrogez sur moi comme j'interrogerai sur vous...

Le jour suivant, Si Hamou se présenta de nouveau, et le zaouak l'accueillit par ces mots :

— Sois le bienvenu chez moi, — afin qu'il comprît que sa démarche était agréée.

Les femmes en émoi épiaient ces allées et venues, dont elles s'efforçaient de deviner le résultat. Pourtant, malgré leur intense curiosité, elles n'osèrent pas interroger le *Maître des choses*, mais il daigna le soir même confier sa décision à Saadia, qui s'empressa de la faire connaître à toute la maisonnée.

Rita pleura du Moghreb à l'Acha sans prononcer une parole ; elle refusa de manger, bien qu'il y eût de la *touba*

dont elle était fort friande. Ses gestes se firent plus lents et réservés, car elle avait conscience de sa nouvelle importance.

Lella Fathma ne tarda pas à revenir une après-midi, escortée de sa fille et de sa sœur Aïcha, une vieille dame aux joues tombantes et aux allures lasses. Saadia les reçut avec de grandes démonstrations amicales, elles passèrent au moins un quart d'heure à se faire les compliments les plus exagérés, en protestant de leur affection. Mais lorsqu'on en arriva enfin aux choses sérieuses, la conversation prit un tour moins tendre et faillit même dégénérer en querelle.

— Combien voulez-vous de sadoq[1]? — demanda Fathma.

— Il nous faut cent réaux, — répondit Saadia, — un caftan de drap, un de brocart tissé d'or, deux sebenia et une paire de *cherbil* en velours.

— Ma fille, tu n'y songes pas !... Nous sommes gens modestes... comment pourrions-nous satisfaire de telles prétentions ?

— Veux-tu donc faire dire que nous avons donné notre fille à un *meskin ?*

— Non, certes, mais sois raisonnable. Tu sais combien les temps sont amers... La moindre chose se paye dix fois plus que jadis...

— Soit... à cause de mon amitié pour toi, je consens à une réduction...

— Enlevons trente réaux...

— O Sidi Ali Menun, ô mon malheur ! c'est impossible... dix tout au plus.

— Tu veux nous ruiner. On m'avait bien dit que tu étais âpre à l'argent.

— Et à moi qu'il t'est plus cher que ton propre fils.

Les voix s'élevaient hostiles et aigres. La vieille Aïcha intervint :

— Vous ne connaissez pas la honte de vous disputer ainsi un pareil jour... Allons, que chacune y mette du sien.

Elles finirent par s'accorder pour un *sadoq* de 80 réaux, et convinrent aussi de remplacer une des *sebenia* par une jolie *dfina*. Lorsque le marché fut conclu, elles redevinrent affec-

1. Dot que le marié verse au père de la jeune fille.

tueuses et empressées, elles s'envoyaient réciproquement mille flatteries, tout en buvant du thé à la citronnelle.

Rita n'avait point paru, elle s'était réfugiée dans la cuisine le cœur tumultueux et l'air indifférent.

Après le départ des visiteuses, toute la maison fut en effervescence, car les hommes étaient annoncés pour le dîner du surlendemain. Mabrouka s'en fut au souk acheter des poulets, des pigeons, de succulentes têtes de mouton, et Saadia, aidée de Zohra, confectionna un ragoût de viande au miel, relevé de safran, d'épices et de raisins secs, comme on n'en mangeait même pas chez le pacha.

Si Hamou et ses amis arrivèrent après le Moghreb, escortés par beaucoup de jeunes garçons tenant des cierges allumés. Les femmes épiaient le cortège à travers les fentes de leurs portes, elles l'accueillirent par des yous-yous plus exaspérés au moment où l'on récita la *Fatiha* [1] qui consacre les fiançailles.

Le lendemain, Lella Fathma et des parentes, toutes parées, vinrent à leur tour apporter des dattes, les cierges destinés aux noces, un caftan de soie couleur radis, et un plat rempli de henné sur lequel étaient disposés quatre œufs. Elles trouvèrent la maison ornée de coussins, de tapis et de broderies que Saadia avait tirés des coffres et empruntés à ses voisines. A l'un des bouts de la principale chambre, on avait aménagé le Otaa, mystérieux sanctuaire des fiancées, que les tentures et les mousselines séparent du reste de la pièce. La jeune fille y entra, le cœur palpitant d'orgueil et de joie. Son rêve s'accomplissait enfin. Elle devenait l'héroïne vers qui tous les regards convergent, *l'arousa* plus semblable à une houri qu'à une simple créature d'Allah. Ses sœurs et ses jeunes amies l'entouraient en babillant comme des oiselles. Mais Rita ne répondait pas à leurs propos, elle s'appliquait à garder l'attitude rituelle, immobile, les yeux baissés, le visage impassible et grave. De temps à autre, les invités écartaient un peu la tenture, afin de juger sa contenance, et elles ne tarissaient pas d'éloges sur cette *arousa* qui témoignait une si grande honte. Elles partirent à la nuit, après la cérémonie du henné qui eut lieu en grande pompe au milieu du patio. Seules, les fillettes

1. Premier chapitre du Koran.

restèrent dans la maison pour tenir compagnie, durant trois jours, à leur amie. Elles la taquinaient gentiment, selon la coutume :

— Hélas ! — disaient-elles, — tu vas nous abandonner.

— Tu préfères la compagnie d'un homme à la nôtre.

— Nous n'étions pas rassasiées de t'avoir...

Et Rita répondait d'un ton navré :

— Qu'ai-je à faire avec un homme ?... Non, je ne veux pas quitter ceux que j'aime. Oh combien je vous préfère, fillettes semblables à moi !

De grosses larmes roulaient sur ses joues, mais dans le fond du cœur, elle se réjouissait...

Quelques jours plus tard, Lella Fathma envoya une *neggafa* [1], porter l'argent et les objets du *sadoq*. Elle avait disposé les pièces de drap et de brocart, la *sebenia*, les *cherbil*, sur un plateau de cuivre à hauts rebords, ainsi qu'un pain de sucre, signe de joie et de prospérité. Une mousseline brodée recouvrait les cadeaux, mais elle eut soin d'en laisser un côté relevé, afin que les voisines pussent apercevoir les présents du fiancé.

Dès lors, une fiévreuse activité régna dans la maison du zaouak ; Saadia et Zohrah taillaient et cousaient sans relâche les pièces du trousseau. Les *seroual* [2], étroits et raides, les *tahtiat*, les transparentes *feragiat* s'empilaient au fond de la chambre. Une *mouallema* brodait les coussins et les tentures aux vives couleurs ; Mabrouka, brandissant un long balai en feuilles de palmier, reblanchissait à la chaux toutes les murailles, et les voisines venaient à tout propos donner des conseils et épier l'attitude de la nouvelle *arousa*.

O Allah ! que la vierge est pudique et timide !... Le moindre propos suffit à l'effaroucher et elle s'enfuit, telle la gazelle au pied rapide.

Combien de larmes brûlantes vers la fiancée, dont le visage ne fut contemplé par personne, dont le teint a la pâleur mate des œufs d'autruche soigneusement cachés dans le sable ! Celui qui doit la connaître s'impatiente en sa demeure..., son

1. Femme dont le métier consiste à régler toutes les cérémonies du mariage du côté féminin.

2. Pantalon.

amour est comme une chèvre bêlante : s'il tente de l'étouffer, il se met à crier plus fort.

Voici venir la semaine des noces. Pilez le *souak* et le henné. Préparez l'*arousa* pour les désirs de l'époux. Qu'il se hâte, lui, dont la brûlante ardeur sèchera ses larmes.

Rita vivait dans une exaltation dont elle ne laissait rien soupçonner, partagée entre les sentiments les plus divers : Elle tâchait de se représenter Si Taleb qu'elle n'avait jamais aperçu ; les propos de Mabrouka hantaient son esprit.

— ...Un visage brun, des yeux qui flambent, et une vigueur dont l'épouse apprécierait les charmes...

Ses nuits étaient hantées de songes, et elle se réveillait toute tremblante, le cœur battant à grands coups, le visage en feu et les membres brisés... Mais en même temps, elle se sentait envahie de l'oppressant effroi qui saisit les vierges à l'approche de l'époux et les trouble douloureusement.

Lorsque les invités en toilette s'installèrent dans la maison, que le *qtaa* redevint l'asile de l'*arousa* pour les fêtes nuptiales, sa terreur s'accrut, submergeant ses autres impressions; elle commençait aussi à sentir le regret du logis paternel qu'il lui fallait quitter pour une demeure étrangère, et bien souvent, ses larmes coulaient sans feinte...

Elle refusait toute nourriture, malgré l'insistance de ses petites compagnes qui lui présentaient, du bout de leurs doigts rougis au henné, quelques bouchées des plats dont elles mangeaient.

— Prends, — disaient-elles, — ceci est le *sadoq* que je te donne.

Mais Rita tournait la tête d'un air excédé.

— Non, non, je n'ai pas faim. Assez pour moi...

Il fallait lui faire avaler de force un œuf ou du laitage.

Et, de fait, des nausées la prenaient dans ce *qtaa* surchauffé par les cierges, toujours empli de jeunes filles ; et dont l'atmosphère emprisonnée entre les tentures ne se renouvelait pas...

Elle était devenue, aux mains de la *neggafa*, une poupée que l'on manie, que l'on habille, que l'on transporte, que l'on parfume et que l'on pare. Une poupée silencieuse, dont les pieds ne devaient plus toucher le sol, qui ne pouvait ni rire, ni

remuer, ni parler, et à qui seulement il était permis de pleurer... De temps à autre, on la sortait du *qtaa* tout enveloppée de voiles très lourds, tissés de soie et d'or, sous lesquels Rita se sentait étouffer. On la portait dans le patio, sur la *mertba*, haute estrade garnie de coussins, où la mariée s'accroupit pour les diverses cérémonies accompagnées de chants, de musique et de yous-yous stridents. Le bruit parvenait indistinctement jusqu'à elle ; parfois, la *neggafa* entr'ouvrait ses voiles devant les invitées assemblées, et l'on apercevait le visage impassible aux yeux clos, pâle, ruisselant de sueur parmi les bijoux scintillants, et les cheveux épars ceints d'un bandeau de pierreries et de perles... Un peu d'air frais ranimait la jeune fille ; elle se savait belle et admirée par toutes ces femmes qu'elle ne voyait pas...

Mais presque aussitôt, les voiles retombaient, l'enveloppant de leur nuit épaisse et chaude, jusqu'au moment où on la reportait dans le *qtaa* envahi de fillettes.

— Que tu es heureuse, — disaient-elles, — tu vas manger des noix, des gâteaux, des amandes.

— Tu revêtiras des caftans de soie, tu farderas ton visage et tu seras belle.

— O, ma sœur, tu deviendras femme et tu te réjouiras avec ton époux.

— Touche mes vêtements pour que mon tour ne tarde pas à venir.

— J'ai rencontré ton fiancé dans les souks. C'est un homme vigoureux, il a une petite barbe et des yeux ardents... Quel est ton bonheur !

Ces propos distrayaient Rita et lui mettaient au cœur d'agréables espoirs ; cependant, elle restait muette, toute pénétrée de honte. Une sorte de torpeur l'envahissait peu à peu, causée par les parfums, les émotions, la fatigue et la chaleur ; toutes les pensées s'embrouillaient en sa tête, ses larmes coulaient sans cesse, et les invités tiraient d'heureux augures de son chagrin, car il convient qu'une fille aimante et pudique manifeste une extrême douleur au moment de ses noces.

Le jour nuptial se leva enfin ; l'agitation grandissait dans la maison, les femmes qui, depuis le début de la semaine

avaient savamment gradué le luxe de leurs parures, arborèrent les caftans de cérémonie et s'accroupirent tout autour du patio, plus éblouissantes que des sultanes. Elles avaient le sentiment de leur splendeur et ne faisaient pas un mouvement, les yeux fixes, les mains posées à plat sur leurs genoux. Les brocarts tissés d'or ou de ramages multicolores se cassaient autour d'elles en plis raides et luisants, les *sebenia* étaient couronnées de turbans, de bandeaux brodés de sequins, et parfois de plumes légères couleur pois chiche, ou cœur de rose... D'énormes anneaux d'oreille, des colliers de perles fausses, et d'autres dont les pendeloques s'ornaient de verroteries, essayaient de singer les parures des riches citadins... Certaines femmes cependant portaient des émeraudes et des rubis véritables, reliques d'une opulence familiale disparue, mais leurs bijoux avaient alors des formes désuètes.

Des fards rehaussaient l'éclat des visages, et les plus noires s'illuminaient si violemment de carmin que leur peau évoquait la rougeur des cuirs Filali... Malgré leur apparente impassibilité, elles s'épiaient les unes les autres, glissant entre leurs cils baissés une sournoise prunelle critique. Et elles évaluaient en elles-mêmes la parure des autres invitées... Quelques réflexions s'échangeaient à voix basse :

— O ma sœur, as-tu vu le caftan neuf de Zohra? Il est en brocart à deux réaux la *kala*.

— Par Mouley Idriss ! ce ne peut être à elle ; son mari gagne à peine de quoi la nourrir. On le lui a certainement prêté.

— Je ne savais pas que Lella Khaddouje eut des bracelets d'or... Ils pèsent bien vingt *mitqual*.

— Certes Sidi Mohamed n'a pas « rétréci » avec son épouse ! Il ne regarde pas au poids quand c'est du cuivre doré...

Et les propos perfides voltigeaient sans bruit à travers l'assistance, tandis que l'on attendait la *mariée*.

La *neggafa* parut enfin, portant sur son dos un volumineux paquet d'étoffes et de voiles, qu'elle déposa au milieu des coussins de la *Mertba*. Puis, elle écarta le haïk de soie à rayures abricot et couleur d'yeux chrétiens, sous lequel Rita se sentait défaillir.

Elle avait un caftan de brocart émeraude à ramages

d'or, d'innombrables bijoux prêtés par des amies complaisantes, et ses cheveux, épars sur les épaules, se couronnaient d'une *sfifa* rehaussée de pierreries et de perles. Mais on n'apercevait pas son visage, voilé par une mousseline. Tout autour d'elle, les fillettes, debout, portaient de gros cierges en cire dont les flammes, agitées par le vent du soir, jetaient un éclat fumeux.

La *neggafa* tressait les cheveux de Rita qu'elle mêlait de soie verte et blanche, en y attachant mille amulettes contre le mauvais œil. Quand elle se mit à natter le côté gauche, les musiciennes qui, jusqu'alors faisaient rage, se turent subitement, et la *neggafa*, d'une voix chantante, psalmodia les stances du départ.

***

Au nom d'Allah, nous maudissons le démon !

***

— Tends ta main hors des manches,
Aujourd'hui est venu ton grand jour.
Tends ta main, nous te mettrons du henné...
O mariée, tais-toi, ta mère pleure...
Et chez l'époux, chacun se réjouit.

— Pourquoi, ô mon père, m'as-tu exilée?
Rends l'exilée à sa famille.
On dit : « Le père a donné le bien »,
S'il a donné sa fille à un jeune homme.
On dit : « Le père a donné le malheur »
S'il a donné sa fille à un vieillard.

Les anges se sont réjouis et nous taperons du tambour,
La mariée s'en va chez son cousin [1],
Les anges se sont réjouis et nous taperons du tambour.
La mariée est allée chez Mouley Ali [2].

1. et 2. Allusion aux noces de Lella Fathma, fille du prophète avec son cousin Mouley Ali.

— Pourquoi, ô père mien, m'as-tu exilée à la cime des monts?
Personne que je puisse interroger.
Personne à qui m'adresser.
Je n'ai trouvé que des berbères et des loups...
Rends l'exilée à son sol.
La maison de mon père me renie.
La maison de mon époux m'accueille...

— O fille de mon caïd !
O fille du caïd des caïds !
Tu es partie, ô celle qui arrange tous les coins !
Tu es partie, ô voisine des voisines !
Tu es partie, ô mon amie, ma sœur !
Fille du lion silencieux,
Mais dont le rugissement dans le désert serait effrayant.

Ta taille me plaît,
Et ton caftan me donne la beauté.
Va-t'en... Ne crains pas,
Tu trouveras bonheur parfait.

La *neggafa* prit un petit tambour et continua ;

Haddou l'Rahmani,
Celui qui t'a réjouie deux mois,
Réjouis-le deux ans.
Réjouis-toi en ce jour
Où ne se réjouissent que mes amies,
Mes sœurs et mes cousines.

Aie la paix, O Lella,
Donne la paix à notre demeure,
Donne la paix à ce jour !

Toute l'assistance sanglotait durant ce chant que la *neggafa* répéta trois fois, et les pleurs de Rita redoublaient d'amertume, car le jour des larmes était venu pour elle... Un immense déchirement la poignait à l'idée du départ si proche, de la séparation définitive d'avec tous ceux qu'elle

avait aimés et connus jusqu'alors, et la demeure de Si Taleb lui apparaissait inquiétante, étrangère, pleine de périls mystérieux.

On la reporta dans le *qtaa* en l'attente du cortège nuptial ; les fillettes, excitées par le prochain dénouement, tenaient à leur amie des propos indécents sur ce qui allait se passer..., les femmes se complaisaient aux recommandations :

— Aie soin de ne pas déplaire à ton mari.

— Tu vas connaître les noces.

Zohra vint auprès d'elle et fit sortir tout le monde, afin de donner à sa sœur les suprêmes conseils.

— Tâche d'être une fille raisonnable qui fasse honneur à notre maison. Ne repousse pas ton époux, laisse-le t'approcher afin qu'on sorte vite ton *seroual*.

Ces paroles augmentaient le trouble de Rita... Tout à coup, elle tressaillit. Une rumeur significative emplissait le patio, dominée par la plainte acide des flûtes. Si Abd Er Rahman entra dans le *qtaa*, Rita lui baisa la main en pleurant, puis il la chargea sur son dos et la porta jusqu'à la mule arrêtée au seuil de la maison. Après l'interminable attente anxieuse, le départ se fit très vite. Les *neggafat* arrangèrent en hâte le kaïk de la mariée et, très soigneusement, elles appliquaient un coin de son voile sur l'arrière-train de la bête, de crainte qu'un ennemi, durant le trajet, y mit le doigt, ce qui eût rompu aussitôt la virginité de l'*arousa*. Le cortège s'ébranla au milieu de la musique, des chants et des cierges, dont la flamme vacillait au vent. Il fit un long détour à travers les souks silencieux et noirs, où de rares marchands s'attardaient encore en leurs échoppes, bien que la demeure de Si Hamou fut toute proche.... Des yous-yous exaspérés accueillirent son arrivée.

Le *zaouak* descendit sa fille de la mule, et la porta sur son dos jusqu'au seuil de la chambre nuptiale, dont Lella Fathma barrait l'entrée ; Rita, guidée par la *neggafa* dut, en témoignage de sa future obéissance, passer trois fois sous le bras étendu de sa belle-mère, puis on l'introduisit dans le *qtaa* qui avait été préparé au bout de la pièce. Les parentes du marié se bousculaient pour apercevoir la jeune fille, mais la *neggafa* les renvoya d'un geste autoritaire, et, après avoir une

dernière fois retouché les parures de l'*arousa*, elle fut s'accroupir à l'autre extrémité de la chambre vide...

Une angoisse affolante s'empara de Rita, elle eût voulu fuir et n'osait faire un mouvement dans la crainte de déranger sa toilette... Son cœur battait à grands coups, et elle se sentait défaillir, la sueur ruisselant le long de ses tempes... Puis, comme l'attente se prolongeait, elle sombra dans une sorte de torpeur, d'engourdissement hébété... Soudain, l'impression d'une présence humaine la rendit à son épouvante. Le marié était entré dans le *qtaa* sans qu'elle s'en aperçût, et la *neggafa* se retirait discrètement en fermant les verrous.

Si Taleb contemplait sa femme, et il la trouvait à son gré.

— Tu es belle, — dit-il, en la baisant au front. — Pourquoi trembles-tu? Il ne faut pas avoir peur... Tu sais, je ne veux que ton bien... te voici mon épouse, celle qui réjouira toute ma vie, s'il plaît à Dieu !

Rita restait immobile, silencieuse et les yeux clos, troublée jusqu'au plus profond de son être, par cette voix mâle, par le contact de cet homme qu'elle ne voyait pas... et comme il voulait l'étreindre, elle se jeta brusquement en arrière, d'un instinctif effroi.

— Ne crains pas, — répéta Si Taleb, — tu dois être raisonnable pour que les gens ne rient pas de moi... Ta mère et tes parents sont dans l'anxiété, elles attendent ton *seroual*, ne prolonge pas leur impatience...

Alors, comme Rita était une fille sensée, elle retint ses pleurs...

. . . . . .

Si Taleb ne sortit de la chambre nuptiale qu'au moment où chantait le Muezzin. La *neggafa* se précipita dans le *qtaa* en poussant des yous-yous, s'empara triomphalement du *seroual* et l'emporta dans le patio pour le livrer à l'admiration de l'assistance.

Lella fille très pure, — disaient les invitées, —
Fille de ceux qui t'ont bien gardée,
O belle ceinturée...

Pendant ce temps, Rita, brisée de fatigue, s'était endormie... Au retour du Hammam, Si Taleb vint la rejoindre dans le *qtaa*. Il essayait de la faire parler, mais Rita était trop bien élevée pour répondre, elle avait honte et ne levait pas les yeux. Pourtant, ayant aperçu furtivement son mari, elle se réjouit de le trouver agréable et jeune... La chambre était close, éclairée par des cierges, les époux s'y sentaient très seuls, loin de tout, bien que la rumeur de la fête pénétrât à travers la porte. Si Taleb caressait Rita, la prenait sur ses genoux, se livrait à mille jeux galants, et la jeune femme, revenue des terreurs nocturnes, commençait à trouver quelque charme à la présence de son mari. Comme il était sorti vers l'*Asser* pour prier, elle l'attendit avec une certaine impatience...

En l'absence de Si Taleb, la *neggafa* vint changer les parures de l'*arousa*, et deux fois par jour, durant toute la semaine, elle la revêtit de caftans différents, de façon à ce que l'époux la trouvât sans cesse en des toilettes nouvelles... Il n'était pas besoin de cela pour exciter l'amour de Si Taleb, et Rita, peu à peu, se sentait embrasée par une telle ardeur.

Elle n'en restait pas moins pudique et réservée, toujours silencieuse, levant à peine les yeux sur son maître, toute pénétrée des conseils qu'on lui avait prodigués chez ses parents. Car un mari s'étonne si la vierge qu'il épouse ne témoigne pas, durant les premiers temps, une très grande honte. A la fin de la semaine, elle semblait s'apprivoiser et répondait timidement :

— Oui, Seigneur...

— Non, Seigneur...

— Je ne sais pas...

Six jours après les noces, on remit à Rita sa ceinture, et on enferma ses cheveux dans une *sebenia* de soie, à la manière des femmes mariées. Puis, la *neggafa* la fit sortir du *qtaa* qu'elle n'avait pas encore quitté, et elle éprouva une délicieuse sensation à respirer l'air qui pénétrait par la porte entr'ouverte, et à revoir la lumière du jour. Le soir, elle se rendit au hammam avec Lella Fathma ; au retour, deux femmes couchèrent auprès d'elle dans le *qtaa*, pour en interdire l'entrée à Si Taleb. Lorsqu'il retrouva Rita le lendemain matin, il se mit à la taquiner :

— Tu n'as pas voulu de moi... Hélas, que cette nuit fut longue! Es-tu donc rassasiée de ma présence? Moi, je ne le suis pas encore de t'avoir.

Rita répondit d'un air modeste :

— Que veux-tu!... ce n'est pas ma faute, telle est la coutume, tu le sais bien...

Elle n'osait pas lui avouer qu'elle aussi, avait maudit cette habitude qui sépare les époux durant la sixième nuit.

Dans l'après-midi arrivèrent Saadia et ses parentes, parées de leurs plus beaux atours. Elles entouraient l'*arousa*, lui prodiguant les caresses et les démonstrations affectueuses.

— Comment vas-tu? — demandaient-elles.

— Ton mari te plaît-il? On dit que tu n'es pas à plaindre, et qu'il te témoigne beaucoup d'amour.

— Grâce à Dieu, te voici devenue femme. Dis, chérie, as-tu beaucoup pleuré?

Elles lui posaient mille questions insidieuses auxquelles Rita, pleine de honte, se gardait bien de répondre, et Mabrouka lui glissait à l'oreille des propos tellement égrillards qu'elle en rougissait sous le fard, toute troublée.

La cérémonie de la *ceinture* lui causa la plus vaniteuse des satisfactions.

La *neggafa* l'avait revêtue de caftans magnifiques, drapés d'un *izar* de gaze. Une haute ceinture de Fez, raide et chatoyante, s'enroulait autour de sa taille comme pour l'enserrer d'un étui précieux ; des bijoux trop éblouissants l'accablaient de leur splendeur et de leur poids, mais elle restait hiératique, très droite et les yeux toujours clos, sur l'immense fauteuil des mariées dont les dorures rayonnaient derrière sa tête en auréole resplendissante.

Toutes les femmes, accroupies autour du patio, lui faisaient une cour dont elle était la sultane ; une esclave agitait devant elle un éventail pour rafraichir son visage et chasser les mouches importunes. Sept fois, la *neggafa* changea ses parures, toutes plus somptueuses les unes que les autres, et l'apparition de l'*arousa* était toujours saluée de yous-yous et de propos flatteurs. Cette apothéose l'enivrait d'orgueil, elle eut voulu, malgré sa fatigue, que les fêtes nuptiales durassent longtemps encore. Elle ne se lassait pas d'en être l'héroïne, belle et parée,

auprès de qui chacun s'empresse, et un regret lui mordait le cœur à la pensée que l'apogée de sa gloire en marquait fatalement la fin.

Grâce à Dieu, l'amour de Si Taleb lui resterait, et les plaisirs voluptueux, sans compter la satisfaction d'être une femme mariée qui peut se livrer à la coquetterie en toute sécurité du devoir accompli, et non plus une vierge aux vêtements simples.

Le soir, lorsque son mari vint la rejoindre dans le *qtaa* où ils devaient dormir une dernière fois, il lui demanda :

— Tu as revu ta famille... voudrais-tu à présent rentrer chez ton père?

— Je ne sais pas, — répondit Rita d'une voix réservée. — C'était ma maison, j'étais habituée... Je dois m'accoutumer ici...

Mais l'éclat de ses yeux démentait les paroles trop pudiques, et cette nuit fut une longue ivresse.

***

Les dernières invitées étant parties, le calme reprit ses droits dans la demeure du marchand de babouches. Rita se mit peu à peu au travail domestique ; elle aidait Lella Fathma à éplucher les légumes, à rouler le couscous, à nettoyer le linge familial ; elle passait de longues heures à sa toilette pour garder l'amour de Si Taleb, variait chaque jour sa coiffure, se traçait au milieu du front les *arkous* aux dessins compliqués, avivait ses joues de carmin et ses yeux de *kohol*. Du reste, elle voyait peu son mari, mais les joies conjugales ne lui étaient pas épargnées... Si Hamou semblait tout regaillardi au contact du jeune couple, il regardait son fils d'un air d'envie... Lella Fathma, trop vieille pour émouvoir encore son époux, s'inquiétait à juste titre de ce regain de jeunesse ; elle prenait volontiers Rita pour confidente. Un jour, elle vint la trouver en sa chambre, toute bouleversée par la nouvelle qu'une amie empressée venait de lui transmettre : le marchand de babouches songeait à se remarier... Déjà, il avait

envoyé le *sadoq* à la fille de son *amin*[1], une répudiée de vingt ans, dont on vantait la beauté, — et les noces seraient célébrées le mois suivant.

Les deux femmes se taisaient, atterrées par la catastrophe. Elles y voyaient l'une et l'autre la fin de leur prestige, l'écroulement de tout leur bonheur ; Lella Fathma, vaincue d'avance par l'ascendant d'une jeune rivale, Rita elle-même qui cesserait d'être l'*arousa* cajolée, adulée de tous, le jour où une nouvelle mariée entrerait dans la maison... Elles essayèrent en vain de tous les moyens pour conjurer le péril, tous les sortilèges pour détourner Si Hamou de ses projets ; elles n'osèrent cependant pas s'en plaindre à lui-même, sachant la réserve et le respect qui sont dus au « maître des choses ».

Si Taleb, de son côté, était un fils soumis qui ne se permettait jamais de juger les actes de son père, à plus forte raison de les combattre ; et lorsque le marchand de babouches lui enjoignit de répudier Rita, parce que sa future épouse entendait être la seule *arousa* du logis, il ne sut que balbutier son désespoir...

— Il y a des femmes à Sidi Nojjar, — insinua le vieux libertin, — n'es-tu pas las de contempler toujours la même femme?

Si Taleb essaya timidement de défendre Rita, mais une semaine plus tard, il ramena Rita au logis paternel, sans donner aucune raison à cette visite hors d'usage. Et comme il tardait à venir la reprendre, le *zaouak* s'en émut. L'explication ne manqua pas de s'envenimer. Si Abd Er Rahman reprochait à son gendre le tort qu'il faisait à la famille, en répudiant ainsi Rita sans raison, après trois mois de mariage ; mais surtout, il s'irritait pour une question de haïk neuf, que Si Taleb se refusait à rendre... Après avoir discuté et crié à s'en érailler le gosier, les deux hommes allèrent chez le cadi qui prononça la répudiation.

L'affaire du haïk restait toujours pendante ; durant des mois, elle occasionna d'incessantes disputes ; elle avait pris toute l'importance en l'événement, et les femmes la commentaient, sans se lasser avec la plus vive indignation...

1. Chef d'une corporation.

Toutefois Rita regrettait secrètement le bonheur que Si Taleb lui avait révélé, et dont la privation lui était sensible... Un jour, Mabrouka, toute jubilante, vint apporter une nouvelle qui réjouissait le quartier et alimentait d'interminables commérages : au cours d'une querelle plus violente que les autres avec sa jeune co-épouse, Lella Fathma avait été précipitée dans le puits... Grâce à Dieu, on l'en avait retirée à temps, mais Si Hamou, excédé par les disputes et les doléances, venait, répudiant les deux femmes, de faire maison vide. Et il allait lui aussi, avec Si Taleb, se consoler à Sidi Nojjar.

Rita songeait complaisamment à cette aventure, tout en maniant ses pinceaux en poils d'âne, qu'elle avait repris. D'invraisemblables guirlandes s'enroulaient autour du coffret ébauché, les canaris s'étourdissaient de roulades en leurs cages de jonc, et les femmes, réunies et babillardes, buvaient, comme jadis, le thé à la menthe plus sucré qu'un sirop. Les choses sont écrites, Allah connaît notre lot pour demain. Confions-nous en sa mansuétude.

Depuis quelque temps, la mère du chérif voisin témoigne à Rita beaucoup d'affection, lorsqu'elle la rencontre au crépuscule sur la terrasse... La petite répudiée escompte déjà en sa tête les prochaines noces dont elle sera l'héroïne, — s'il plaît à Dieu... Et elle bénit le Seigneur de lui avoir ménagé ce renouveau de plaisir et d'orgueil...

II

MEKTOUB

Khdija descendait du Prophète, — que Dieu lui donne la bénédiction et le salut, — et s'apparentait au Sultan par sa mère, Lella Zohrah, des Chorfa[1] Alaouine. Son père, Si Ali,

1. Les Chorfa (sing. Chérif) sont les descendants du Prophète Mahomet.

le puissant pacha de Salé, était un petit-fils du grand Vizir, Si Mohammed Es Slaoui.

Le palais du pacha Ali, construit par un ancêtre, agrandi et embelli par chacun de ses descendants, avait une juste réputation de splendeur. Les plus célèbres *Zaouakin* de Meknès en avaient peint les portes et les plafonds ; les *Zleigin* de Fez avaient composé de savantes rosaces en mosaïques sur le sol et sur les murailles ; le marbre qui pavait les *Riad* [1] avait été apporté d'Italie à grands frais, et, luxe suprême, l'eau, si rare dans les villes de la côte, captée en des sources profondes, jaillissait des vasques et des fontaines.

Khdija était née sous une coupole dorée, ses yeux n'avaient connu que les merveilles créées par l'art et la richesse. Elle n'imaginait pas que les boiseries pussent ne point être ciselées et décorées avec une patience infinie, ou que des murs ne fussent pas en dentelle de stuc. Elle ne sortait jamais de chez son père, et ne montait même plus à la terrasse depuis quelques mois, mais le palais du pacha était un monde suffisant à ses investigations : chaque corps de bâtiment se reliait aux autres par des escaliers sombres et des couloirs mystérieux. Les patios étaient ornés de colonnes et de galeries ; quelques-uns formaient des jardins bien clos, aux allées de mosaïques entre les daturas, les bananiers, les jasmins, et les orangers. Du *Menzah* où les artistes aux pures traditions andalouses avaient déployé leurs suprêmes talents, on dominait toute la ville, et on apercevait aussi la mer, l'embouchure de l'oued sillonnée de barcasses, et la kasbah des Oudayas qui s'avance, altière et dorée, au milieu des flots toujours agités. Mais Khdija montait rarement dans cette salle haute, réservée au pacha et à ses amis. Elle se tenait avec les femmes, dans les pièces du rez-de-chaussée, et passait ses journées à broder, à boire du thé et à se parer.

Le pacha Ali avait quatre épouses, et d'innombrables concubines. Khdija s'enorgueillissait d'être fille de Lella Zohrah, la première femme et la plus considérée à cause de sa très noble origine. Elle traitait avec dédain ses sœurs, au teint plus ou moins bronzé, selon la couleur maternelle. En

1. Jardins intérieurs.

les voyant, parées comme des idoles, quitter pour celle de l'époux la demeure du pacha, Khdija songeait avec joie à la splendeur plus merveilleuse encore qui accompagnerait ses noces prochaines, car elle était nubile depuis peu. Et elle se pavanait, fière des lourds bijoux hérités des Chorfa, qui appesantissaient sa coiffure.

Le pacha Ali avait une prodigalité magnifique. Il n'était pas aimé, mais admiré et respecté à cause de son faste. Sa puissance s'étendait chaque jour davantage ; les chefs des tribus voisines venaient lui apporter des présents comme à un Sultan. On disait que son palais recélait des trésors immenses, accumulés par ses ancêtres et par lui. Leur renommée était telle que Moulay Abd El Aziz s'en émut et en conçut de l'envie.

Une nuit qu'elle dormait paisiblement, Khdija fut éveillée en sursaut par de violents coups de heurtoir frappés à la porte. Puis elle entendit les voix effrayées des esclaves, alternant avec celles des visiteurs insolites, et enfin, celle du pacha, furieuse et grondante, mais moins assurée qu'à l'habitude. Une grande rumeur envahit la maison, des gémissements se mêlèrent bientôt au bruit des pas, des imprécations, des luttes, des crosses de fusils tapant sur le marbre... Khdija tremblait comme le serviteur d'Allah au jour du dernier jugement, et n'osait quitter sa chambre pour apercevoir la vérité. Une négresse en pleurs se réfugia près d'elle, et lui apprit que les soldats du Sultan pillaient la demeure ; quelques minutes plus tard, sa porte fut ébranlée... Khdija s'enfuit par un escalier sombre conduisant à la cuisine, et s'alla cacher au fond d'un réduit. Elle y passa toute la nuit. Les Moghaznis ne s'aperçurent pas de son absence, parmi les cent cinquante femmes qu'ils emmenèrent en prison. Seule, une vieille Juive fut épargnée, car elle ne faisait point partie de la maison du pacha, et n'y séjournait que par périodes, pour des travaux de couture. Elle découvrit la retraite de Khdija.

— Oh ! Rebka... Sauve-moi ! — implora la jeune fille. — Que sont devenus mes parents?

— Mes yeux ont vu le pacha Ali et Lella Zohrah chargés de chaînes...

— Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux, emmène-moi ! Délivre-moi de ce péril !

— La maison est pleine de soldats...

— Femme, mon père te récompensera...

— Celui qui entre en prison ne sait quand il sera délivré, — répliqua la vieille. Pourtant, elle ajouta aussitôt :

— Ne bouge pas, attends-moi. Par l'Éternel, je veux ton bien.

Au bout d'une heure elle revint :

— Les Moghaznis m'ont laissé passer, — dit-elle. — Voici le salut, habille-toi.

Et elle tira de dessous ses jupes un costume de Juive, à la taille de Khdija. Malgré sa répugnance, la jeune fille endossa les vêtements exécrés : l'ample jupe à godets remplaça son caftan, le châle vert et rouge couvrit ses épaules, les *soualef* coiffèrent élégamment sa chevelure.

— Viens et ne te trahis pas, — souffla la vieille. — Il y va de ta vie et de la mienne.

Elles passèrent sans être inquiétées au milieu des soldats assoupis. Pour la première fois, Khdija franchissait le seuil paternel. L'air vif du matin frappait son visage nu... Elle eut une courte hésitation.

— Ah ! Seigneur, tu veux donc ma mort ? — gémit la vieille à voix basse.

Khdija sortit... Une rougeur de honte lui colora les joues, de se trouver en pleine rue, exposée à tous les regards, dans cet accoutrement... Ses pieds, habitués aux marbres et aux mosaïques, butaient contre les pavés, et la gaucherie de son allure la trahissait. Mais quelques maraîchers et artisans circulaient seuls à cette heure matinale. Et qui eût songé à deviner, en cette humble Juive, la fille du pacha Ali, la petite cousine du Sultan?...

Rebka et sa compagne arrivèrent au Mellah [1] sans encombre. Elles suivirent une ruelle sale et puante, et frappèrent à une porte qui s'ouvrit aussitôt. Khdija pénétra dans un étroit patio dont les murailles étaient de chaux nue et colorées en bleu tendre ; de misérables chambres donnaient sur cette

1. Quartier israélite.

cour. Une odeur fade et répugnante s'exhalait du logis, encombré de vieillards, de femmes aux longs visages blêmes, et de gamins pouilleux et pelés sous leurs calots noirâtres. Ils entouraient la jeune fille avec respect et curiosité, car elle gardait encore le reflet du prestige paternel, malgré les événements de la nuit. Les parents louaient Dieu de l'aubaine qu'il leur accordait en la conduisant chez eux, et ils supputaient la somme dont le pacha ne manquerait pas de les récompenser.

Khdija pleura pendant plusieurs jours, malgré les prévenances dont elle était l'objet. La cuisine israélite l'écœurait, la laideur et la pauvreté environnantes offensaient ses yeux. L'ignoble saleté du logis, les parfums d'égoût qui s'en dégageaient, l'humidité suintant aux murailles, la crasse de plusieurs générations dont elles étaient enduites, l'accablaient de dégoût. Les matelas et les individus grouillaient de vermine... Elle sentait plus lourdement sa déchéance chez ces êtres méprisés, à qui elle devait le salut.

En vérité, elle eût voulu mourir de chagrin. Mais la mort ne vient pas chez qui l'appelle...

Et Khdija vivait des jours de plus en plus mornes et désespérés.

Les Juifs lui rapportaient les rumeurs de la ville : le pacha et ses épouses avaient été mis aux fers et torturés. On voulait en vain leur faire divulguer la cachette des trésors. Trois des femmes étaient mortes dans les tourments. Lella Zohrah plus robuste, avait résisté. Les prisons de la ville regorgeaient des parents, des enfants, des serviteurs et des amis du pacha Ali. Ses esclaves avaient été vendues, ses biens distribués aux favoris du moment, son palais saccagé par les envoyés du Sultan.

Dans la fiévreuse recherche des trésors, on enlevait les poutres, les marbres, on fouillait les parterres, on détruisait les précieuses boiseries, on arrachait les mosaïques... Et l'on ne trouvait toujours rien...

A mesure que passait le temps, le prestige du pacha s'évanouissait ; sa délivrance devenant improbable, les Juifs commençaient à regretter le sauvetage de Khdija. Elle leur était une lourde charge, une bouche inutile à nourrir. Certes, on le lui faisait sentir ! Les enfants la frappaient et l'injuriaient, les

vieillards maudissaient sa religion. Khdija l'orgueilleuse devait accomplir les besognes les plus viles, pour gagner quelques restes abjects qu'on lui abandonnait en maugréant. Aucune humiliation ne lui fut épargnée. Il lui fallut servir, en esclave, ses hôtes exécrés. Et ils se vengeaient avec joie sur une descendante du Prophète, de la honte et de l'asservissement où les Musulmans les tiennent depuis des siècles... S'ils ne la jetaient pas dehors, comme une chienne, c'était uniquement dans la crainte que le secours apporté par eux, étant connu, ne leur attirât une punition.

Khdija languissait au Mellah depuis quelques mois, lorsqu'un jour, la vieille Rebka lui présenta une femme avec qui elle avait eu de nombreux conciliabules. Fatima Bent Brahim tenait, dans les bas quartiers de Sale, une maison meublée que les étrangers fréquentaient. Elle engagea la jeune fille à venir y habiter, en lui dépeignant sous les couleurs les plus douces l'existence qu'elle y mènerait. Khdija n'eut aucun mouvement de révolte. Elle était minée par le malheur, accablée par sa destinée. Elle désirait surtout quitter ses hôtes répugnants. Elle accepta l'unique moyen qui s'en offrait. « C'était écrit... — *Mektoub !* »

On avait changé son nom, mais sa véritable identité perça peu à peu ; sa déchéance ne fut plus un mystère pour personne... Chacun voulut approcher la fille du pacha Ali. Khdija fit aussi la connaissance des Français, quand ceux-ci vinrent s'établir dans le pays.

***

Mon amie Lella Zohrah m'avait invitée à passer quelques jours chez elle. Je regarde, toujours avec le même émerveillement, la cour somptueuse qui s'ouvre devant ma chambre. Le soleil du soir dore les arcades festonnées, et colore de mille reflets le sommet du jet d'eau qui fuse, très svelte, vers le ciel.

Ce jet d'eau me fatigue..., il est d'une insolence bruyante. Nuit et jour, il s'élance et crache avec une rage que rien n'apaise. L'eau retombe dans la vasque de marbre au milieu

d'un éclaboussement irisé, et rebondit dans le bassin toujours mouvant. Il semble qu'on entende des murmures, des bruits de pas et de voix parmi le fracas des eaux.

Ce jet d'eau prend une importance démesurée dans le silence.

A cette heure, le palais du pacha paraît désert. Les esclaves sont toutes montées aux terrasses. Lella Zohrah seule reste au rez-de-chaussée, comme il convient à une *Slaouia* de bonne famille. Elle vient s'accroupir près de moi et nous causons... Pour la centième fois, elle me raconte l'événement formidable de son existence, dont son esprit est toujours hanté : la nuit tragique, la prison, la torture... Et elle me montre les cicatrices de ses poignets, où les fers ont tracé des sillons livides et profonds.

— Trois ans, j'ai pleuré dans un cachot, enchaînée par les mains, les pieds et le cou ! Pendant douze jours, je fus suspendue, debout, sans pouvoir m'accroupir. Ma sœur était en face de moi. Je l'ai vue mourir de ses souffrances, peu à peu, et son cadavre est restée là une semaine. Mon corps sera dans la terre depuis longtemps qu'il frémira encore des tourments supportés !... Ce sont les Français qui m'ont délivrée. Oh ! ma fille, je ne l'oublierai pas... Que la bénédiction d'Allah soit sur eux !... S'ils n'étaient pas venus, je n'aurais jamais revu la couleur du soleil...

Pourtant, Lella Zohrah n'inspire pas la pitié. Elle est grasse et blanche, et son visage aux larges joues garde l'expression naïvement béate de sa jeunesse.

Le pacha traverse la cour et me salue. L'épreuve a plus lourdement pesé sur lui que sur son épouse. Sa figure émaciée est celle d'un vieillard ; ses épaules se voûtent ; ses mains tremblent ; sa voix, jadis dominatrice, hésite, fêlée, à bout de souffle. En vain lui a-t-on restitué sa famille et ses biens, en vain a-t-il retrouvé ses trésors si bien cachés, il ne cesse de regretter le prestige enfui, les moghaznis accroupis à son seuil, les chefs de tribus venant implorer sa protection, les *Slaouin* courbés très bas sur son passage. Un autre pacha règne sur le pays...

— Allah est grand et m'avait désigné pour cette épreuve, — murmure-t-il. — Mais le cœur est loin des lèvres...

— Oh ! ma fille, nous ne voulons pas affliger ton esprit par nos tourments, — reprend Lella Zohrah. — Va rejoindre ces femmes qui rient là-haut.

Malgré mes protestations, elle me pousse amicalement vers l'escalier. La terrasse du palais domine celles de la ville qui s'étagent alentour, orangées par les derniers rayons. Quelques-unes, plus basses, sont déjà noyées dans l'ombre bleue, tandis que le minaret de la grande mosquée se détache tout en or sur l'Océan. L'oued Bou-Regreg aux courbes molles sinue entre les collines et sépare les deux rivales, Rabat et Salé, qui « ne se réconcilieront que le jour où la mer deviendra douce et sucrée ».

Les esclaves s'ébattent, insensibles aux beautés de l'heure, mais joyeuses de rencontrer des voisines et de bavarder avec elles. Khdija est accroupie au bord de la terrasse et fume une cigarette. Elle me tend la main en disant avec un indescriptible accent cocasse :

— Bonjour, mon bibi, ça va bien?

C'est tout ce qui lui est resté de ses relations avec les Français : quelques phrases et cette habitude de fumer sans cesse, dont elle ne saurait se passer. Elle est rentrée bien sagement au logis, pour n'en plus sortir jamais, — comme il sied à une jeune fille de son rang. — Mais on ne peut l'empêcher de monter aux terrasses avec les esclaves, quand arrive le Moghreb. Khdija se sent un peu prisonnière; elle s'ennuie dans le palais du pacha, et peut-être regrette-t-elle vaguement les années d'épreuve, avec leurs brutales émotions...

Khdija ne se mariera pas. Nul ne voudrait épouser une fille que tous les hommes du pays ont connue. Elle songe avec rage à ses sœurs, nées d'esclaves, qui sont riches et considérées dans les maisons de leurs époux, alors qu'elle Khdija, la fille de Lella Zohrah, la descendante du Prophète, aura cette honte, si rare pour une Musulmane, de rester célibataire.

Cette pensée durcit son regard, et contracte sa bouche. C'est cela seul dont elle souffre, et non des souvenirs du passé.

Mais Khdija chasse l'inopportun souci avec la fumée de sa cigarette, ses yeux reprennent leur tranquille et bestiale expression.

A quoi bon se révolter?

— C'était écrit !... *Mektoub !*

(A suivre.)

A.-R. DE LENS

TROIS FLEUVES INTERNATIONAUX

Les fleuves dont le cours traverse des territoires dépendant de plusieurs États doivent évidemment être soumis à un régime international. Le droit des riverains demande en effet à être réglementé en vue de l'intérêt général. S'ils possèdent chacun, du fait de leur souveraineté territoriale, des droits incontestables sur la partie qui dépend d'eux, ces droits ne peuvent pas aller jusqu'à leur permettre de nuire aux autres, comme il arriverait par exemple si le riverain d'aval abusait de sa situation pour fermer l'accès de la mer à ceux d'amont, ou tout au moins les rançonner au passage. Les intérêts communs doivent être ménagés, c'est-à-dire que, si chacun conserve le droit d'interdire le débarquement sur sa rive, il ne peut pas entraver la circulation pure et simple sur la voie fluviale. On a comparé à ce propos un cours d'eau à une rue : elle est ouverte au libre passage de tous, sans qu'il en résulte le droit, pour les passants, de pénétrer dans les propriétés en bordure.

Quant aux droits des non riverains, ils ne paraissent pas plus contestables, étant donné que les riverains peuvent avoir besoin d'entretenir avec eux des relations, commerciales ou autres, nécessitant l'emploi de la voie fluviale. Il semble donc que la libre navigation de ces cours d'eau aurait dû être réglée de tous temps par des accords internationaux.

Le principal obstacle à ces accords fut la prétention des riverains de tirer parti de leur situation pour se faire un revenu fiscal des taxes dont ils frappaient la navigation. Jusqu'au

XVIIIe siècle, cet état de choses fut la règle, bien que la question eût été portée devant le Congrès de Westphalie. En vain une déclaration fut-elle faite pour inviter les gouvernements riverains à la modération ; faute d'une sanction prévue, ils restèrent les maîtres de se comporter chez eux comme ils l'entendaient. Nous verrons à propos du Danube, du Rhin et de l'Escaut, comment les divers Congrès qui se réunirent au cours des guerres de la Révolution et de l'Empire posèrent des principes fermes pour la liberté de la navigation, et dans quelle mesure ils réussirent à améliorer l'état de choses existant.

La question est d'une grande importance en raison des conséquences de toutes sortes qui découlent de la manière dont elle est résolue. Les grands fleuves internationaux jouent un rôle de premier plan comme lien économique entre les divers pays, et l'on sait quelle action de plus en plus forte les relations économiques exercent sur les relations politiques.

Il est certain d'autre part, quel que soit le statut réservé à l'Europe future par la Société des Nations, que nous marchons vers l'établissement d'institutions internationales plus nombreuses que jadis. Dans ces conditions, le régime des fleuves internationaux devra répondre à ces tendances nouvelles, c'est-à-dire s'inspirer d'un esprit plus libéral encore que par le passé, de telle sorte qu'en aucun cas les intérêts particuliers ne puissent plus entraver l'intérêt général ni devenir une cause de conflit. Avant qu'elle ne fasse l'objet des discussions du Congrès de la paix, nous voudrions donner un aperçu de la manière dont la question se pose pour trois des grands fleuves européens.

Les principes généraux. — Congrès de Rastadt (1798). — Traités de Paris et de Vienne (1814 et 1815). — C'est seulement en 1792 que nous trouvons, dans un arrêté du Conseil exécutif provisoire en date du 16 novembre, relatif à la Meuse et à l'Escaut, le principe qui sera désormais reconnu comme le fondement du régime des fleuves internationaux :

Le cours du fleuve est la propriété commune et inaliénable de toutes les contrées arrosées par leurs eaux : une nation ne saurait sans injus-

tice prétendre au droit d'occuper exclusivement le canal d'une rivière et d'empêcher que les peuples voisins qui bordent les rives supérieures ne jouissent des mêmes avantages.

On notera toutefois qu'il ne s'agit ici encore que des riverains. C'est au Congrès de Rastadt, le 3 mars 1798, qu'il fut question d'admettre les navires étrangers sur le Rhin, du consentement des parties contractantes. Ce principe fut introduit dans la convention élaborée à Paris le 15 août 1804 pour la navigation du Rhin. Elle constitue le premier code moderne de législation internationale des fleuves, et c'est à elle que le Congrès de Vienne emprunta dans la suite la plupart des maximes générales que le droit public contemporain a consacrées.

L'article 5 du Traité de Paris (30 mai 1814) fixa les dispositions suivantes :

La navigation sur le Rhin, du point où il devient navigable jusqu'à la mer et réciproquement, sera libre, de telle sorte qu'elle ne puisse être interdite à personne ; on s'occupera au futur Congrès de Vienne des principes d'après lesquels on pourra régler les droits à lever par les États riverains de la manière la plus égale et la plus favorable au commerce de toutes les nations.

Il sera examiné et décidé de même, dans le futur Congrès, de quelle manière, pour faciliter les communications entre les peuples et les rendre toujours moins étrangers les uns aux autres, la disposition ci-dessus pourra être également étendue à tous les autres fleuves qui, dans leur cours navigable, séparent ou traversent différents États.

Le Congrès de Vienne reprit la question. Il fut décidé, dans la séance du 2 février 1815, que l'on s'occuperait tout d'abord du Rhin et de ses affluents, ainsi que de l'Escaut, et que l'on traiterait plus tard le problème d'une manière plus générale. Le plénipotentiaire de France, duc de Dalberg, établit un projet réalisant fidèlement les prévisions de l'article 5 du Traité de Paris. Il demandait notamment que la navigation fût *entièrement libre* et ne *pût être interdite à personne*. C'est le baron de Humboldt qui, au nom de la Prusse, obtint l'addition des mots « *sous le rapport du commerce* » au texte de l'article 109. Les interprétations qui furent données de ce texte précisent que l'intention de la Prusse était ainsi d'établir une différence entre les droits des États riverains et ceux des non riverains.

Les questions de navigation sont réglées dans les articles 108 à 117 de l'Acte final du Congrès de Vienne. Voici le texte des articles 108 et 109, qui sont fondamentaux :

Art. 108. — Les Puissances dont les États sont séparés ou traversés par une même rivière navigable, s'engagent à régler, d'un commun accord, tout ce qui a rapport à la navigation de cette rivière. Elles nommeront à cet effet des commissaires, qui se réuniront au plus tard six mois après la fin du Congrès et qui prendront pour bases de leurs travaux les principes établis dans les articles suivants.

Art. 109. — La navigation, dans tout le cours des rivières indiquées dans l'article précédent, du point où chacune d'elles devient navigable jusqu'à son embouchure, sera entièrement libre et ne pourra, sous le rapport de commerce, être interdite à personne ; bien entendu on se conformera aux règlements relatifs à la police de cette navigation, lesquels seront conçus d'une manière uniforme pour tous et aussi favorables que possible au commerce de toutes les nations.

Finalement, le règlement de 1815, établi en exécution de l'article 109, est inférieur à celui de 1804 en ce qu'il restreint les droits des étrangers non riverains et des droits d'accès du condominium riverain lui-même.

***

LE DANUBE

Le Traité austro-russe de 1840. Le Traité de Paris de 1856. — C'est vers 1830 que l'Autriche-Hongrie comprit l'intérêt que présentait la navigation du Danube pour son expansion vers l'Orient [1]. Metternich inaugura lui-même le service de navigation à vapeur établi entre Vienne et Budapest, dans lequel il voyait justement un puissant moyen de développement économique et d'expansion orientale.

Mais il fallait compter avec la Russie, devenue, par les traités de 1812 et 1829 qui lui donnèrent la Bessarabie et la

1. Tout ce qui concerne le régime conventionnel du Danube a été exposé avec autant de talent que d'autorité par M. G. Demorgny dans son livre, *la Question du Danube* (Librairie du *Recueil Sirey*, 1911.) La question a été traitée, du point de vue strictement roumain, par M. Baiocanu, *le Danube*. (Même librairie 1918.

rive gauche du bras de Saint-Georges, entièrement maîtresse des bouches du fleuve. Un traité fut conclu entre les deux empires (25 juillet 1840), aux termes duquel la liberté de navigation était proclamée, aussi bien dans les eaux du Danube russe que sur tout le cours du fleuve traversant les pays appartenant à Sa Majesté Apostolique. Le Gouvernement russe, maître des trois bouches du Danube (Kilia, Sulina, Saint-Georges) s'obligeait à construire un port et à entreprendre des travaux pour arrêter les progrès de l'ensablement de l'embouchure de Sulina.

Cette convention ne fut jamais exécutée sincèrement par la Russie, qui ne se souciait pas de créer une concurrence à Odessa ni de favoriser l'Autriche. Elle se montra toujours peu favorable à l'amélioration de la navigation sur le Danube, et il semble que si elle s'efforça avec tant de persévérance de rester en possession des bouches du fleuve, ce fut surtout pour empêcher l'Autriche, puis la Roumanie d'en profiter.

L'Autriche cependant développait rapidement son trafic ; la Société de Navigation autrichienne voyait son capital passer de 100 000 florins en 1830 à 18 millions en 1853. D'autre part, la Bavière et le Wurtemberg s'intéressèrent aussi à la navigation danubienne. En 1851, un accord fut conclu entre l'Autriche et la Bavière ; le Wurtemberg y adhéra en 1855. Cet accord assurait la liberté de la navigation aux riverains, aussi bien sur le fleuve que sur les affluents qui traversent plusieurs États.

La question du Danube tint naturellement une grande place dans les négociations qui suivirent la guerre de Crimée. L'Angleterre, qui supportait difficilement d'avoir été jusque-là tenue à l'écart dans une affaire d'une aussi grande importance, ne manqua pas l'occasion qui lui était donnée d'intervenir et profita de la défaite de la Russie pour diminuer le rôle prépondérant que cette puissance avait jusqu'alors dans le contrôle des bouches du fleuve. Fidèle à la méthode qu'il applique toujours en pareil cas, le Gouvernement britannique invoqua l'intérêt général : il fallait que la Russie abandonnât ses droits, puisqu'elle les exerçait d'une manière préjudiciable à la libre navigation. On devait revenir au principe posé par le Congrès de Vienne.

La question fut traitée dans une note établie d'accord entre les représentants de l'Autriche, de la France et de la Grande-Bretagne, le 8 août 1854; un mémorandum fut rédigé en conséquence et communiqué le 28 décembre 1854 au ministre de Russie, prince Gortchakoff, par les représentants à Vienne des trois puissances. Il stipulait que le cours du Bas-Danube serait soustrait à la juridiction territoriale, et que la libre navigation du fleuve devrait être placée sous le contrôle d'une autorité syndicale, investie d'une autorité suffisante. Ces principes furent discutés dans les conférences de Vienne (21 et 23 mars 1855) et au Congrès de Paris (séance du 6 mars 1856).

Comme il fallait s'y attendre, la Russie y fit une forte opposition au nom de sa souveraineté territoriale. On passa outre, et l'on décida la création d'une commission riveraine et d'une commission européenne, sans pouvoir se mettre d'accord sur leurs attributions techniques et exécutives.

L'Autriche s'était efforcée de maintenir la séparation du Danube en deux sections, l'une inférieure, l'autre supérieure, soumises à des régimes distincts, et de rejeter tout contrôle sur le Haut-Danube, où elle entendait rester maîtresse. Le représentant de la France insista pour que le fleuve tout entier fût soumis au contrôle européen, sans qu'aucune portion pût être exclue du traitement général. Le plénipotentiaire britannique mit fin à la résistance de l'Autriche en observant avec raison que, maîtresse à elle seule du Haut-Danube et participant aussi à la navigation de la partie inférieure, elle acquerrait de la sorte des avantages particuliers et exclusifs que le Congrès ne pouvait pas admettre.

Le 18 mars 1856, l'Autriche céda en adhérant à l'entière application au Danube supérieur comme au Bas-Danube des principes établis par l'Acte du Congrès de Vienne. Les conditions de la navigation sur le Danube furent finalement réglées par les articles 15 à 19 du Traité de Paris (30 mars 1856) dans un esprit plus libéral encore qu'elles ne l'avaient été en 1815 : la liberté de navigation était accordée, non seulement aux marchandises, mais aux pavillons de tous les États, riverains ou non.

L'article 15 rendait un hommage éclatant à l'œuvre du Congrès de Vienne en déclarant que les principes qu'il a posés

pour régler la navigation des fleuves internationaux font désormais partie du droit public de l'Europe et que les puissances les prennent sous leur protection.

Les articles 16 et 17 créaient deux commissions : l'une, la Commission européenne du Danube, où la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Turquie, la Prusse, la Russie et la Sardaigne étaient représentées, devait faire exécuter aux bouches du Danube tous les travaux nécessaires pour les rendre navigables ; à ce titre elle avait un budget et recevait le droit de lever une taxe, en traitant tous les pavillons sur le pied d'une parfaite égalité.

Une deuxième commission, dite Commission riveraine, réunissait les délégués de l'Autriche, de la Bavière, de la Turquie et du Wurtemberg, assistés des commissaires des trois principautés danubiennes. Elle devait élaborer des règlements de navigation et de police fluviale, faire disparaître les entraves de quelque nature qu'elles puissent être, qui s'opposent encore à l'application au Danube des dispositions du Traité de Vienne ; ordonner et faire exécuter sur *tout le cours du fleuve* les travaux nécessaires ; veiller après la dissolution de la Commission européenne au maintien de la navigabilité des bouches du Danube. Elle était en effet permanente, tandis que l'autre n'avait été créée que pour deux ans, si bien que, chaque fois que son renouvellement fut mis en question, les puissances directement intéressées en profitèrent pour marchander leur assentiment en cherchant à se faire accorder des avantages particuliers.

Acte de navigation du 7 novembre 1857. — Depuis que la rétrocession de trois districts de la Bessarabie aux principautés roumaines avait éloigné la Russie du Danube, l'Autriche demeurait riveraine principale. Elle fit signer à Vienne, par les délégués des États riverains, l'acte de navigation du Danube du 7 novembre 1857. Cette convention représentait une régression marquée sur les principes libéraux posés au Congrès de Vienne. En effet, elle réservait aux seules nationalités riveraines le droit de cabotage sur le fleuve. Toutes les puissances observèrent qu'elle était en contradiction flagrante avec les dispositions de l'Acte du Congrès de Vienne et du Traité de

Paris stipulant que tous les pavillons doivent être traités sur un pied d'égalité.

Poursuivant son dessein de s'affranchir du contrôle international, dès que fut expirée la durée de deux ans fixée par le Traité de Paris pour la Commission européenne, l'Autriche exprima le désir (16 août 1858) que la Conférence de Vienne en prononçât la dissolution pour en transférer les pouvoirs à la Commission riveraine permanente, conformément à l'article 18 du Traité. Les plénipotentiaires des puissances maintinrent leurs droits, et la Commission européenne fut prolongée pour continuer l'exécution de sa tâche.

Cette prolongation se fit d'année en année jusqu'en 1865. Une conférence tenue à Paris établit alors pour le régime du Danube les conditions suivantes :

1° Pour la partie du fleuve situé entre Isaktcha et la mer, la Commission européenne danubienne continuait à subsister ;

2° Le Haut-Danube, depuis Orsova jusqu'à l'Iller, était soumis au règlement établi par l'Autriche et les riverains allemands ;

3° Pour le Moyen-Danube, de Orsova (Portes de Fer) jusqu'à Isaktcha, c'est-à-dire sur l'étendue du domaine fluvial de la Turquie à cette époque, l'ancien régime existant avant le Traité de Paris restait en vigueur. Le règlement de 1857 ne pouvait en effet y être appliqué, puisqu'il n'avait pas été sanctionné par l'Europe.

Traités de Londres (1871) et de Berlin (1878). — On sait comment la Russie, ayant profité de la guerre franco-allemande pour déchirer le Traité de Paris, déclara aux puissances qu'elle ne se regardait plus comme liée par les obligations de ce traité, en tant qu'elles restreignaient ses droits de souveraineté dans la mer Noire. Le Traité de Londres (13 mars 1871) sanctionna l'abrogation des clauses qui neutralisaient la mer Noire. Il s'ensuivit la révision des garanties nécessaires pour sauvegarder la neutralité des bouches du Danube.

Malgré le désir de l'Angleterre de rendre permanente la Commission européenne, elle fut prorogée seulement pour douze ans, c'est-à-dire jusqu'au 24 avril 1883 (article 4).

La Commission riveraine était maintenue, mais voyait ses pouvoirs réduits, les travaux d'amélioration des Portes de Fer étant confiés aux riverains, avec le droit de percevoir à cet effet une taxe provisoire (articles 5 et 6). Enfin, les ouvrages établis par la Commission et son personnel étaient neutralisés.

La question se posa de nouveau dans les négociations qui aboutirent au Traité de Berlin (1878). Le représentant de la Russie et Bismarck reconnurent une fois de plus, d'accord avec le représentant britannique, la nécessité d'assurer la libre navigation sur le Danube. Les articles 52 à 57 du Traité comportent diverses stipulations à ce sujet :

Art. 52. — Suppression des forteresses, depuis les Portes de Fer jusqu'aux embouchures.

Art. 53. — Représentation de la Roumanie dans la Commission européenne ; extension jusqu'à Galatz des attributions de la Commission, dans une complète indépendance de l'autorité territoriale.

Art. 55. — Les règlements de navigation depuis les Portes de Fer jusqu'à Galatz seront élaborés par la Commission européenne assistée des délégués des États riverains ; ils seront mis en harmonie avec ceux qui concernent le parcours en aval de Galatz.

Art. 57. — L'exécution des travaux des Portes de Fer est confiée à l'Autriche.

Il faut remarquer que l'article 55 ne prévoit rien, ni sur l'exécution des règlements, ni sur l'autorité chargée de cette exécution. Pour remédier à ce défaut, l'Autriche et l'Allemagne prétendirent créer comme organe d'exécution et de surveillance une Commission mixte, composée de délégués des États riverains et d'un délégué de l'Autriche, lequel aurait eu droit de présidence et une voix décisive en cas de partage des votes. L'Autriche s'assurait ainsi la prépondérance pour régler les questions concernant la navigation du fleuve dans une section où elle n'est pas riveraine.

La Roumanie protesta contre cette Commission mixte comme contraire au Traité, et demanda que la Commission européenne eût la tâche d'élaborer les règlements et d'en surveiller l'application, qui serait assurée par les États riverains eux-mêmes (15 décembre 1880). Elle protesta aussi contre l'extension des pouvoirs de la Commission européenne en

amont de Galatz jusqu'aux Portes de Fer et réclama contre sa dépendance à l'égard de l'autorité territoriale, qu'elle regardait comme une atteinte intolérable aux droits de la souveraineté nationale.

Les Roumains observèrent à ce propos que le Congrès de Berlin portait de la sorte un grand coup aux principes sur lesquels avait été érigée l'œuvre du Traité de Paris (1856), à savoir le principe admis par le Congrès de Vienne que « un cours d'eau ne perd pas son caractère d'eau territoriale et nationale par le fait qu'il est considéré comme une voie internationale de navigation ». Le délégué de la Roumanie refusa de signer le projet de règlement de police et de navigation du 2 juin 1882 élaboré par la Commission européenne du Danube pour la section Portes de Fer-Galatz.

De son côté, la Russie combattit le projet austro-allemand de la Commission mixte. Elle insista contre l'Autriche pour une extension des pouvoirs de la Commission européenne au delà même des Portes de Fer et de Belgrade, au nom de la liberté de navigation. Mais elle se retrouvait d'accord avec elle pour réduire autant que possible la durée des pouvoirs de la Commission.

La Grande-Bretagne soutint avec la Turquie et la Roumanie l'extension des pouvoirs de la Commission européenne jusqu'à Braïla, la liberté de navigation absolue de Galatz aux Portes de Fer, le faculté possible d'en appeler devant la Commission européenne de tout acte de la Commission mixte. Elle prenait ainsi position contre l'Autriche.

Une proposition du représentant de la France, M. Barrère, tenta d'atténuer l'importance que l'Autriche voulait s'attribuer sur la zone intermédiaire au détriment des riverains, qui était en contradiction avec le Traité de Berlin. Elle laissait subsister dans la Commission mixte l'Autriche, quoique non riveraine, lui maintenait même la présidence permanente, mais lui retirait sa voix prépondérante en adjoignant à la Commission un membre de la Commission européenne désigné pour une période de six mois. Ce projet établissait en fait un certain contrôle de la Commission européenne sur la Commission mixte et étendait l'influence européenne jusqu'aux Portes de Fer. Mais il sacrifiait encore les droits des riverains

à l'Autriche. La Roumanie refusa de s'y rallier, au nom de sa souveraineté territoriale.

Traité de Londres (1883). — Une conférence fut ouverte à Londres le 8 février 1883 ; elle aboutit au Traité du 10 mars. La Roumanie et la Serbie n'y furent admises qu'à titre consultatif. Le Gouvernement roumain fit alors connaître qu'il n'acceptait pas ce rôle et protesta d'avance contre les décisions qui seraient prises sans sa participation [1].

La Commission européenne du Danube voyait sa juridiction étendue de Galatz à Braïla, mais elle perdait tout contrôle sur les parties du bras de Kilia dont les deux rives appartiennent au même riverain, la Russie, que le Traité de Berlin avait remise en possession de la Bessarabie. Les pouvoirs de la Commission furent prolongés pour une période de vingt et une années, avec renouvellement par tacite reconduction de trois ans en trois ans, sauf le cas où l'une des hautes parties contractantes proposerait des modifications. Le règlement de navigation élaboré le 2 juin 1882 par la Commission européenne du Danube était rendu applicable à la partie du fleuve située entre les Portes de Fer et Braïla.

Finalement, alors que le Traité de Paris prescrivait un régime uniforme pour tout le Danube, depuis le point où il devient navigable jusqu'à la mer, à la suite de la convention de Londres, le fleuve se trouvait soumis en fait à huit régimes différents, dont quatre en aval des Portes de Fer.

1° Celui des États allemands (Wurtemberg et Bavière);
2° Celui de l'Autriche ;
3° Celui de la Serbie ;
4° Celui des Portes de Fer ;
5° Celui de la Commission mixte ;
6° Celui de la Commission européenne ;

1. La raison invoquée par la Conférence pour exclure la Roumanie fut qu'elle se considérait comme la prolongation du Congrès de Berlin auquel la Roumanie n'avait pas participé comme signataire. Quant à la Serbie, elle fut exclue comme n'étant pas riveraine de la partie du fleuve où fonctionne la Commission européenne. Elle a protesté en invoquant le principe qu'elle avait autant d'intérêts dans la navigation du Bas-Danube que la Roumanie en avait dans celle du Haut-Danube. En 1908, MM. d'Aerenthal et Sturdza lui avaient promis de la faire représenter à la Commission européenne.

7° et 8° Le double régime du bras de Kilia, pour la section russo-roumaine et la section exclusivement russe.

La Roumanie n'a pas admis le principe de la Commission européenne telle qu'elle fonctionnait en 1914. Elle n'a pas cessé de réclamer contre la situation qui lui était faite par la convention de Londres et de revendiquer la souveraineté totale sur les rives roumaines du Danube. Elle protestait non seulement contre le fait que le bras de Kilia était soustrait à la juridiction de la Commission européenne, mais aussi contre la possession de la Bessarabie par la Russie, qui faisait cette dernière riveraine du Danube. Il suffit de voir l'âpreté du langage qui fut toujours tenu à ce sujet par les hommes d'État et les publicistes roumains, pour se rendre compte de l'abîme qui séparait ces deux pays. Elle nous a reproché de ne pas avoir soutenu ses droits assez énergiquement contre les visées de l'Autriche-Hongrie.

En même temps, elle s'est plainte justement des procédés de la Hongrie, percevant sur la navigation des « taxes exorbitantes », pour se rembourser des dépenses qu'elle effectuait pour les travaux des Portes de Fer. En effet, la Hongrie a violé l'esprit, sinon la lettre de l'accord établi entre les puissances : les règlements de navigation publiés le 14 juillet 1899 par le ministère royal hongrois du Commerce créent un obstacle à la libre navigation du fleuve, à la fois par l'exagération des tarifs et par l'établissement de taxes équivalant à l'établissement de taxes différentielles de transit, qui avantagent les compagnies de navigation austro-hongroises, enfin par les retards qu'entraînent des formalités nombreuses et excessives.

En 1914, la tendance des puissances occidentales était d'étendre les pouvoirs de la Commission européenne non seulement jusqu'aux Portes de Fer, mais jusqu'à Belgrade, pour éviter que les riverains et même les non riverains ne fissent prévaloir des intérêts particularistes. En effet, il faut toujours en revenir à ceci, que les stipulations du Traité de Paris envisageaient la totalité du cours du fleuve.

Les travaux que l'Autriche avait mission d'exécuter aux Portes de Fer sont terminés. Pendant la guerre on a achevé un canal où les chalands sont remorqués par une locomotive

circulant sur voie ferrée. La durée de la traversée est ainsi réduite de une heure à trente-cinq minutes, et trente-deux chalands peuvent remonter le fleuve quotidiennement. On songe à la construction d'un chenal spécial pour les bateaux qui descendent le fleuve.

Le Traité de Bucarest (1918). — Les Empires centraux se sont occupés du Danube dans le Traité de Bucarest. Un double motif les y a poussés, d'une part, les services que le fleuve leur a rendus pendant la guerre en leur permettant d'échapper dans une certaine mesure aux effets du blocus maritime ; de l'autre, les facilités qu'il donnait à l'Allemagne comme voie naturelle pouvant aider son expansion vers l'Asie centrale et réparer la perte du chemin de fer de Bagdad.

Deux textes ont réglementé la navigation sur le Danube : le chapitre VI du Traité (articles 24 à 27) et la 3e partie de ce Traité, relative au pétrole, à la fourniture de produits agricoles et à la navigation.

Pour la partie du fleuve en aval de Braïla, y compris ce port, la Commission européenne du Danube était maintenue comme institution permanente sous le nom de Commission des bouches du Danube, avec ses attributions, privilèges et obligations antérieures. Mais elle ne comprenait plus que les représentants des États riverains du Danube et des côtes européennes de la mer Noire. La France, l'Angleterre et l'Italie en étaient donc éliminées, ce qui assurait la prépondérance à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie.

La Roumanie s'interdisait de percevoir sur les navires et les trains de bois de flottage des parties contractantes aucune taxe ; elle renonçait au droit d'un demi pour cent qu'elle percevait sur la valeur des marchandises entrées ou sorties par ses ports ; la circulation des navires devenait libre sur la partie roumaine du Danube ; les bâtiments, cargaisons, armateurs et employés allemands et austro-hongrois bénéficiaient d'une complète égalité de traitement avec les Roumains. Mais, bien que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie se fussent engagées à la réciprocité de traitement, la faculté qu'elles se réservaient de conclure entre elles des conventions plus avantageuses ne s'étendant pas à la Roumanie, réduisait

à néant pour ce dernier pays les avantages de tout accord éventuel.

Pour les navires de guerre des parties contractantes, une clause stipulait qu'ils ne pouvaient naviguer en amont que jusqu'à la frontière supérieure de leur État. Il en résultait que les Allemands avaient libre parcours sur tout le fleuve, tandis que les navires de guerre des petits États ne pouvaient pas dépasser leur frontière.

Enfin, les Empires centraux installaient des ports et des chantiers en territoire roumain, l'un à Giurgevo pour l'Allemagne, l'autre à Turnu-Severin pour l'Autriche-Hongrie.

Ces chantiers, loués pour quarante ou trente années, comportaient l'utilisation de vastes espaces de terrain sur la rive roumaine, avec le droit pour l'Allemagne d'importer en franchise tout le matériel nécessaire à ces installations. Un accord spécial entre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne assurait à celle-ci dans un délai de trois ans la possession d'une partie des chantiers de Turnu-Severin.

En apparence, ces clauses semblent consacrer la victoire du libéralisme et reproduire les prescriptions essentielles des conventions internationales. En fait, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie demandaient à la Roumanie la suppression de ses tarifs protecteurs, mais ne renonçaient pas pour elles-mêmes aux avantages du tarif des Portes de Fer. Elles se ménageaient en Roumanie le traitement de la nation la plus favorisée, sans laisser à l'autre partie le bénéfice de la réciprocité.

L'abrogation du Traité de Bucarest par l'armistice du 11 novembre entraîne l'annulation des avantages que s'étaient attribués les Puissances centrales. Le Congrès de la paix va se trouver appelé à régler l'importante question de la navigation du Danube.

Les principes sur lesquels il devra s'appuyer à cet effet sont ceux qui ont été posés dans l'Acte final du Congrès de Vienne et confirmés par le Traité de Paris : entière liberté, sous le contrôle international. On maintiendra la Commission européenne. Les petits États riverains, qui en étaient écartés jusqu'à présent, y seront représentés. Bien entendu, ils

devront renoncer aux susceptibilités nationales exagérées qui, en 1914, rendaient la Roumanie impatiente du contrôle européen : une voie navigable de l'importance du Danube ne peut pas être livrée au bon plaisir des riverains, et la Commission européenne, doyenne des institutions internationales, qui a toujours fonctionné en sauvegardant les intérêts généraux, est parfaitement qualifiée pour continuer son rôle de direction et de contrôle. Le régime du fleuve devant être le même d'un bout à l'autre, sa juridiction doit s'étendre sur tout le cours, depuis l'endroit où il devient navigable jusqu'à ses bouches, sans qu'aucune puisse échapper à son autorité, comme cela se passait pour le bras de Kilia. Enfin, elle doit être permanente et ne pas voir sa durée limitée à l'exécution de certains travaux. L'expérience a montré qu'un contrôle exercé en commun est indispensable pour empêcher les intérêts particuliers de contrarier l'intérêt général. Il faut seulement qu'il soit assez bien organisé pour empêcher des tentatives comme celles qui furent constamment renouvelées par la Russie et l'Autriche-Hongrie, dans le but de faire prédominer leur influence propre.

***

LE RHIN

Le régime du Rhin avait été défini en principe par le Traité du 30 mai 1814. L'article 5 de ce traité est ainsi conçu :

> La navigation du Rhin sera libre du point où le fleuve devient navigable jusqu'à la mer, de telle sorte qu'elle ne puisse être interdite à personne.

Cette situation fut confirmée par les Traités de Vienne. Le 17 octobre 1868, elle fut définie et précisée dans ses détails par une convention internationale signée à Mannheim entre les États riverains de la partie du fleuve comprise entre la frontière suisse et la mer : Empire français, Grand-Duché de Bade, Royaume de Bavière, Grand-Duché de Hesse, Royaume des Pays-Bas, Royaume de Prusse.

On remarquera que, depuis 1871, tous les contractants, à

l'exception du Royaume des Pays-Bas, font partie de l'Empire allemand.

Voici les principales dispositions de la convention :

La navigation du Rhin et de ses embouchures, depuis Bâle jusqu'à la pleine mer, soit en descendant, soit en remontant, sera libre aux navires de toutes les nations pour le transport des marchandises et des personnes, à la condition de se conformer aux stipulations contenues dans la présente convention, et aux mesures prescrites pour le maintien de la sécurité générale.

Aucun droit, basé uniquement sur le fait de la navigation, ne pourra être prélevé sur les bateaux ou leur chargement. Le transit de toutes marchandises est libre sur le Rhin depuis Bâle jusqu'à la pleine mer, à moins que des mesures sanitaires ne motivent des exceptions. Les États riverains ne percevront aucun droit sur ce transit, qu'il s'effectue directement ou après transbordement, ou après mise en entrepôt.

Les parties contractantes s'engagent, chacune pour l'étendue de son territoire, à mettre et à maintenir en bon état les chemins de halage existant, ainsi que le chenal du Rhin. Elles devront faire marquer ce chenal par des bouées bien apparentes ; elles veilleront à ce que la navigation ne soit entravée ni par des moulins ou autres usines établis sur le fleuve, ni par des ponts ou autres ouvrages d'art.

Les gouvernements des États riverains limitrophes ou de ceux qui sont situés vis-à-vis l'un de l'autre se communiqueront réciproquement les projets hydro-techniques dont l'exécution pourrait avoir une influence directe sur la partie du fleuve ou de ses rives qui leur appartient, afin de les exécuter de la manière la plus convenable pour tous deux. Ils s'entendront sur les questions qui pourront s'élever à l'occasion de l'exécution desdits travaux.

Il sera établi dans les localités convenables, situées sur le Rhin ou à proximité du fleuve, des tribunaux chargés de connaître toutes les affaires concernant la navigation.

Chacun des États riverains déléguera un commissaire pour prendre part à des conférences communes sur les affaires de la navigation du Rhin. Ces commissaires formeront la Commission centrale qui a son siège à Mannheim. Ses attributions consistent :

a) A examiner toutes les plaintes auxquelles donneront lieu l'application de la présente convention, ainsi que l'éxécution des règlements concertés entre les gouvernements riverains, et des mesures qu'ils auront adoptées d'un commun accord.

b) A délibérer sur les propositions des gouvernements riverains concernant la prospérité de la navigation sur le fleuve.

c) A rendre les décisions dans les cas d'appel portés à la Commission contre les jugements des Tribunaux de première instance.

Un protocole de clôture spécifiait que la défense de per-

cevoir des droits du fait de la navigation ne s'applique pas aux droits à percevoir pour l'usage de voies navigables artificielles ou de travaux d'art, écluses, etc.

Tout en stipulant que la navigation du Rhin est libre pour les bateaux de toutes nationalités, la Convention de Mannheim précisait que tout batelier pilotant un bateau naviguant sur le Rhin doit être muni d'une patente de navigation rhénane. Or, cette patente n'est délivrée qu'aux personnes domiciliées dans un des États riverains. Il a d'ailleurs le droit de piloter des bateaux de toutes nationalités. En fait, cette prescription confère un monopole aux bateliers hollandais ou allemands, ou encore aux étrangers domiciliés aux Pays-Bas ou en Allemagne.

On sait quel développement les Allemands, au prix d'un effort admirable, avaient donné à la navigation du Rhin ; ils avaient régularisé le fleuve, de Strasbourg jusqu'à la frontière hollandaise, avec un chenal d'une centaine de mètres de largeur sur 2 m. 80 de profondeur. Il était accessible aux navires de mer, si bien que des services directs avaient pu être établis entre Dusseldorf et certains ports italiens, anglais ou russes. Le nombre des chalands en fer de 1 650 tonnes de jauge en moyenne atteignait 8 500 ; il y avait en outre, pour la navigation du Rhin supérieur, des bateaux spéciaux à faible tirant d'eau, capables de naviguer en basses eaux pendant un nombre de jours beaucoup plus considérable qu'autrefois. Nous n'insisterons pas sur l'importance du tonnage qui utilisait le fleuve (37,5 millions de tonnes ont franchi en 1913 la fontière germano-hollandaise) pas plus que sur la construction des grands ports industriels de Ruhrort-Wissebourg, Ludwigshafen, Mannheim, Strasbourg, sans parler des ports urbains de Dusseldorf, Cologne, etc. Ce qui nous intéresse au point de vue particulier de cette étude, c'est l'aménagement du Rhin supérieur, question d'ordre international.

Comme nous l'avons dit, le fleuve est parfaitement navigable jusqu'à Strasbourg. Depuis plusieurs années déjà avant la guerre, il était question de continuer l'aménagement en amont jusqu'à Bâle et même jusqu'au lac de Constance. L'entreprise intéresse à la fois la navigation et l'utilisation des forces hydrauliques.

La Suisse a beaucoup poussé, depuis la guerre surtout, à la mise en état de navigabilité du fleuve en amont de Strasbourg ; elle y voyait un avantage économique pour son ravitaillement. Il faut noter pourtant que Bâle est à 840 kilomètres de Rotterdam, tandis que Genève n'est qu'à 550 kilomètres de Marseille. Il serait donc plus avantageux pour la Suisse d'établir ses communications maritimes par le Rhône que par le Rhin, mais l'Allemagne a fait de grands efforts pour influencer les milieux suisses en faveur de ces projets.

La question était compliquée de ce fait que l'on n'était pas d'accord sur la manière de procéder. Deux solutions se trouvaient en présence : l'une comportant la régularisation du fleuve, c'est-à-dire, donnant le premier rôle à la navigation ; l'autre, visant surtout la captation des forces hydrauliques pour la production de l'énergie électrique.

Un peu avant la guerre, une société suisse pour la navigation sur le Rhin avait été créée à Bâle avec l'appui des sociétés houillères, métallurgiques et de navigation allemandes. Elle s'efforça de démontrer que la navigation du Haut-Rhin était facile à établir dans des conditions avantageuses. Affirmation contestable pour des raisons d'ordre technique : la vitesse du courant rend le remorquage à la montée très onéreux ; d'autre part, la Suisse ne donnerait qu'un fret de retour insuffisant, de sorte que le prix de revient des transports fluviaux serait au moins égal à celui des transports par voie ferrée. Le seul avantage pouvant être réalisé serait la possibilité de décharger les voies ferrées, de plus en plus encombrées.

Le Grand-Duché de Bade visait surtout l'utilisation des forces motrices du fleuve au profit du pays badois. L'Alsace-Lorraine était opposée à un projet qui ne l'intéressait pas pour la navigation, puis qu'elle disposait déjà du canal alsacien Strasbourg-Huningue. Mais au Landtag de Strasbourg (séance du 9 juin 1917), le ministre alsacien déclara que l'Alsace saurait incliner son intérêt particulier devant l'intérêt général, et par conséquent ne ferait pas d'opposition.

Finalement un accord fut conclu à Berlin en février 1918 entre l'Empire et les États intéressés, concluant à la régularisation du fleuve jusqu'à Constance. Un crédit de 500 000 marks fut prévu pour les premiers frais d'étude de l'entre-

prise. L'Empire devait en fournir 200 000 ; la Prusse, le Grand-Duché de Bade et l'Alsace-Lorraine, 80 000 chacun ; la Bavière et le Wurtemberg, 30 000.

Ce projet comportait la canalisation du Rhin par l'établissement d'une quinzaine de barrages entre Strasbourg et Bâle.

La Suisse a protesté contre ce plan ; elle préfère la simple régularisation du cours du fleuve, beaucoup plus avantageuse pour la navigation, à laquelle elle tient surtout. A ce propos, elle a invoqué les traités internationaux de Paris et de Vienne, affirmant la liberté de la navigation du Rhin ; les Allemands ont répondu que les barrages n'entraveront pas la navigation ; s'ils sont munis d'écluses convenables, ils ne feront même que la faciliter.

Il y a contradiction, au moins apparente, entre les aspirations de la Suisse et celles de l'Alsace, par conséquent de la France : nous aurons donc à trouver le moyen de donner une satisfaction commune à ces intérêts.

Notons qu'en ce qui concerne la production des forces hydrauliques, un projet avait été étudié dès 1892 par l'ingénieur René Koechlin et soumis en 1902 au gouvernement de l'Alsace et du Grand-Duché de Bade. Il comporte l'établissement d'une grande usine hydro-électrique à Kembs, à 6 kilomètres de la frontière suisse. Une écluse pour bateaux, de 90 mètres de long sur 25 de large, est prévue pour la navigation : elle permettra le passage simultané de deux trains de bateaux côte à côte.

Le Grand-Duché de Bade n'a jamais cessé son opposition à l'exécution de ce projet. Mais aujourd'hui que nous sommes redevenus maîtres de la rive gauche du Rhin, nous devrons le plus tôt possible tirer parti des forces que le fleuve est à même de nous livrer : elles sont estimées entre Strasbourg et Bâle à 250 000 chevaux.

Les Badois auraient mauvaise grâce à se plaindre ; ils sont déjà abondamment pourvus de forces hydrauliques par les usines construites entre Bâle et Schaffhouse. Comme la partie du fleuve dont ils sont riverains peut fournir jusqu'à 600 000 chevaux, il leur en resterait 300 000 après partage avec la Suisse. D'autres cours d'eau leur en donnent encore 146 000,

tandis que l'Alsace, en dehors du Rhin, n'en a qu'une quantité insignifiante.

Le traité de paix devra donc nous assurer la faculté d'exécuter sur le Rhin tous les travaux que nous jugerons utiles pour la production de l'énergie électrique, le droit d'utiliser la force motrice du fleuve étant pour nous exclusif et sans partage. Il va sans dire que nous pourrons appuyer des travaux sur la rive droite, dans la mesure où cela sera nécessaire pour leur bonne exécution [1].

Redevenue riveraine du Rhin, la France redeviendra naturellement participante à la convention de Mannheim pour la navigation du fleuve. La victoire lui donne le droit à la présidence de cette Commission, dont le siège serait transféré à Strasbourg.

Quant aux accords à conclure avec la Suisse, pourquoi ne se régleraient-ils pas sans difficultés? Les travaux nécessaires pour la captation de l'énergie électrique sont parfaitement conciliables avec la régularisation du fleuve et doivent même y faciliter la navigation, ainsi qu'il est prévu pour l'aménagement du Rhône.

***

L'ESCAUT

Le régime de l'Escaut a été depuis trois siècles plusieurs fois remis en question. Dès le XVIe siècle, les Hollandais avaient fermé leur fleuve aux étrangers. L'article 14 du Traité de Munster, conclu le 13 janvier 1648 entre les Provinces Unies et l'Espagne, disposait que « les rivières de l'Escaut seront tenues closes du côté des Provinces Unies ».

L'Angleterre, que les nécessités de son commerce obligèrent toujours à soutenir sur ce point la thèse la plus libérale, protesta en vain. Elle obtint même l'appui de l'empereur Joseph II, mais sans succès. Les Hollandais se firent confirmer

1. La Société industrielle de Mulhouse vient d'adresser au Gouvernement français un vœu demandant que, par le traité de paix : 1° toute la force motrice du Rhin entre Bâle et Strasbourg soit réservée à la France; 2° que la frontière soit reportée sur la rive droite du Rhin.

leurs droits par le Traité de Fontainebleau (9 novembre 1785) et maintinrent l'Escaut fermé.

Il était réservé à la Révolution française d'apporter un changement radical dans les idées qui avaient cours à ce sujet. Le 21 novembre 1792, la Convention Nationale approuva la résolution du Conseil Exécutif provisoire que nous avons déjà rappelée, qui est devenue la charte du régime conventionnel des fleuves. Le décret visait spécialement l'Escaut et la Meuse. Le 8 décembre, une flottille composée de 9 bâtiments de guerre français, partie de Dunkerque, arrivait à Anvers. Les Provinces Unies n'avaient même pas protesté, mais l'armée française fut obligée d'évacuer la Belgique, si bien que le décret ne put être appliqué qu'en 1796, après la réunion de la Belgique à la France, votée par la Convention Nationale le 1er octobre 1795 [1].

Bien qu'il ne s'agît point encore d'ouvrir le fleuve aux navires de toutes les nations et que les États riverains s'en réservassent le monopole, un progrès important était réalisé par la prédominance assurée à l'intérêt général sur le particulier : tous les riverains obtenaient en effet des droits égaux sur les cours d'eau arrosant leurs territoires, et cette égalité de droits les rendait solidaires les uns des autres.

Le Traité de Paris stipula que « la liberté de navigation sur l'Escaut serait établie sur le même principe qui a réglé la navigation du Rhin dans l'article 5 du présent Traité ». Le Traité de Vienne garantit à l'Escaut, comme aux autres fleuves internationaux, la libre navigation sous le rapport du commerce. L'Acte final du Congrès confirma les articles acceptés par le prince souverain des Pays-Bas comme base de la réunion des Provinces belges avec les Provinces Unies. Or, le quatrième spécifiait que « tous les habitants des Pays-Bas, se trouvant ainsi constitutionnellement assimilés entre eux, les diverses provinces jouiraient également de tous les avantages commerciaux et autres que comporte leur situation respective sans qu'aucune entrave ou restriction puisse être imposée à l'une

1. Voir *l'Escaut en temps de guerre* par Ernest Nys, professeur à l'Université, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, membre de l'Institut de Droit international. Bruxelles, 1910.

au profit de l'autre ». Cette clause visait avant tout la liberté de l'Escaut.

La question se posa de nouveau lors de l'insurrection qui aboutit à l'indépendance de la Belgique (novembre 1830). Les puissances réunies à la Conférence de Londres, ayant invité les Pays-Bas à cesser toute mesure portant un caractère hostile, ils prétendirent que le blocus de l'Escaut ne pouvait être regardé comme un acte d'hostilité, parce qu'il constituait l'exercice d'un droit dont la Hollande avait joui même en temps de paix. Mais les puissances affirmèrent leur volonté d'obtenir pour le fleuve le régime de la liberté complète. Elles firent connaître qu'elles ne pouvaient admettre la continuation d'aucune mesure y entravant la navigation. Dans les négociations qui eurent lieu pour régler la situation respective des deux États, cette question donna lieu à de nouvelles discussions. La Hollande s'attribuait la souveraineté exclusive de l'Escaut ; elle revendiquait par conséquent le pilotage, le balisage, la conservation des passes, la pêche, la fixation des droits de pilotage et de balisage. La Belgique, dont la Conférence adopta les vues, voulait la co-souveraineté. La Conférence de Londres rappela à ce sujet que le droit des gens général est subordonné au droit des gens conventionnel et que « quand une matière est régie par des conventions, c'est uniquement d'après ces conventions qu'elle doit être jugée ». Dans ces conditions, étant donné que la navigation des fleuves a été réglée par les traités de 1815, la Hollande devait incliner ses droits de souveraineté devant les dispositions fixées par le code politique de l'Europe.

Les stipulations relatives à l'Escaut furent fixées dans l'article 9 du Traité entre la Belgique et les Pays-Bas (3e traité du 19 avril 1839) [1].

Cet article stipule que les dispositions des articles 108 à 117 inclus de l'Acte général du Congrès de Vienne, relatifs à la libre navigation des fleuves, et des rivières navigables, sont applicables à l'Escaut. Il ajoute que le pilotage et le balisage, ainsi que la conservation des passes de l'Escaut en aval d'Anvers, seront soumis à une surveillance commune.

1. Le premier traité intervint entre les cinq grandes puissances et les Pays-Bas ; le second entre les cinq grandes puissances et la Belgique.

Les Pays-Bas étaient autorisés à percevoir un droit de navigation à la montée et à la descente du fleuve. Le Gouvernement belge décida aussitôt de rembourser ce péage aux navires se rendant à Anvers. Il fut racheté définitivement en 1863; la Hollande reçut une somme de 34 millions, répartie par moitié entre la Belgique et entre les pays intéressés; tous, considérant Anvers comme une « facilité universelle », payèrent en proportion du mouvement de leurs pavillons dans le port belge [1].

On remarquera que l'article 9 du Traité du 18 avril 1839 modifiait le régime établi par l'Acte final du Congrès de Vienne, en donnant à la Belgique une sorte de co-souveraineté ou co-propriété sur le fleuve qui coule entre Anvers et la mer. Cette situation est assez mal définie au point de vue juridique. On en vit la preuve lors des discussions qui s'élevèrent en Belgique et en Hollande, au cours de l'année 1910, à propos du projet de la Hollande de construire un fort à Flessingue. Le général hollandais J. C. C. Den Beer Poortugael écrivit une brochure pour démontrer que la souveraineté de la Hollande sur la partie du fleuve qui traverse son territoire restait entière, ce qui lui donnait en particulier le droit de prendre telles dispositions qui lui convenaient pour interdire la navigation de l'Escaut à toute flotte de guerre, que celle-ci voulût attaquer la Belgique ou la défendre.

M. Ernest Nys, professeur à l'Université et conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, lui répondit par une autre brochure expliquant que la Hollande partage avec la Belgique les droits souverains qu'elle revendique sur l'Escaut. « S'agit-il de co-propriété, de co-souveraineté, d'attribution concurrente de la souveraineté? On peut discuter et disserter. Toutefois, un fait est certain : c'est qu'il ne s'agit plus pour les Pays-Bas d'appliquer au droit dont ils jouissent l'épithète d' « absolu [2] ».

1. Sur la question de l'Escaut, il faut lire le livre très complet de M. Charles Stiénon, *Anvers et l'avenir de l'Entente*. Nouvelle Librairie Nationale, 1918. Un chapitre y est consacré au caractère international du fleuve.

2. M. R. de Ryckère, *Revue de droit maritime*, Bruxelles 1914, p. 14, définit ainsi sa situation : « Une propriété, souveraineté absolue au profit des Pays-Bas, avec limitation de l'exercice de cette souveraineté au profit de tiers. » (Cité par Stiénon, p. 226.)

Ce qu'il y eut de piquant en la circonstance, ce fut que le général J. C. C. Den Beer Poortugael et M. Ernest Nys étaient membres tous les deux de l'Institut de Droit international. Or, ils se trouvaient en contradiction formelle sur l'interprétation des traités.

Le statut international de l'Escaut a donc besoin d'être précisé. Nous n'insisterons pas sur les conséquences qu'a entraînées au cours de la guerre le fait qu'Anvers se trouvait séparé de la mer libre par un territoire neutre. Il ne s'agit pas de remédier à la situation qui résulte de l'état de guerre, celui-ci ayant précisément pour effet de rendre vains les traités existants. Ce qu'il faut, c'est établir un régime qui, en temps de paix, assure à chacun le libre exercice de ses droits tout en respectant l'intérêt général.

L'importance que le Congrès de la paix attache à cette question est soulignée par la hâte qu'il a apportée, dès sa seconde séance plénière, le 25 janvier, à décider la nomination d'une Commission composée de deux représentants pour chacune des grandes puissances et de cinq représentants à élire pour les autres puissances « pour faire une enquête et un rapport sur le régime international des ports, voies d'eau et voies ferrées »

A. T.

LA VIE COMMENCE DEMAIN[1]

XXI

Il sortit tranquillement de la maison de Fiesco sans rien faire pour se soustraire à la vigilance des espions qui suivaient ses pas.

Il tombait une belle soirée presque glauque sur la ville en rumeur et les rues pleines de mouvement commençaient à blanchir de clartés électriques. Il parcourut à pied la distance qui le séparait de sa maison, évitant les rues fréquentées, se glissant avec précaution dans la pénombre des ruelles.

Il marchait avec joie, rapidement, se plongeant dans le soir comme dans un bain voluptueux; une gaieté presque méchante accélérait les battements de son cœur. Il se sentait maître de sa victoire et mesurait la vengeance avec une froide cruauté.

Désormais la tempête avait passé sans l'abattre et même il en sortait plus fort, allumé de tous ses instincts batailleurs, plein jusqu'à la gorge de l'ivresse du combat. Il avait d'un seul coup ressaisi le commandement de ses partisans ; ils lui obéissaient encore sans réfléchir, avec ce dévouement qui enivre

1. Voir *Revue de Paris* du 15 février, du 1er et du 15 mars et du 1er avril 1919.

les capitaines. Le fait d'avoir tué et d'en être accusé publiquement ne lui paraissait pas suffisant pour que la loi fût armée contre lui ; il était si tyranniquement sûr de son droit souverain, qu'il n'aurait jamais tendu les poignets aux chaînes des pouvoirs sociaux, parce qu'il ne connaissait aucune force au monde qui fût capable de limiter d'une façon quelconque sa magnifique royauté.

Il marchait dans ces pensées et il était arrivé près de sa maison, quand en sortant de la ruelle pour s'engager dans la grande rue, une clameur confuse de voix et une course soudaine de personnes l'arrêtèrent.

Sa maison était à quelques pas, elle faisait l'angle de la rue ; au delà, la place et ses arcades étaient noires d'une foule dont provenaient ces clameurs. Il ne pouvait ni bien voir, ni bien entendre ; mais c'étaient les camelots qui hurlaient à tue-tête une nouvelle inattendue et qui vendaient par centaines des journaux que la foule dépliait fiévreusement.

A peu près en même temps, une clameur semblable s'éleva derrière lui et, en se retournant, il vit accourir cinq ou six crieurs, rouges, enroués, pliant sous le poids du papier qu'ils portaient, suivis d'une foule qui les dépouillait peu à peu du supplément imprimé en grosses lettres. Ils passèrent devant lui comme une trombe et alors il entendit.

Il devint horriblement pâle, ne voulut pas en croire ses oreilles, regarda autour de lui, et aiguisa son ouïe pour saisir à nouveau ce cri. En effet, on hurlait bien de tous côtés, on hurlait à plein gosier :

« L'assassinat de Salvatore Donadei, supplément à l'*Epoca*, supplément au *Nuovo Giornale*, l'assassinat de Salvatore Donadei. »

Il ne vit plus, il n'entendit plus rien, un cercle rouge qui partait de ses pupilles mêmes remplit l'espace vide qui tournait autour de lui, puis il sentit son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine, sans savoir si c'était de joie, d'anxiété ou de terreur, tant il lui semblait que dans le gouffre soudainement ouvert se perdait comme poussière le sens véritable de toutes choses.

Puis il s'apaisa ; tout à coup il eut l'impression que les gens le regardaient, que même ils ne regardaient que lui, le

soupçonnant déjà de ce nouveau crime. La mort s'enlaçait à lui comme une compagne nécessaire instinctivement, il eut envie de retourner en arrière, de fuir... puis de foncer en avant, au milieu de la multitude, en criant de tout son souffle :

« Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi ! »

D'autres crieurs survenaient ; d'un bout à l'autre la rue était toute blanche de pages dépliées. Machinalement il chercha dans sa poche une pièce de monnaie, acheta le journal, traversa presque en courant, et sans déplier la feuille, l'espace qui le séparait de sa porte, entra tout droit en passant au milieu des gens qui l'encombraient et se trouva dans la cour.

Une lanterne à acétylène éclairait le porche, faisant resplendir la porte vitrée qui fermait l'entrée de l'escalier.

Quelques personnes s'approchèrent ; il demanda distraitement :

Qu'est-il donc arrivé? — et déplia le journal.

Alors tout à coup il jeta un cri ! Il avait lu en tête de la colonne : « L'assassin est l'assistant d'Andrea Ferento, Egidio Rosalès. »

— Mais non ! Mais non ! Mais non ! — se mit-il à dire tout haut, tandis qu'il lisait des yeux et qu'autour de lui se resserrait un cercle de personnes silencieuses.

De temps à autre, il les fixait avec des yeux épouvantés, comme pour les questionner, puis de nouveau se remettait à lire avec avidité, avec terreur.

La nouvelle était la suivante : quelques heures auparavant, au moment où Salvatore Donadei descendait l'escalier de la *Crociata*, en même temps que son rédacteur en chef, un jeune homme lui avait subitement barré le chemin et avait déchargé sur lui, à bout portant, trois coups de revolver, en criant à chaque coup :

— Assez ! Assez ! Assez !

Atteint deux fois à la poitrine et une fois au front, Donadei s'écroula comme une masse, raide mort.

L'agresseur jeta sur lui son arme fumante, se tourna vers les passants et cria :

— Il voulait tuer un saint, je l'ai vengé !

Et il disparut. Le tout en un clin d'œil.

Dix minutes plus tard, se présentant au commissariat de

police, il répétait les mêmes paroles avec un calme et une fixité d'hypnotisé, puis il restait immobile devant le bureau du commissaire, serrant de la main le poignet qui avait tiré.

— Votre nom?

— Je m'appelle Egidio Rosalès ; j'ai vingt-six ans, orphelin, sans famille ; je suis le premier assistant d'Andrea Ferento. C'est à lui que je dois tout. Je ne fais que payer ma dette en le délivrant de son ennemi.

— Connaissiez-vous l'honorable Donadei?

— Non.

— Savez-vous qu'il est mort?

— Je le sais et je voulais qu'il mourût.

Pas un muscle, pas une ligne ne bougeait sur sa délicate figure blonde; seules les pupilles, qui semblaient avoir perdu toute puissance d'expression brûlaient d'un feu immobile et s'enfonçaient de plus en plus.

Alors Ferento d'un bond rompit le cercle de ceux qui l'entouraient, sortit dehors, sauta dans une voiture et courut au commissariat de police.

— Je veux le voir, tout de suite, tout de suite... le voir.

Le commissaire le fit appeler dans son cabinet. Rosalès entra entre deux agents, pâle, le col relevé. Sur son front clair, dans ses yeux de femme, brillait une extatique sérénité.

D'un geste paternel et désespéré, Ferento se jeta sur lui, comme s'il voulait tenter de l'arracher à ses geôliers, à ces deux gardes impassibles, immobiles, guindés dans leur uniforme à boutons luisants.

— Rosalès ! mon enfant, qu'avez-vous fait? Qu'avez-vous fait, par pitié?

Mais celui-ci ne répondit pas ; un frémissement convulsif agita ses épaules, fit briller autour de son menton sa légère barbe blonde; puis il se laissa tomber aux pieds de son maître et embrassa ses genoux en sanglotant :

— Pardon ! Pardon ! — balbutia-t-il ; — mais il n'était plus possible que vous...

Andrea Ferento le souleva de terre, presque avec violence, et comme un père et un fils, comme un frère et un frère, ces deux hommes entre lesquels se dressait la mort, pleurèrent ensemble, embrassés.

XXII

L'instruction traîna encore quelque temps, jusqu'à ce que les experts eussent répondu par un avis péremptoirement négatif. Alors le juge Niscemi clôtura ses opérations et soumit le dossier à la Chambre du Conseil qui, mettant la plainte à néant, admit en faveur de Ferento l'inexistence du délit.

Le cadavre exhumé retourna dormir son sommeil interrompu dans le petit cimetière de campagne, où désormais les gerbes défleuries des coquelicots se fanaient avec une sorte d'ivresse, tandis que quelques feuilles jaunes se mettaient à courir de tombe en tombe, au vent du crépuscule.

Sur la tête de l'homme indompté et sur l'insurrection des partis, la tempête avait passé, se perdant désormais, comme tout se perd en ce monde, en un nuage de poussière, en un écho lointain et faible qui s'éteignait peu à peu.

A l'heure la plus tragique du combat, un fanatique s'était jeté tête baissée dans la mêlée, pour sauver son chef et si par aventure un tel héroïsme avait été inutile, le monde alors comme toujours ne pouvait s'empêcher d'admirer ces barbares magnificences.

Comme Ferento l'avait prévu, comme il l'avait voulu, la bataille était gagnée, gagnée sans réserve, amplement, cruellement; maintenant que la route était libre, il pouvait marcher une fois encore vers le lendemain vertigineux. Il s'était fait aimer assez pour avoir autour de lui une phalange de partisans forte et serrée qui le défendrait, l'épée à la main, jusqu'à la dernière goutte de sang, et il pouvait désormais guider où il lui plairait son char triomphal.

Frappée au cœur, la faction adverse s'était laissé facilement mettre en déroute ; il pouvait désormais choisir ses vengeances, comme des roses parfumées dans un large panier.

Mais ce n'était pas seulement sur la scène changeante de la vie humaine qu'était désormais passée la soudaine tempête, ce n'était pas seulement en dehors de lui : dans son esprit même elle était passée, elle s'éloignait.

Plus d'envie furieuse de combattre, plus de joie débordante donnée à l'homme par le spectacle de sa propre force ; plus d'ennemis, plus de journées suspendues dans le doute du lendemain, plus de tension fébrile qui occupât sa veille et son sommeil, mais une lassitude vide, une espèce d'anéantissement, un gouffre ouvert dans l'être, une aile qui a volé trop haut et qui à présent tombe, tombe.

Il n'était même pas arrivé à la plénitude de la maturité, il avait trente-huit ans à peine, et devant lui la vie se déroulait comme une voie libre et claire. Il était sûr d'avoir foulé le bon chemin, d'avoir à sa manière distingué le bien du mal, d'avoir professé sa propre conscience avec une absolue sincérité. S'il avait péché, c'était par orgueil en ne croyant pas aux autres, en suivant l'inspiration de son propre dieu, un dieu prisonnier de la matière qui naissait et mourait avec l'homme. Convaincu de pouvoir marquer son empreinte dans l'histoire de la connaissance humaine, il avait pris la vie comme un sacerdoce, bien que ce ne fût pas dans sa nature et il la dépensait avec ténacité en une attentive et bonne fatigue.

Un jour, au milieu d'un si haut essor, il lui était arrivé ce qui arrive à l'être le plus vulgaire, il s'était épris, épris jusqu'à tuer, non plus d'une idée abstraite, mais d'une créature fugace et légère comme lui, d'une forme féminine qui s'emparait de son monde, qui paraissait réunir en elle les raisons extrêmes de la vie.

Le premier jour qu'il aima, le nom d'homme lui parut tout à coup assumer une signification différente ; ni pire ni meilleure, différente. Un doute subjectif entrait ainsi dans son monde spirituel, car, en effet, dans l'ivresse de la passion, le petit phénomène de sa propre vie et le phénomène pareillement fugace de la créature qu'il aimait, lui paraissait tout à coup être devenu la chose la plus vaste et la plus significative de l'univers. Il n'était plus aussi nécessaire que la matière opaque révélât à l'investigateur son secret essentiel, puisqu'elle possédait en elle-même un moyen de se diviniser, de déborder avec une espèce de lyrisme, montrant à l'homme qui cheminait sur la terre que la chose la plus importante n'était pas de connaître la route.

Il pouvait se faire par suite que son crime même, que le

canon anarchique qu'il avait soutenu avec une dialectique si subtile, ne fût au fond qu'un geste barbare de l'amour, un retour sauvage de l'homme à ses violences primitives. C'était un esprit serein, il devait envisager, sans en avoir peur, même cette possibilité.

Il le fit.

Il commença ses recherches par les origines, là-bas, où l'amour était né, là-bas, où, pour la première fois, avec une tristesse peureuse et cruelle, il avait possédé en rêve la femme de son frère malade, s'apercevant en même temps qu'elle était dans ses sens, quand son âme luttait encore, et que l'amitié était déjà morte, que la femme était déjà sienne, que la vie subitement l'assaillait de toutes parts avec une fureur inévitable. Oui, il y avait des paroles grandes et saintes que le souffle d'une femme pouvait disperser. L'âme de l'homme était un voilier gonflé d'absurdes voiles, qui cinglait vers la tempête et naufrageait dans l'immensité. C'étaient les sens qui avaient réellement un but, les sens obscurs, nécessaires, violents, qui se déchaînaient en lui, presque avec un hurlement. C'était, en outre des sens, quelque chose d'indomptable qui se levait des profondeurs obscures de son être pour le pousser, avec colère, mais en même temps avec une félicité convulsive, vers le don de lui-même dans l'amour pour une autre créature, vers la continuation de lui-même dans les veines d'une autre créature, ce qui représente sur terre la vraie et unique immortalité de l'homme.

Ainsi il se prit à douter s'il n'avait pas tué seulement pour aimer sa femme et pour faire naître son fils. Tout ce que les autres résument avec obéissance et avec paix autour d'un modeste foyer, lui arrivait par le drame, après qu'il était monté au sommet de la montagne du monde et avait crié dans le vide sa magnifique parole : « Non. »

XXIII

Pendant ce temps, dans la maison de Giorgio Fiesco, Novella avait mis au monde le fils d'Andrea.

Il était né sereinement vers l'heure où s'allument les étoiles, dans une chambre calme et religieuse, où entraient, à larges bouffées, les parfums d'un mois d'automne.

On l'avait endormie pour qu'elle ne souffrît pas, et elle le donna au monde avec paix, comme si elle l'avait porté, non pas dans son sein douloureux, mais dans ses bras robustes.

Elle s'éveilla et sourit, cherchant des yeux son amant qui la regardait dans l'ombre. Tout doucement, elle souleva du lit son bras demi-nu pour l'appeler, puis elle tourna la tête sur l'oreiller et ferma les yeux.

Devant elle, dans le cadre d'azur des fenêtres, le ciel nocturne s'allumait de milliers d'étoiles : aucun bruit importun n'arrivait de la rue. Cette créature que tant de mort avait baptisée, avait commencé à respirer dans le monde en une heure de paix. Elle avait été recueillie sur les bras fidèles de la mère de Novella qui se souvenait d'avoir bercé l'un après l'autre ses trois enfants et qui, sous ses cheveux blancs, sentait peut-être quelque chose de sa jeunesse morte revivre en ce vagissement indistinct, qui était déjà une voix humaine.

Comment aurait-elle pu, elle qui était vieille et lasse, ne pas sourire à cette fleur? Oui, les ombres, les ombres... Mais pour elle, dont les flancs étaient épuisés, la seule chose au monde qui fût encore belle était la palpitation neuve de cette veine qui provenait d'elle. Bien qu'elle eût été une épouse fidèle, elle s'apercevait que la faute sociale est une bien ridicule chose devant la sainteté de la créature qui naît, et ses bras séniles tremblaient en portant vers le berceau ce léger fardeau.

Sa fille pécheresse avait porté dans son sein un cœur nouveau, et pour elle, cela seul l'absolvait du péché en versant

sur sa luxure d'amante la sainte et douloureuse pureté de la maternité. Elle aussi, inconsciemment, oubliait les ombres des morts pour ne défendre, pour n'aimer que ceux qui assuraient la continuation de la vie implacable.

Et Maria Dora elle-même, cette blondinette qui avait regardé en silence le cercueil remonter de la fosse profonde, à présent se penchait souriante, avec une curiosité presque maternelle, sur le petit berceau plein d'oreillers, où une espèce de pelote vivante essayait d'ouvrir les fentes de ses yeux et ses lèvres visqueuses pour regarder, pour respirer dans le monde.

L'idiot était dans la chambre voisine, dans l'obscurité ; il se tenait debout près de la fenêtre pour guetter les étoiles filantes et il riait aux éclats, comme un enfant, quand il lui arrivait d'en apercevoir une. Suivant sa coutume il faisait des vers :

Les étoiles filantes, filantes,
Sont des brins de paille qui brûlent.
Pour les prendre je mets des gants
Et j'en ai déjà pris trois.

Ferento demeurait muet et absorbé dans la chambre de Novella : Il regardait le lit défait et les traits de son amante assoupie, toute pâle, avec quelques mèches de cheveux collés sur son front. Elle avait un bras nu hors des couvertures, et au poignet un bracelet que, malgré son deuil, elle ne quittait jamais. Ce cercle d'or luisait étrangement dans la pénombre, comme s'il était le centre lumineux de la chambre. Le bras prenait un ton doré, la main était tranquille, pure, presque diaphane. Dans le sommeil, la respiration de la dormeuse soulevait légèrement le drap et la forme de son corps se devinait sous le couvre-pieds de dentelle à points d'Irlande. Ses cheveux dormaient auprès d'elle, ramassés en un nœud au-dessus de la ligne du cou ; ses narines tournées vers la lumière se teintaient de rose, tandis que la bouche était complètement décolorée.

Une lampe immobile, invisible sous l'abat-jour enveloppé d'un voile, épandait dans la chambre une clarté douce ; au

loin on entendait le battement d'une pendule ; sur la table de nuit trois roses s'épanouissaient dans un vase de verre.

Comme il l'aimait ! Comme il l'aimait ! Avec quelle inquiétude, quelle intolérable tristesse, quelle envie maladive de pleurer, quelle affectueuse douleur !

A présent, ils avaient un fils, ils étaient liés, enchaînés l'un à l'autre pour la vie entière. Et pourtant il n'avait pas le sentiment d'avoir un fils, il ne le connaissait pas, bien qu'il l'eût entrevu de ses yeux distraits. Il ne sentait qu'une chose : son amour pour elle, l'amour, le désir, la peur qu'il avait d'elle, mais il le sentait d'une façon déjà différente, déjà nouvelle.

Une pensée l'assaillit à l'improviste. Resterait-elle belle?

Et il s'aperçut que sa beauté lui était nécessaire.

Puis il se prit à regarder en arrière, vers tout ce qu'il avait fait pour arriver à cette heure, et il en éprouva une sensation presque de vertige, comme s'il avait sondé, d'un regard éperdu le gouffre immense de son propre amour.

De nouveau, la sensation de leur complicité remonta au sommet de son cœur. Il la revit en de lointaines heures nocturnes, désespérée, mais pourtant souriante, dans la joie dont elle ne pouvait se rassasier, et il se rappela le parfum de sa gorge turgide, que depuis des semaines il ne couvrait plus de baisers.

Des pièces voisines venait un écho de bruits ininterrompus, mais dans cette chambre, plongée dans une pénombre vaporeuse, on n'entendait que le bruit de la nuit semblable à celui que fait en s'ouvrant un grand éventail de plumes.

On les avait laissés seuls, tandis qu'au delà du seuil, le médecin, la sage-femme, les domestiques, la petite famille tout entière étaient autour du berceau, penchés sur cette nouvelle vie qui commençait, comme si le fait seul de naître était un miracle qui stupéfiât les vivants et qu'auprès du vagissement d'un enfant toutes les autres voix du monde fussent une bien faible chose.

Elle dormait en paix, lasse d'avoir accompli sa besogne maternelle, planant peut-être dans son sommeil en une sensation d'allégresse et de légèreté. Sur sa bouche un peu charnue, et légèrement contractée, voltigeait un sourire qui ressemblait

à la stupeur d'une ivresse. Il la regardait, de l'œil jaloux et jamais chaste d'un amant, il éprouvait un sentiment complexe de compassion et d'hostilité pour la femme qui avait dû succomber si ouvertement aux tyranniques lois de la nature, et qui, au lieu d'exaucer l'amour comme un stérile et divin délire, avait dû asservir son flanc au poids de la fécondité.

Vu sous cet aspect, l'amour n'était plus qu'un prestigieux enchantement qui induisait l'homme à créer : une fois de plus le divin s'exilait de la matière ; l'homme n'était que le chemin aléatoire par lequel passait le courant inextinguible de la vie ; l'enfant à peine conçu, appauvrissait déjà la mère ; en naissant, il commençait à la tuer.

Devant ce premier vagissement, ce premier tâtonnement du nouveau-né à travers l'espace, ceux qui l'avaient engendré épuisaient substantiellement leur raison de s'être aimés, ils achevaient d'obéir à la volonté naturelle de la nature, et lançaient devant eux le petit faisceau de leur vie, sur l'autre rive du fleuve, comme si leur concordante raison de vivre était passée dans les veines d'un être plus jeune et que la vie poursuivît son chemin avec lui par-dessus leur soudaine vieillesse.

Au moment où il eut un fils, il sentit la chaîne nécessaire qui le liait à sa propre fin, il sentit la force implacable qui entraîne l'homme décrépit vers la jeunesse toujours fuyante, puisqu'il ne peut, en vérité, la saisir qu'en transmettant sa furieuse envie de vivre dans le cœur plus jeune d'un enfant, lequel à son tour, naît uniquement pour continuer sans fin cette course perpétuelle vers le lendemain.

Mais il avait tué.

De la même façon que sa pensée l'empêchait de croire au divin, de constituer sa haute liberté prisonnière sous l'arbitraire des législateurs, de même sa logique d'anarchiste l'empêchait d'admettre que ce fût là un crime. Avoir supprimé un être n'était, dans sa conscience affranchie, qu'un acte barbare mais nécessaire de domination. Il ne sentait donc pas la dent du remords qui déchire le médiocre ; bien au contraire sa volonté homicide persistait sans se briser après la consommation du crime. Si à de certains moments, par surprise, un doute venait l'assaillir, il lui était facile de ressaisir rapide-

ment la maîtrise de lui-même. Les mesquines peurs de l'homme n'étaient pas faites pour lui ; mais ce qui le torturait, c'était le mensonge, c'était le silence, auxquels il ne pouvait plier son rude courage.

Quand on avait mené l'assaut contre lui, le mensonge avait été de bonne guerre, parce que d'homme à homme tout est permis qui vous fait être le plus fort. Mais à présent que la guerre s'était éloignée, il ressentait un dégoût invincible de sa fraude, parce que si l'homme peut mentir en un jour de danger, il ne peut vivre toute sa vie dans le mensonge.

Si d'un côté, il était, ou croyait être en paix avec lui-même, de l'autre, il se sentait devenir de plus en plus ennemi de lui-même, et parfois il sentait qu'il traînait en lui une fatigue morale de jour en jour plus accablante.

Les mois passaient et les événements changeaient ; l'épilogue d'une histoire de mort s'était clos autour d'un berceau ; pour se reposer de ses fatigues, et pour laisser un peu de silence endormir ces jours de fureur, il avait passé plusieurs semaines dans une villégiature lointaine avec Novella et la famille de Novella qui veillait sur leur petit enfant.

Désormais, aucun de ceux-ci, pas même Maria Dora, ne supposait que le juge eût pu relaxer un coupable, tant est profond dans le cœur des simples le respect de la chose jugée. En outre, la naissance de cet enfant créait à son père un droit illégal, mais immense à leur amour ; d'ici peu allait venir le temps des nouvelles noces. Le mort lointain n'avait pas laissé de descendance et la famille, qui est un organisme inconsciemment avide de domination, se resserrait autour de celui qui assurait sa continuation. Ce n'était ni de la cruauté, ni de l'indifférence ; c'est ce qui se produit toujours et partout, car le droit des morts ne peut se prolonger, au delà de certaines limites, dans l'observance des vivants.

L'automne était avancé déjà lorsque Andrea fit retour à sa clinique et eux à leur maison des champs. Mais au bout de quelque temps, Novella qui ne pouvait rester loin de lui, laissa son enfant aux soins de sa mère et revint habiter pour la dernière fois la maison de Giorgio Fiesco.

De l'épreuve de la maternité, elle était sortie presque plus jeune, plus assoiffée de vivre, et désormais elle n'essayait plus

de garder aucune retenue dans la plénitude de son bonheur. Vers le printemps ils seraient mariés, et vraiment à présent, sans peur et sans honte, elle voyait la vie resplendir devant elle comme une raie de soleil.

Lui, de son côté, il éprouvait un âpre désir de se serrer plus étroitement contre elle, il se grisait d'elle, il s'en emplissait la pensée et les veines au point d'en avoir besoin comme d'un philtre suave pour endormir son indéfinissable tourment. Loin d'elle, la vie changeait de couleur.

Elle était redevenue gaie comme une jeune fille et son esprit s'était libéré du drame avec une facilité surprenante. Elle semblait avoir oublié qu'elle était mère : tandis que le rire de l'amante heureuse s'épanouissait en elle, ses membres, ses paroles, ses gestes étaient plus voluptueux que jamais ; les vêtements de deuil qu'elle portait encore étaient comme un voile nécessaire à son impureté ; triomphante elle semblait les porter avec une religion profane et tentante, comme une nonne, visiblement assoiffée d'amour sous le cilice de son habit monastique.

C'était sa première sa vraie jeunesse, celle qui n'avait pas pu s'épanouir impétueusement pendant les années de son mariage douloureux.

Ils vécurent ainsi quelques mois ; bientôt allait revenir le printemps anniversaire ; les gelées blanches du matin se nuançaient de teintes roses.

XXIV

Un jour il pensa :

« Je suis las. »

De quoi? il ne savait ; il était las. Une immense et déprimante fatigue avait passé sur son âme. Il s'aperçut d'un changement essentiel qui, à son insu avait bouleversé son esprit.

Il était las, profondément las et peut-être de sa vie tout entière, las de la route par laquelle il avait marché jusqu'alors, et, — il ne savait pas pourquoi, — las en même temps de son propre cerveau.

Depuis un certain temps, il n'était plus retourné à son laboratoire, et, pour n'avoir pas à répondre à des questions gênantes, il avait éloigné de lui, en l'employant à la pharmacie de la clinique, le jeune bactériologiste qui depuis quelques années l'assistait dans toutes ses expériences. La seule pensée de ses recherches interrompues lui donnait une sensation d'ennui; ni les expériences, ni les livres de science ne l'intéressaient plus. Tout d'un coup son masque était tombé, il se voyait comme un autre homme. Mais l'épuisement total de son esprit l'empêchait de se juger.

Un fait était certain : l'amour infatigable qu'il avait porté jusqu'alors à la guérison, au salut de l'homme s'éteignait progressivement en lui, sa « mission » de naguère ne lui apparaissait plus désormais que comme un métier nécessaire et vil.

Il continuait machinalement à diriger l'Institut-Clinique, à être le capitaine d'une phalange de sauveurs, à se pencher chaque jour sur les énigmes continuelles de la maladie et de la mort, mais il lui semblait en même temps qu'au dedans de son être une voix cachée le raillait sans cesse, comme il nous arrive parfois lorsque tout en accomplissant un effort, nous savons que notre œuvre est parfaitement inutile.

Il allait très fréquemment, avec une curiosité presque de néophyte, regarder les morts, et puisque c'était là l'inévitable fin de toute créature, il lui semblait tout à fait insignifiant que les autres eussent à mourir quelques jours plus tôt ou quelques jours plus tard.

Les autres, voilà ce qui était devenu totalement étranger à son monde. Il ne comprenait plus comment on pouvait dépenser sa vie pour *les autres*. Le sens égotiste de sa personne s'accroissait grandement en lui, mais sans désormais lui inspirer aucun désir de primauté ; sa fièvre de connaissance et d'investigation s'était elle-même apaisée dans l'inertie paresseuse du non-penser, dans ce sentiment de renoncement et d'impossibilité qui flotte sur l'esprit de l'homme quand il a passé au delà d'une espérance, au delà d'une douleur.

Comme si un ver invisible était entré pour la ronger dans l'architrave de son raisonnement, il lui semblait comprendre que tout l'édifice avec ses colonnes cyclopéennes, avec ses

combles flamboyants, allait s'effondrer d'un seul coup, et il se sentait incapable de retrouver la route tortueuse de ce ver rongeur, incapable de construire un arc plus solide pour soutenir celui qui menaçait de s'écrouler.

Une fois de plus, dans l'histoire des rêves humains, l'homme téméraire qui était monté au sommet de la montagne du monde, se sentait ressaisi par une invisible main, entraîné en bas par la pente ténébreuse, vers sa chaîne et vers sa tanière. Le pont jeté sur l'infini péchait comme toujours d'un millimètre dans le calcul de sa courbe et c'en était assez pour que le volume microscopique d'un homme pût suffire à le faire crouler.

Objectivement, son acte de courageuse liberté avait produit un bien plutôt qu'un mal : il avait laissé vivre deux créatures fécondes, en accélérant à peine une agonie. Il était médecin ; il ne croyait pas au miracle ; cette agonie pouvait être tenace, prolongée peut-être, mais c'était infailliblement une agonie. Le médecin avait donc seulement armé son poignet de ce viril courage qui, dans certaines circonstances s'imposera peut-être aux médecins de l'avenir.

A ses propres yeux il n'avait donc péché que contre cette volonté négative de la matière qui ne veut pas être anéantie et qui paraît en être la qualité divine.

Le ver rongeur était en ceci : qu'il avait violé une loi fondamentale, qu'il s'était rendu maître de la mort, qu'il s'était fait complice de cet adversaire que l'homme doit haïr. Pour lui, médecin, pour lui, apôtre de la vie, cette alliance était une trahison et désormais il lui était impossible de ne pas le sentir, même en faisant abstraction de son cœur, avec son seul cerveau.

Il avait tourné le dos sur le champ de bataille, il avait déserté son drapeau.

Si vraiment, comme il l'avait supposé, la vie était un fait aléatoire et inutile, on devait pouvoir la supprimer sans entendre, dans l'écho intérieur de son être, ce cri universel qui s'élève de la matière lésée contre l'acte qui tue.

Mais s'il n'était pas permis à l'homme, même le plus fort, de faire taire ce cri, n'était-ce pas peut-être parce qu'il y avait dans l'inconnaissable une puissance qui n'était en aucune

façon accessible à la pensée de l'homme, qui assurément n'était pas Dieu, mais qui n'était pas non plus l'Inutilité?

Le ver cheminait, cheminait par les lézardes de son château cyclopéen sans lui laisser de trêve. Parmi toutes les fautes de l'homme, la trahison lui paraissait la plus méprisable, parce que même le crime peut être beau quand il demande un grand courage ; mais la trahison n'en demande aucun et il sentait précisément qu'il trahissait, en se penchant encore, avec une pitié désormais simulée, sur le lit des malades, en se posant en bienfaiteur, en sauveur, *lui qui avait tué.*

Les autres médecins de sa clinique en savaient peut-être moins que lui, mais ils étaient plus dignes ; ces chirurgiens aux bras nus, couverts de sang, blessaient eux aussi, mais pour sauver ; ces médecins attentifs, qui, sur les rayons des armoires, choisissaient et mêlaient avec sagesse les doses des poisons, lui rappelaient trop souvent à la mémoire la mixture perfide et subtile, dont il s'était servi pour faire boire à dose lente, une introuvable mort. L'aspect même de cet édifice plein de sérénité où la souffrance était sanctifiée comme dans les églises la prière, ne lui était plus si familier que jadis, et souvent il éprouvait la sensation d'y être presque en exil. En traversant chaque matin les longues salles en enfilade, il n'avait plus à ses côtés le clair visage d'Egidio Rosalès, et cela, cela surtout lui tordait le cœur à chaque pas comme une main cruelle.

De temps à autre, il regardait derrière lui et par habitude, croyait le revoir : grand, blond, avec une blouse qui lui descendait jusqu'aux chevilles, une profonde cicatrice visible à travers la barbe marquait la naissance du cou sous la mâchoire gauche ; il tenait un livre ouvert sur l'avant-bras et écrivait rapidement avec un stylographe, faisant grincer le papier... Mais non, Rosalès était loin, vêtu d'une autre étoffe grise, plus sombre et qui sait? en ce moment peut-être il revoyait de ses yeux éblouis les dortoirs lumineux de l'hôpital où son maître passait...

Le sauver entièrement ne lui avait pas été possible ; il avait obtenu qu'une expertise le déclarât irresponsable. Au lieu d'être condamné aux travaux forcés, il avait été interné dans une maison de fous criminels, et il ne se passait pas de

jour sans que Ferento tentât d'abréger ou d'adoucir sa peine.

Au milieu des moribonds, des malades, des convalescents, il éprouvait chaque jour davantage une sensation d'exil : voir mourir lui paraissait désormais une chose énervante et laide ; guérir, un fait accidentel que d'autres pouvaient produire mieux que lui. Sa clinique ne lui apparaissait plus comme un temple serein et sacré, élevé à la douleur humaine, mais comme une triste maison où se révélaient toutes les pourritures de la chair, où les gémissements se confondaient, où s'accumulait la mort.

Il sentait parfois le besoin impérieux de sortir, de s'en aller à l'air libre ou de chercher dans les bras de sa maîtresse le refuge et l'oubli.

La lutte fut longue et taciturne, mais un jour, subitement, sa résolution fut prise. Par une lettre concise et ferme il adressa au ministre sa démission de sa chaire, et en même temps, ayant réuni dans une des salles de l'Institut l'assemblée des médecins, il leur annonça en quelques mots qu'il avait fait don de sa Clinique à la commune et qu'il en transmettait la direction le jour même au plus ancien de ses collègues, l'illustre professeur Damiato.

Celui-ci était présent à la réunion et c'était précisément celui qui ambitionnait le plus de se poser en rival de Ferento, celui qui plus qu'aucun autre, avait espéré que l'accusation le jetterait à bas.

Parmi ces médecins que depuis de longues années Andrea Ferento dirigeait, clair et libre, avec le pouvoir de sa grande âme, dans la haute solitude de sa virile jeunesse, la surprise et l'émotion furent extrêmes. Au milieu d'un silence plein de perplexité, Ferento parlait d'une voix tranquille ; il était debout au milieu d'eux à quelques pas de distance du demi-cercle qu'ils faisaient en face de lui. Il parlait, tout droit dans sa haute taille, les deux mains dans les poches de son veston, le regard assuré, redressant la tête avec un mouvement qui paraissait pousser en arrière sa belle chevelure. Pas un muscle de son visage ne bougeait ; dans ses fermes yeux métalliques ne se lisait qu'une décision tranquille ; sa voix vibrante accompagnait ses paroles sans les abandonner avant qu'elles n'eus-

sent résonné en entier. De temps à autre, à la fin des phrases, il frappait légèrement le sol du pied droit.

Eux le regardaient muets et tendus vers lui, sans oser l'interrompre.

— Oui, mes amis, vous continuerez, bons et valeureux comme vous l'avez été jusqu'ici, dans la voie que je vous ai tracée. Pour moi, aujourd'hui, je n'ai besoin que de repos... Ce n'est même pas le mot, j'ai besoin de paix.

Il baissa les yeux qui brillèrent soudain et se tut, tandis que ses paroles vibraient encore dans le profond silence de la salle ; puis il tendit la main vers eux, d'un geste circulaire, comme pour les saluer tous et résolument il tourna les épaules. Mais tout à coup, avec un désordre de cris et de protestations, le demi-cercle se referma autour de lui, l'assemblée, soulevée par le même élan, se serra émue et fidèle autour de l'homme qui l'abandonnait.

Il n'avait pas dit un mot qui eût trait à son drame intérieur et pourtant tous croyaient comprendre la vérité : « Non, il n'était ni malade, ni fatigué, mais sa détermination était faite d'indignation, d'indignation et de tristesse pour l'horrible assaut. Cloué au pilori devant le pays tout entier, blessé brutalement dans ses amours cachées, contraint à descendre dans la rue, il s'était défendu comme il le devait. Mais à présent son cœur ne le soutenait plus, l'angoisse débordait et sa désillusion était telle, qu'il préférait à toute chose l'exil. »

Et alors ces hommes qui malgré leurs petites jalousies, malgré les aspérités parfois brutales de son caractère, l'avaient vu pendant tant d'années, avec un amour infatigable, avec une beauté d'âme et d'esprit qu'aucune autre n'égalait, limpide, bon, infatigable, gouverner cette maison bienfaisante, être vraiment le génie tutélaire de la souffrance et de l'agonie, se donner tout entier à ce monde qui l'avait ensuite outragé et en vérité, — car tous à un moment donné, au-dessus de l'envie et de la colère, sentent le pouvoir de l'homme supérieur, — et en vérité avait été leur compagnon, leur maître et leur drapeau, tous, et jusqu'à son rival lui-même qu'il désarmait par ce geste de générosité, tous, comme obéissant à l'élan d'un seul cœur, l'entourèrent tumultueusement et par leurs gestes et leurs paroles refusèrent de le laisser partir.

Il semblait qu'au moins pour une fois, tout ce qu'il y a de bon, de loyal dans le cœur de l'homme vînt au bord des lèvres, au bout presque des mains qui cherchaient à lui faire une fidèle violence et il paraissait que tout en n'osant pas, par respect, faire une allusion à son drame, chacun voulût lui dire :

« Qu'importe? Qu'importe? Ce n'est pas là-bas qu'est votre maison, mais ici, parmi nous, où vous êtes au sein d'une famille nombreuse qui vous connaît. Le rempart qui vous défend, c'est nous. Nous vous avons défendu déjà, vous le savez... Nous vous défendrons encore. Non, non, ce que vous dites est impossible. A qui obéirions-nous, si vous n'étiez plus là? »

Il écouta, le front baissé, ce tumulte de paroles, abandonna ses mains à ceux qui les serraient en lui parlant, et au lieu de répondre, regarda au dedans de lui-même, éprouvant plus que jamais la tentation de dominer ce tumulte en criant : « Mais ne savez-vous donc pas, fous que vous êtes, que je l'ai vraiment tué? Moi qui m'appelle Andrea Ferento, de mes propres mains, je l'ai tué ! »

La tentation était si forte qu'il lui sembla avoir crié dans son silence intérieur, et il leva les yeux avec épouvante.

Non, il ne fallait pas lui décréter cette espèce de triomphe, l'élever encore davantage, croire encore davantage à son mensonge. Il les avait trahis! Trahis! Et il ne pouvait même pas prétendre à la beauté de s'accuser devant eux.

Parmi la foule des hommes, les uns l'inculpaient, les autres le croyaient innocent ; il n'y en avait aucun à qui il pût dire : « Oui ! j'ai tué », et l'affirmer tranquillement comme on dit : « J'ai fait mon devoir. »

Mais en ce moment, au milieu de ses compagnons qu'il saluait pour la dernière fois, il éprouvait la tentation furibonde de ce courage, et seule la pensée lointaine de celle qu'il aimait, la pensée dominante qui dans son cœur submergeait toutes les images de la vie, fut ce qui lui dit : « Tais-toi ! » qui plusieurs fois lui dit : « Tais-toi », et lui offrant, à elle, un dernier don, puisque son amour était plus fort que tout le reste, il obéit à son amour.

Il les regarda en face, un à un, puis tous ensemble, comme

pour imprimer derrière son front le contour de leurs traits, comme pour leur commander de rester muets devant le dernier mot de sa volonté impérieuse, et dit durement, en reculant :

— Non, jamais.

XXV

— Je ne vois pas pour quelle raison tu préférerais que j'y aille sans toi, — dit-elle d'une voix caressante en présence de son refus. — Voyons, Andrea, pourquoi veux-tu que je me retrouve seule au milieu de ces horribles souvenirs? Non, non, il faut que tu viennes, il est nécessaire que tu viennes, toi aussi.

— Nécessaire? Mais pourquoi?

— Que penseraient papa et maman, et Maria Dora et tout le monde là-bas, si tu manquais de remplir ce qui me semble un devoir, triste certainement, mais inévitable? C'est après-demain l'anniversaire, tu le sais.

— Oui, — fit-il distraitement, les yeux perdus dans la fumée de sa cigarette qui flottait autour de lui.

C'était déjà vers le soir, à l'heure douce où l'on commence à allumer les lumières. Il avait plu dans l'après-midi et à présent le ciel rasséréné se montrait à travers les nuages en fuite ; un parfum d'eau printanière rafraîchissait l'air brillant.

Elle portait encore ses vêtements de deuil, mais assise près de la fenêtre, elle tenait sur ses genoux une élégante chemisette claire, toute de dentelles, de rubans et de franges, sur laquelle courait sans bruit son aiguille enfilée d'une soie flexible. Elle avait déjà au cou son rang de perles, au doigt son merveilleux rubis et sous la robe noire s'entrevoyait, au-dessus des chevilles, le léger volant d'un jupon de couleur. On entrevoyait également, sous la transparence du tulle qui voilait le décolletage, courir autour de la poitrine et sur les épaules à peine cachées, les rubans roses d'une chemise délicate. Des fils de soie s'attachaient à sa robe ; elle avait au doigt un petit dé en or.

— Et puis, vois-tu, — dit-elle en posant sur ses genoux la chemisette qu'elle transformait, — je ne veux pas y aller seule, je crois que j'en mourrais de tristesse. Et ce serait pour moi un mauvais présage de te quitter, même un seul jour. Non, Andrea, dis-moi que tu viendras.

Il était assis à peu de distance, sur un divan bas et tendit la main pour serrer celle de sa maîtresse qui le cherchait.

— Promets-le moi, — insista-t-elle.

— Pourquoi vouloir me forcer? — répondit-il avec cette voix qu'il n'avait que pour elle. — Il m'est pénible de revoir cette maison, cette tombe, et surtout il me semble qu'y aller serait une espèce de dérision. Ne le comprends-tu pas ?

Elle réfléchit un moment, puis elle répondit en baissant la tête :

— Il serait bien plus inconvenant encore de ne pas y aller du tout.

Andrea ne dit pas un mot ; il jeta la cigarette finie dans le cendrier, en alluma machinalement une autre dont il fit scintiller la braise en aspirant avidement une bouffée.

— C'est effrayant ce que tu fumes !

— Comme toujours, Novella. — Puis il compta les cigarettes qui restaient dans son étui et ajouta : — Peut-être as-tu raison ; je fume trop.

Elle quitta la fenêtre et vint s'asseoir près de lui sur le divan. L'azur du soir entrait, se teignant d'obscurité ; on entendait au-dessus du murmure de la ville se répondre les cloches distantes. Une bande très lointaine du ciel brûlait comme un brasier dans le couchant empourpré.

Elle s'appuya contre son bras, lui nouant ses mains jointes sur l'épaule ; elle y posa sa joue et dit :

— Raconte-moi : qu'est-ce qui est arrivé encore? Qu'est-ce que tu as?

Il sentait sur son cou le souffle de ses paroles.

— Est-ce que tu ne m'aimes plus? — ajouta-t-elle avec l'air de n'en pas croire un mot, et un sourire qui démentait ses paroles ; — est-ce que tu ne m'aimes plus?

Il l'attira sur sa poitrine, l'entoura de ses bras robustes, et se renversa avec elle sur le dossier du divan, comme pour

goûter pleinement la douce fatigue de son poids, la joie de sa divine tiédeur.

Au lieu de lui répondre, il enveloppa d'un long baiser son front calme, les racines fauves comme l'or de ses cheveux très doux, qui étaient pleins d'une ombre lumineuse, d'un feu obscur, comme s'ils avaient deux lumières : tels les pampres vendangés quand, emperlés de rosée matinale, ils brillent, l'automne, au soleil.

C'était ainsi seulement que son front se rassérénait : seule, la chaleur de sa beauté lui faisait oublier toutes choses. Il lui arrivait parfois de la regarder avec une sensation de nouveauté, comme s'il ne l'avait jamais vue ; ses caresses lui donnaient une espèce de crainte religieuse. Quand des pensées trop fortes martelaient son cerveau, il prenait ses petites mains pour s'en entourer les tempes. Ces mains avaient la couleur lumineuse des perles orientales ; elles étaient calmes, lentes, impures comme si elles ne savaient autre chose que de prodiguer une caresse luxurieuse : elles l'endormaient ; il goûtait une complète béatitude.

Elle n'avait jamais été aussi belle, pas même quand il l'avait vue pour la première fois, pas même quand il lui avait donné son premier baiser. Dans ces jours, pour lui si dramatiques, elle s'était pour ainsi dire reposée et renaissait après la maternité, saine, heureuse, les veines gonflées d'amour, le cœur d'oubli. Elle n'avait plus qu'un rêve : briser en célébrant ce rite anniversaire, le dernier anneau de la chaîne, puis après quelque temps, être enfin à lui, à lui pour toujours, liée, enchaînée à lui jusqu'au dernier jour.

Peu lui importait désormais qu'il abandonnât une route glorieuse et que volontairement, pour des raisons mal définies, il se retirât pour vivre dans l'oisiveté et dans l'exil, si de cette façon, elle pouvait plus étroitement l'envelopper de son amour jaloux. Il lui avait fait part de cette décision d'une façon très simple : il était fatigué, on avait fait trop de bruit autour de son nom, depuis longtemps déjà, il avait le désir de se retirer pour mener une vie plus solitaire, libre de ces fatigues inutiles et mal récompensées, de ne vivre que pour elle et avec elle, peut-être loin d'ici, en recommençant la vie... L'occasion était propice, il la saisissait.

Elle crut, ou feignit de croire à toutes ces paroles, mais avec sa clémence féminine, elle pensa qu'il fallait soigner peu à peu ce cœur blessé. Être ainsi sa compagne et devoir non seulement l'aimer, mais faire descendre un voile d'oubli sur sa douleur taciturne, était pour elle la plus douce chose. Elle lui dit tranquillement :

— Oui, Andrea, tu fais bien, tu as raison, moi aussi, je pensais que c'était là ce que tu devais faire.

Et regardant avec ses yeux de sœur dans les yeux immobiles de l'amant, elle murmurait souvent :

— Nous irons, si tu veux, bien loin, si loin, que personne ne nous connaîtra plus...

Mais cependant il ne guérissait pas et de jour en jour sa fatigue intérieure devenait plus manifeste : elle croyait parfois surprendre en lui une sorte d'ambiguïté indéfinissable.

Alors se serrant contre lui, comme pour se pencher avec ses yeux riants sur cette douleur muette, elle lui murmurait tout bas, avec douceur :

— Raconte-moi... Qu'est-il arrivé? Qu'as-tu?

Il ne répondait que par des phrases vagues, mais en même temps il obéissait comme un enfant à toutes ses volontés, et puisqu'elle désirait qu'il partît avec elle, il fut faible, il se soumit et partit.

Le train les emportait rapidement à travers cette même campagne qui avait fait naître tant de rêves, un an auparavant, dans l'âme imaginative de Tancredo Salvi; l'on voyait encore à perte de vue les moissons opulentes onduler à travers la campagne crépusculaire. Une fertile odeur de semence mûre montait des glèbes grasses. Tout au fond du ciel glauque, le disque violet du soleil s'enfonçait comme un bolide embrasé.

Il eût été vil d'avoir peur de cette maison, peur de cette tombe ; il ne voulait pas avoir peur et c'était en partie pour se soumettre à cette épreuve qu'il lui avait obéi. Le train pourtant n'était ni assez rapide, ni assez lent ; il ne savait pas en effet s'il aurait voulu arriver bien vite ou n'arriver jamais. Il lui semblait qu'à de certains moments, les vivants en sont réduits à éprouver une sorte de honte de leur existence

devant les morts, qui pourtant ne voient pas et il avait l'impression que, dans ce coin de terre par lequel ils passaient, toutes les choses les plus communes, les arbres, les routes, les habitations, les animaux, les hommes, avaient un relief étrange et plein de signification.

En retournant vers son crime, l'homme qui avait tué sentait naître en lui-même, précisément dans le fait même de sa vie, une dissonance, un antagonisme avec les choses vivantes.

Elle non plus ne parlait guère ; quelque chose d'imprécisable, peut-être la seule musique du train en marche, les enveloppait tous deux d'un vague malaise, d'une sourde et pesante mélancolie.

Il comprenait son silence et elle le sien; rapprochés l'un de l'autre, avec la peur commune d'avoir mal fait en venant jusque-là, ils regardaient par les portières l'espace fuir derrière eux, vers les limites de l'horizon, vers les lointains imprécis où était le monde libre.

Ils étaient si absorbés tous deux dans les réminiscences d'un passé encore récent, que pas plus Novella qu'Andrea n'avaient pensé à la joie de revoir leur enfant, et qu'ils furent presque frappés d'étonnement quand, en descendant de voiture devant le perron, ils virent venir à leur rencontre, sur les bras d'une calme et robuste nourrice, un bébé emmailloté qui, roulant les yeux, agitait de petites mains violettes.

Tous deux se regardèrent à la dérobée, ne sachant s'ils étaient émus ou honteux ; et pour cacher leur confusion, se penchèrent en même temps sur les amples épaules de la nourrice, qui avait une bonne odeur de lait. Celle-ci, avec un rire sur sa face hâlée, souleva sur ses bras ronds, habiles à bercer, l'enfant prospère, qui semblait être à elle plutôt qu'à sa mère.

Les chevaux repartirent en faisant crier le gravier, tandis que s'atténuait sous les arbres le bruit des grelots. Le soleil frappait les vitres de la calme demeure ; une seule fenêtre restait close et ils la regardèrent tous deux.

A présent, maman Francesca s'affairait autour de Novella, lui racontant des histoires sans fin de son petit enfant.

« Ce petit morceau de chair avait un esprit endiablé, ce petit bouton de tulipe gonflé et luisant était d'une intelligence et d'une force étonnantes : certainement il commence-

rait à parler avant les autres enfants et — selon maman Francesca — il ressemblait comme deux gouttes d'eau à Marcuccio quand il était tout petit... »

Dans la maison sereine, il n'y avait rien de changé ; en y entrant, ces deux êtres qui s'aimaient se sentirent tout à coup assaillis par leurs fantômes lointains ; ils redevinrent subitement l'ami et la femme du mort.

C'était cela : ils avaient découvert le lieu où il habitait : ce n'était pas dans sa tombe, mais là, sous la galerie vitrée, dans le fauteuil de cuir, chargé de châles, près de Marcuccio qui écrivait ou faisait du tricot, avec ses pelotons de laine, là, dans le salon du rez-de-chaussée où se trouvait le piano, le beau piano à queue, d'ébène, sur lequel, un certain jour qu'ils étaient restés seuls, elle avait joué, pour distraire le malade, une fugue de Bach, et qu'était entrée la petite Natalissa portant une gerbe de roses jaunes... Il habitait là-haut, dans la chambre close, noire, morte.

Ils frissonnèrent.

Et dans leur amour, dont l'infamie était presque sortie de leur souvenir, ils sentirent renaître l'angoisse d'alors, la trahison qui les glaçait et les enivrait, la fièvre de tant de luxures qu'ils avaient consommées dans le voisinage de la mort.

Quand la nuit commença, dans les chambres d'en haut, la nourrice somnolente se mit à bercer l'enfant, avec une chanson lente et monotone qui réveillait l'écho des vieilles murailles :

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira bientôt.

Ils se couchèrent, loin l'un de l'autre, sans se dire une parole, mais serrés dans le péché qui les unissait comme dans un suaire glacé. Peu à peu, dans la haute chambre de l'enfant, la nourrice, elle aussi s'endormit.

Le silence devint profond, comme la fuite d'un fleuve souterrain, mais ils entendaient tous deux, dans l'épaisseur des murailles, pleuvoir quelque chose d'insaisissable qui tombait sans bruit, comme de la neige.

Ils étaient près et loin, séparés seulement par une fragile cloison ; ils faisaient effort par la pensée pour s'éloigner davantage, mais ils éprouvaient pourtant la sensation que l'ombre les tenait enlacés, la bouche sur la bouche, le cœur sur le cœur, mortellement et implacablement enlacés dans un embrassement qui les épuisait jusqu'à la terreur.

A l'improviste, ils revécurent par un miracle du souvenir, cette nuit qui s'était désormais évaporée dans la dispersion poudreuse du temps. Comme alors ils revirent tout à coup dans la claire chambre funèbre, le rayon de lune qui revêtait le cadavre des pieds à la tête, en se répandant sur l'ampleur du lit comme un blanc faisceau d'électricité.

Il semblait ainsi, non seulement qu'il fût mort, mais qu'on l'eût déposé sur un catafalque lumineux, et qu'il dormît en gloire, enveloppé dans le linceul de cette lumière algide, qui ressemblait étrangement à la couleur de sa chair, au gel de sa matière éteinte.

« Tu vois, dit-il, comme il est tranquille? »

Mais elle ne répond pas, peut-être ne l'entend-elle pas, absorbée qu'elle est par cette contemplation, les yeux fixes, la respiration arrêtée, le cœur suspendu.

Une main sortait du drap et cette main pesait sur la couverture, comme si elle eût été de plomb.

Ce fut la nuit la plus longue et la plus atroce de leur existence. Ils n'étaient séparés que par une fragile cloison à travers laquelle ils croyaient se voir, et une porte sans serrure qui, à chaque instant, paraissait s'ouvrir toute seule.

Ils ne s'étaient jamais aimés avec tant de frisson, ni avec un sentiment plus inexorable de leur complicité. Maintenant ils s'apercevaient que le crime était véritablement l'essence de leur passion, comme si un baiser vivant et une bouche morte avaient une étrange ressemblance.

Pourquoi ne leur avait-on pas donné la même chambre que l'autre année? Qui donc, dans la maison avait *cru nécessaire* d'avoir pour lui cette attention délicate et cruelle? Pourquoi, tacitement, l'avait-on fait coucher dans une chambre contiguë à celle de Novella avec une seule porte entre eux, qui pouvait s'ouvrir avec tant de facilité?

Le lendemain matin, ils se rencontrèrent, livides, comme s'ils avaient tué une seconde fois. Ils accomplirent le rite funèbre avec une inconscience de somnambules ; là encore, comme par un respect ambigu, on les avait laissés seuls sur la tombe.

Ils y allèrent par le chemin de la campagne, rapides, sans se regarder, les bras chargés de fleurs ! Le soleil rayonnant les engourdissait ; l'horizon se mouvait devant leurs pupilles comme on voit de la proue d'un voilier se mouvoir la limite de l'océan.

A l'improviste, devant la tombe, ils s'aperçurent qu'ils n'éprouvaient plus aucune crainte. Comme tout le reste, le sentiment de la mort est dans la pensée de l'homme. Ils s'aperçurent tout à coup qu'il faisait une belle matinée de printemps, la terre fertile se gonflait dans un effort presque maternel de germination, l'air et la lumière répandaient la joie ; les tombes n'étaient que de petits jardins ; dans les arbres du cimetière les nids chantaient.

Elle dit, comme alors, en déposant les fleurs :

— Mon pauvre, mon pauvre ami !

Lui, avec une espèce de stupeur atone, lisait sur la pierre l'inscription :

GIORGIO AURELIO FIESCO

INGÉNIEUR DE LA MINE DE HASWILL

CONSTRUCTEUR DU PONT DE CIMBRA

NÉ LE... MORT LE...

PAX

PAX. Qu'est-ce que cela signifiait ? Était-ce un souhait? Un avertissement? Une raillerie? Une vérité? Une hypothèse?

C'était un mot, c'est-à-dire rien.

PAX. Il semblait pourtant, dans l'irréalité universelle de la conception, que ce mot eût une signification plus vaste que tous les autres, plus profonde, plus interminable : *PAX*.

« Qui donc l'avait tué? — Moi ; oui, je m'en souviens ! Est-ce un fait grave? — Non, ce n'est pas grave, ce n'est rien. »

Devant l'épaisse terre qui cache la perpétuelle pourriture, dont chaque grain de poussière est le produit d'une dissolution, la mort n'était plus une chose grave, ce n'était plus qu'une abstraction, ressemblant en vérité au mot *PAX* ; une espèce de sourde mémoire des choses qui furent, subsistant au dedans de celles qui seront.

Il relut cette fois avec plus d'attention les mots gravés :

GIORGIO AURELIO FIESCO

INGÉNIEUR DE LA MINE DE HASWILL

Tout à coup, comme si les ténèbres se déchiraient dans son cerveau, humainement, il le revit, tel qu'il était dans sa jeunesse, limpide, résolu, fort, lorsqu'ils partirent ensemble à l'assaut de la vie. Et, pendant ce temps, il relisait machinalement le mot de trois lettres, vide comme un cercle d'ombre qui se fût élargi dans l'éther, le mot qui lui semblait railleur comme le ricanement de la mort : *PAX*.

Le soleil frappait sur le marbre poli, un rayon s'allumait dans le triangle de la lettre *A*, et brûlait comme une flammèche de phosphore ; la pierre éblouissante se purifiait dans le septuple feu de l'arc-en-ciel.

Depuis la mort de Giorgio, elle n'avait plus jamais prié ; elle tenait en ce moment les mains jointes, mais son cœur ne lui suggérait aucune parole et même elle croyait mort désormais en son cœur le sens et l'idéal de la prière.

Tout à coup, il lui saisit les mains d'un geste brusque et la conduisit dehors.

Oh ! comme les nids chantaient en ce matin de printemps ! Que de soleil ! Que de soleil à perte de vue sur la magnificence de la vie !...

Ils franchirent la grille, et immobiles sur le seuil, regardèrent, éblouis, la clarté de la grande route.

Deux chariots venaient vers eux au pas, soulevant à peine la poussière ; les charretiers étendus sur la paille, chantaient à plein gosier.

Sans abandonner sa main, il l'entraîna loin de la route, rasant le mur du cimetière par un sentier qui se perdait dans

la campagne, et elle, se sentant plus légère, se pendit joyeusement à son bras.

— Dis-moi, — lui demanda-t-il convulsivement, — veux-tu encore être à moi... quand même?

Elle ne comprit pas sa demande, ou peut-être ne voulut pas la comprendre entièrement, mais se serra contre son épaule, d'un geste tendre et craintif, renversant la tête pour lui faire voir que sa bouche souriait.

— Dis-moi, — dit-il de nouveau avec plus de force, — veux-tu encore ne pas m'abandonner, ne pas me haïr, toi aussi?

Ils s'étaient arrêtés dans l'épaisseur du bois ; au lieu de répondre elle lui tendait ses lèvres rouges, ses yeux voilés, sa gorge frémissante, l'enlaçant de ses bras si fortement qu'il devait sentir tout son être lui répondre : « Oui. »

— Alors, écoute-moi, — dit-il, pâle en vérité comme la mort, — il faut que tu saches une chose, parce que je ne peux plus être seul à la connaître.

— Raconte-moi, — dit-elle effrayée en laissant tomber ses bras.

Avec un regard mortellement vide, il fixa son amante, la campagne, le monde... Il fut sur le point de commencer, puis se tut.

— Raconte-moi...

Elle cherchait à le persuader, caressant son visage pâle de ses mains qui avaient gardé le parfum des fleurs.

— Non, — répondit-il, — pas ici, il vaut mieux que ce ne soit pas ici. Il y a trop de soleil... Cette nuit !...

XXVI

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira bientôt.

Peu à peu, dans la haute chambre de l'enfant, la nourrice elle aussi s'endormit.

Il resta encore quelques instants, seul, dans l'obscurité. A travers les interstices de la porte, un peu de lumière filtrait

de la chambre voisine. Il voulait se sentir prêt, comme dans les heures de bataille, devant celle-ci qui était la dernière et la plus inattendue de toutes. Mais, au contraire, il ne trouvait pas assez de volonté pour se raidir une fois de plus dans cette armature inflexible qui le rendait si maître de lui.

Il avait lutté pour tuer, et de cela il avait été capable ; il avait lutté pour cacher son crime, et de cela il avait été capable ; il avait lutté avant de détruire sa vie magnifique en un fier exil, et de cela il avait été capable. Mais ce qu'il ne pouvait s'imposer plus longtemps, c'était de sceller éternellement dans le silence le cri qui débordait de sa bouche. Il lui fallait partager ce fardeau tout au moins avec une autre créature, il lui fallait consommer le crime jusqu'au bout en le lui faisant commettre aussi à elle.

Cette tentation cruelle qu'il avait éprouvée quelques heures après le meurtre, loin de s'éteindre, s'était faite, chaque jour, plus vive au cours de cette année orageuse, et finalement il estimait que tout retard ultérieur ne serait qu'une plus longue bassesse. Que de fois le mot révélateur était venu sur le bord de ses lèvres, et toujours, toujours, dans les baisers les plus délirants, ce désir s'insinuait comme la tentation d'une plus cruelle volupté. Parfois même il s'était amusé à entraîner sa maîtresse, par des paroles ambiguës, jusqu'au bord du soupçon comme sur le bord d'un abîme, dans lequel il eût voulu se précipiter avec elle.

Il cherchait ainsi à sonder quel serait l'état d'âme de la femme en présence de la révélation ; mais elle ne montrait qu'une absence complète de mémoire, et le désir tenace de ne pas ramener son esprit vers cette heure lointaine.

Même pendant les jours de l'accusation, elle ne lui parlait de cela que dans la mesure où c'était indispensable ; elle en parlait en hâte, avec volubilité, s'efforçant à le regarder dans les yeux, atténuant d'un sourire toute parole inconsidérée qui eût paru cacher une pensée profonde.

Il s'était parfois figuré que, dans sa fragilité, c'était elle pourtant qui était la plus forte. Et de fait, il arrive parfois que l'âme féminine nous paraît trop légère, uniquement parce que, dans notre logique immédiate, nous ne parvenons pas à en voir le fond.

Il était donc resté, parmi les ruines de toute autre certitude, en présence de son seul amour ; les cultes positifs qu'il avait professés au cours de sa vie s'étaient insurgés devant ce premier acte de vraie liberté ; il ne restait plus pour lui qu'une seule chose au monde qui n'eût pas été détruite : l'amour.

Mais quand il lui aurait dit : « J'ai tué », qu'adviendrait-il d'eux-mêmes et de la passion qui les unissait? L'aimerait-il encore? Serait-il encore aimé? Questions mortelles qui, depuis la nuit tragique, opprimaient son cœur.

A présent, dans la maison dormante, le silence était profond comme la fuite d'un fleuve souterrain. Il essaya de se diriger vers la porte qui le séparait de la chambre de Novella, mais il sentit que ses pieds hésitaient et qu'une envie folle de fuir assaillait son cœur rétif.

Comme déjà une autre fois, quand le pantin était demeuré inerte, avec toutes ses ficelles cassées, dans le fauteuil de cuir et qu'il avait fallu le soulever, il se donna à lui-même l'ordre qui le raidissait : « Obéis. »

Se pliant à sa propre volonté comme à l'ordre d'un étranger, d'un pas d'automate, il se dirigea vers le seuil : des raies de lumière filtraient à travers les interstices; à tâtons, il chercha le bouton, poussa la porte et entra.

Elle était assise sur le bord du lit, en peignoir, les talons de ses pantoufles appuyés sur le devant d'acajou, les coudes sur les genoux, les poignets joints, la figure cachée dans les mains... et elle l'attendait.

— As-tu entendu, — dit-elle, — comme le petit pleurait, il y a un instant?

— Mais à présent il s'est endormi, — répondit-il.

Puis, après un silence, il lui demanda :

— L'aimes-tu?

La mère ouvrit les bras, se pencha sur les coussins et répondit :

— Maintenant, maintenant pour la première fois, je l'aime.

Il avait sa ride profonde creusée entre les sourcils, son visage était amaigri et en le regardant elle paraissait en

souffrir. Elle allongea le bras pour l'amener près d'elle et ajouta :

— Je l'aime tant, Andrea, mais pas comme je t'aime.

Son bras nu se dorait dans la clarté de la lampe, son poignet se pliait avec une espèce de lasciveté, faisant saillir les tendons.

— Assieds-toi, — dit-elle en frappant de la main sur la couverture, près de l'enfoncement qu'y faisait son corps. — Assieds-toi ici... Parle-moi... Embrasse-moi... Je t'aime !

Mais, à l'improviste, il dégagea de ce baiser sa bouche humide et se souleva sur ses bras tendus d'un geste brusque. Ses yeux brillaient de fièvre ; son visage était pâle et convulsé, il retenait son souffle dans sa poitrine frémissante.

— Veux-tu, — dit-il soudain, — veux-tu que nous fassions une chose?

Elle se détendit, s'abandonnant, avec un demi-sourire d'angoisse et de volupté sur la bouche ; elle le regardait à travers le brouillard de ses yeux éperdus, sans bien comprendre ce qu'il disait.

— Quoi donc? — murmura-t-elle.

— Allons ensemble revoir la chambre de Giorgio.

Elle retint un cri, cacha sa figure dans l'oreiller et le repoussa vivement, comme s'il venait de faire une méchante plaisanterie.

— Es-tu fou, Andrea? Andrea !

Il eut un mauvais rire, et se laissant tomber sur les coudes, lui prit la tête entre les mains, en ramassant dans ses paumes toute sa lourde chevelure.

— Mais non, je ne suis pas fou, regarde-moi.

Elle tourna vers lui ses yeux trop grands, avec ses yeux elle l'écouta.

— Je t'aime, Novella, je t'aime plus que jamais, — lui disait-il en lui secouant la tête et en plongeant les doigts dans ses cheveux souples, — et cependant, dans une heure, dans un moment, peut-être tu ne seras plus à moi.

Il balbutiait ces mots, presque en pleurant, penché sur sa bouche et il lui serrait le cou de ses poignets que faisait battre la véhémence de sa douleur.

— Andrea, que dis-tu? Je ne comprends pas le sens de tes paroles. Mais non, mais non.

Il la fixait d'un œil égaré, puis il la secoua, durement, en lui faisant mal.

— Écoute-moi bien, Novella, tâche de comprendre ce que veut dire ceci : « Je t'aime comme un fou et pourtant il faut que je m'expose à te perdre. Tandis que je t'aimerai encore jusqu'au désespoir, toi, peut-être, tu me haïras. » Amour, mon amour, peux-tu comprendre? M'écoutes-tu?

Il laissa retomber sa tête, la souleva tout entière dans ses bras, la serra convulsivement ; ses yeux se remplirent de larmes, puis il se mit à rire. Elle pleurait, lentement, sans savoir pourquoi.

— Peu importe que tu doives me haïr après, mais il faut que tu saches une chose que je ne peux plus te taire. L'heure est venue où il faut que nous nous connaissions entièrement. Peu importe que tu cries, seulement, laisse-moi parler... parler... car je t'aime et je suis fou, et il faut que tu sois comme moi : folle! folle !

Dans une sorte de convulsion, elle sanglotait elle aussi, défaillante, suffoquée, se serrant violemment contre lui, comme dans un spasme de volupté.

Alors il la souleva contre lui de toute s force et lui dit avec rage :

— Sache seulement une chose : si, après cela, tu me hais, si tu m'abandonnes, si tu es à un autre, si tu t'offres aux baisers d'un autre, je te tuerai! Je te tuerai ! *comme j'ai déjà tué une autre fois.*

Ils retombèrent sur le lit, enlacés. Puis doutant qu'elle eût bien entendu, il répéta en scandant les syllabes :

— Comme j'ai déjà tué une autre fois.

Elle était tellement bouleversée, tellement brisée par sa violence, qu'au lieu de lui répondre, elle se mit à rire tout bas.

— M'as-tu compris? Pourquoi ris-tu?

Mais sans attendre la réponse, d'un bond, il fut debout, se pencha sur sa maîtresse et lui dit :

— Regarde, avec ces mains-là, j'ai tué.

Elle regarda ses mains, sans pouvoir en détacher son regard; ses yeux grandis par l'épouvante devinrent fixes et vides.

— Qui ? — firent ses lèvres, après un long silence.

— Giorgio.

Elle s'était un peu soulevée, elle se renversa en arrière au creux de l'oreiller, avec un sanglot qui lui parcourut tout le corps, comme si on lui avait brisé le cœur. Elle jeta les bras en l'air, dans le geste de repousser une ombre, puis épouvantée, se prit le front dans ses poings fermés.

— Alors, — murmura-t-elle dans un souffle, — alors, c'est vrai?...

— C'est vrai !... — répondit-il d'une voix ferme.

Il avait l'impression de s'être fait sauter la cervelle et d'attendre que la mort glaçât ses premières veines. Au contraire, un calme soudain, une légèreté surprenante lui envahit peu à peu l'esprit. La vie recommençait encore une fois, après un instant d'interruption.

Alors, il prit dans le verre une rose, la respira fortement, en mordit la tige. Puis il fit cette réflexion insignifiante, que cette tige avait une saveur âcre, bien différente du parfum de la rose et qu'elle laissait dans la bouche un goût acide comme celui d'un fruit vert.

Puis, regardant l'amante, il s'aperçut qu'au-dessous de ses bras relevés, un sein magnifique et sans pudeur sortait de la chemise de batiste. Il la regarda d'un œil chaste, comme on regarde curieusement la nudité d'un petit enfant.

En même temps il voulut savoir ce qu'elle éprouvait pour lui après l'irrémédiable aveu et se mit à la toucher légèrement ; comme elle restait immobile, par une tentation mauvaise il inclina la bouche vers elle.

Sur son front, sur ses poings serrés, il posa les lèvres avec précaution.

— Regarde-moi.

Elle laissa tomber les bras et pâle, comme elle ne l'avait jamais été, de toute son âme éperdue, elle regarda son amant. Alors, ce fut lui qui eut peur de ses yeux et lent, muet, courbé, fit quelques pas en arrière.

La rose tombée s'écrasa sous son pied.

— Andrea...

Mais tandis qu'elle parlait, sa mâchoire était agitée d'un

tremblement irrésistible ; elle eut une sensation de froid et lentement se recouvrit.

— Andrea ! oui, je me souviens. Un jour tu m'as dit, avant qu'il meure : « Ainsi, et plus fort encore. Ainsi et plus fort encore. » Ces deux mots : « plus fort », me sont restés dans la mémoire comme une promesse funeste et grande. Toi aussi peut-être tu t'en souviens. Mais vois comme je tremble... Donne-moi un châle, Andrea...

Il chercha autour de lui sans rien trouver : alors, il prit le couvre-pieds de soie sur lequel étaient ses talons roses et le ramena autour de son corps. En insinuant sous son menton la soie brillante et moelleuse, il appuyait un peu les doigts pour lui faire sentir qu'il la touchait, comme s'il éprouvait une joie singulière à voir qu'il lui était encore permis de la caresser.

Elle ferma les yeux sans le regarder, ramena ses petits pieds sous son peignoir, et feignit de s'être endormie.

Andrea resta debout, immobile, dans l'attente. Il lui sembla de nouveau que la vie recommençait en ce moment même, mais qu'elle fût, d'une lenteur exaspérante, sombre, monotone, presque arrêtée. Sur la table de nuit, entre la lampe et le verre, une petite montre d'or battait les secondes, et dans le ralentissement de son temps intérieur, cette vélocité l'irritait.

Il remarqua un dessin de lumière que la lampe formait sur la tapisserie ; il s'aperçut qu'un moucheron tournait en rond autour de l'abat-jour comme s'il était pendu à un fil d'araignée tombant du plafond. Il se mit à se souvenir de choses lointaines, inégales, insignifiantes.

— Andrea !

Il se souvint qu'elle l'avait déjà appelé une autre fois, peut-être quelques secondes auparavant et, dominant cette espèce de somnambulisme qui lui occupait l'esprit, il regarda l'amante pelotonnée entre les oreillers et le couvre-pieds qui, sans prononcer une parole, le fixait de ses yeux grands ouverts.

Il dit :

— A présent je suis enfin libre. — Et lui demanda : — As-tu peur ?

— Non, — répondit-elle splendidement avec une force singulière. — Non.

Pour le dire, elle s'était soulevée avec impétuosité et en ce moment elle se rappela qu'une fois Giorgio lui avait dit :

« Comme tu lui ressembles ! »

Sa tresse s'était défaite ; elle la renoua lentement et dit :

— Je le savais presque...

— Toi?

— Oui, moi ! Je l'avais supposé avant que personne ne le dise, parce que je t'aimais et que tu m'avais parfois serrée dans ta volonté avec tant de force, que je la sentais courir dans mes veines, comme si c'eût été la mienne. Ce fut pendant les derniers jours, avant... avant sa mort. Mais ensuite, chaque fois que cette pensée s'est présentée à mon esprit, je l'ai repoussée, je l'ai noyée dans mon cœur si profondément que peu à peu, j'étais arrivée à l'oublier. Mais à présent, tu as bien fait, oui, tu as bien fait de me le dire : je devais le savoir comme toi.

Quelque chose de viril, d'implacable, resplendissait sur sa physionomie transfigurée ; sa bouche d'amante, son cœur de femme savaient dire à l'improviste ces claires paroles. Du gouffre dormant derrière le voile ténu de sa féminité, montait en elle ce courage comme un signe farouche de beauté.

— Oui, tu as bien fait de me le dire, car il n'était pas honnête que tu fusses seul à en porter le remords.

— Je n'ai pas de remords, — interrompit-il d'une voix sourde.

— Qui sait? qui sait? — répondit-elle. — Il vaut mieux ne pas regarder en nous quand notre âme a peur d'être vue. Viens, pauvre amour, assieds-toi, écoute-moi, ne cherche pas à être plus fort que tu ne l'es. Tiens, moi qui ne suis qu'une femme, j'ai compris la tragédie qui se déroulait en toi jour par jour, et je ne me suis tue que parce que j'ai cru que tu le préférais. Mais à présent, pourquoi continuerions-nous à nous cacher puisque « *même cela* » n'a pas suffi à détruire notre amour?

Tranquillement, elle lui tendait sa main ferme, comme pour lui offrir un pacte qui scellerait leur complicité.

Une vague émotion déborda de son cœur ; il saisit cette main dans les siennes et tombant à genoux, cacha sa tête dans son sein.

— Alors, — lui disait-il, — tu ne me hais pas? Tu ne me repousses pas loin de toi? Tu n'as pas peur de m'appartenir encore?

— Non, non, — répondait-elle; — tout peut arriver, sauf que je ne t'aime plus.

Do, do, l'enfant do,
L'enfant dormira bientôt.

Dans la haute chambre, l'enfant, peut-être parce qu'il avait faim, s'était mis à pleurer ; la nourrice patiente, après lui avoir donné le sein, chantonnait pour le rendormir, en balançant son berceau.

Alors elle dit à l'amant :

— S'il doit y avoir une expiation, nous la supporterons ensemble. Tu as eu du courage, alors, j'en aurai à présent que je te suis pour la première fois véritablement voisine.

— Crois-tu Novella, qu'on puisse et qu'on doive oublier? — lui demanda-t-il, confiant presque en une espérance lointaine.

— On n'oublie pas peut-être, mais un voile d'insensibilité tombe sur le souvenir. C'est le temps et c'est l'amour qui le tissent ; il faut chercher à les aider. A plusieurs reprises, au cours de cette année, j'ai été si heureuse, si pleinement heureuse que je ne me souvenais plus de rien. Vois, c'est presque facile...

— Peut-être parles-tu ainsi pour me faire illusion?

— Au contraire. Je te le dis parce que je suis sûre que tu guériras. Nous sommes jeunes encore et pouvons accomplir l'effort de ne pas regarder en arrrière vers cette partie de notre vie qui est morte. Ne crois-tu pas qu'il reste devant nous assez de chemin pour la recommencer?

Une clarté s'alluma, comme un rayon de soleil, dans les yeux d'Andrea.

— Oui, mon âme, — dit-il avec ivresse, — je le crois, je le crois !

— Il n'y a que ceux qui ont peur, — reprit-elle, — qui en soient incapables. Mais ni toi, ni moi ne savons avoir peur.

Elle resplendissait, en parlant ainsi, d'une lumière orgueilleuse, vraiment elle lui ressemblait ; elle était nette, inflexible comme lui.

— Nous partirons, — dit-elle — j'ai déjà songé à faire un long voyage ; nous pourrons aller bien loin, et si tu le veux y rester pour toujours. Tu n'es pas un de ces hommes qui peuvent renoncer vraiment à la vie, et d'ici peu tu auras de nouveau besoin d'être fort comme tu l'étais, bon et agissant comme tu l'étais ! Quand tu m'as dit que tu abandonnais l'Université, la Clinique, tes livres, je n'ai rien fait pour t'en empêcher, mais j'ai pensé : Tout cela recommencera dans une vie nouvelle et je lui dirai moi-même. Allons !

Une couleur de vie brilla sur le front de l'homme qui ne pouvait être un vaincu.

— Que tu es bonne ! Que tu es bonne ! — s'écria-t-il avec élan. — Oui, Novella, tu as raison, je veux vivre encore, j'ai besoin d'être encore, comme tu l'as dit, bon et fort.

Il serra dans ses mains son front brûlant, gonfla sa poitrine en une large aspiration et ajouta :

— Parce que, vois-tu, même en tuant, je l'ai été. Si j'avais eu l'âme d'un homme médiocre, j'aurais pu me soustraire à la responsabilité de mon crime, tourner le dos pendant qu'il s'accomplissait, mais je ne l'ai pas voulu. Maintenant que je me suis accusé ouvertement, sans diminuer en quoi que ce soit ma faute, je peux te dire encore une chose que tu ne sais pas. C'est ceci : Giorgio m'a demandé volontairement, m'a prié de sa bouche de le faire mourir.

D'un mouvement rapide, elle se releva sur l'oreiller, les yeux ouverts, pleins de lumière...

— Non, attends, — interrompit-il, — *il était déjà tard*, je l'avais déjà condamné à mourir, j'avais déjà commencé à le tuer. Mais un soir, — ce soir, t'en souviens-tu où tu t'es enfuie en l'entendant venir, — Giorgio entra dans ma chambre et me dit : « Novella était ici ? » Le poison circulait déjà dans son sang ; il était épuisé. Il me parla comme peut-être aucun homme n'a jamais parlé à un autre. Il me dit : « Puisque vous vous aimez, et que vous êtes deux créatures vivantes, moi qui suis un mort, je dois disparaître : Aide-moi. Toi qui as été mon frère, aide-moi. Je n'ai pas assez de force pour

me supprimer moi-même ; toi qui seul peux avoir ce courage, donne-moi un poison. » Voilà ce qui est arrivé, je te le raconterai si tu veux mot par mot ; je m'en souviens avec lucidité, comme si c'était arrivé hier. Vois, c'est encore plus barbare que si je l'avais tué en un seul moment, en lui serrant la gorge. Car, bien qu'il fût un mort, et tout en sachant que la nature l'avait condamné sans remède, cependant il aurait assez vécu pour voir naître notre enfant, ou tout au moins pour te voir réduite à un acte de désespoir. C'est cela tu comprends, c'est cela que je ne voulais pas.

Il s'arrêta, au comble de l'émotion. Toute blanche, l'amante l'écoutait, assise au bord du lit, un peu penchée en avant, les mains accrochées aux couvertures, ses poignets, ses bras, ses épaules paraissaient se raidir.

— Alors? — fit-elle hatelante, comme si elle ne pouvait supporter cette pause.

— Il t'aimait et m'aimait, Novella et il avait compris ce qu'un homme ne comprend jamais : l'inutilité de son propre amour. En lui toutes les passions de l'âme étaient arrivées au paroxysme : la jalousie, l'amour, la haine, la lâcheté, la bonté. Il voulait fermer les yeux pour ne plus nous voir davantage. Il m'a dit : « Je ne peux plus souffrir ! Aie pitié ! Fais que je meure. »

— Et alors?

— Alors, après lui avoir presque dit : mais prends garde, prends garde *que je ne peux plus* avoir ce courage avec sérénité, après avoir eu la tentation de le sauver encore, de laisser à la mort le soin de le tuer, j'ai compris mentalement qu'il avait raison, que lui et moi nous avions raison, que sa paix était hors du monde, et je lui ai préparé la dernière dose de poison. Voici : je le revois : il s'approcha lentement, sans peur, mais lentement : « C'est là le poison », dit-il et il y posa un doigt comme pour toucher la mort. Il parlait automatiquement, avec un rire à fleur de lèvres. Il regardait, comme fasciné, la seringue brillante, remplie jusqu'au bord d'un liquide sans couleur, innocent, limpide comme l'eau. Puis il découvrit son bras gauche, relevant la manche peu à peu ; il tordit un peu le visage, sa bouche se fit oblique, il prit la seringue entre deux doigts : « Comment fait-on? » demanda-t-il en riant.

« Comme ceci ! » Je lui arrachai la seringue des mains, et tandis que je tenais son poignet étroitement serré, avec l'aiguille prête à piquer sur la peau frissonnante : « C'est moi, lui dis-je, *c'est moi qui dois achever de te tuer, pas toi!* » Et pour me punir, pour ne pas tourner le dos, je l'ai empoisonné, moi, brusquement, d'un seul coup, de ma propre main !

Elle ferma les yeux ; ses doigts tordirent la couverture, son buste vacilla en arrière, mais elle se fit violence et ajouta :

— Ensuite...

— Ensuite, j'ai dû le soulever, le porter dans sa chambre, le déshabiller, plier ses vêtements, disposer naturellement le lit, puis je suis venu t'appeler... Voilà.

Elle demeura immobile, les yeux fixes, et revit peut-être dans la chambre funéraire, le rayon de lune qui vêtissait le cadavre des pieds à la tête, se répandant mollement sur l'ampleur du lit, comme un faisceau d'électricité blanche.

— Embrasse-moi ! Embrasse-moi ! — cria-t-elle à l'improviste, en se secouant toute, comme si elle voulait enivrer la conscience terrible. — Embrasse-moi! Garde-moi!

. . . . . .

C'était l'aube, l'aube subtile comme un voile de ténèbres blanches. L'enfant, peut-être parce qu'il avait faim, s'était éveillé et vagissait.

— Tu entends? — murmura Novella — Il pleure.

— Il va se rendormir. M'aimes-tu?

Un baiser, et ils écoutèrent.

Mais la petite voix traversait le silence, longue, insistante, irritante. La mère était inquiète; pour la première fois, elle s'apercevait qu'elle l'aimait ; elle sentait cette voix résonner dans sa propre chair.

A l'improviste, une impulsion maternelle lui fit dire :

— Allons le voir.

— Oui? Tu le veux?

Et ce furent *les mêmes paroles* presque *la même voix* que lorsqu'ils étaient allés voir le mort.

Ils se levèrent : il l'enveloppa dans son peignoir, endossa en hâte quelques vêtements, et l'ayant prise par la main, il ouvrit la porte du corridor.

— Doucement, — lui disait-il, *comme alors*, — doucement! pour que personne ne s'éveille.

Enlacés l'un à l'autre, ils se glissèrent le long du mur, arrivèrent au palier où déjà l'aube insinuait quelques lueurs blanchâtres, et montèrent l'escalier avec précaution.

On entendit le vagissement de l'enfant s'affaiblir, s'affaiblir, au bercement de la chanson de la nourrice. Ils frappèrent à la porte, appelant la femme par son nom pour qu'elle n'eût pas peur :

— Lena ! Lena !

Et ils entrèrent. Une veilleuse à huile brûlait entre le lit et le berceau, répandant par la chambre une clarté de crèche : mais la nourrice s'était levée et marchait en chemise, pieds nus, berçant l'enfant sur ses robustes bras au coude rond, et toujours elle chantonnait avec une patience infinie :

Do, do, l'enfant do.

— Qu'est-ce qu'il y a? — dit-elle, presque avec arrogance, en se tournant vers les deux visiteurs ; et, tranquille, elle s'arrêta au milieu de la chambre, appuyant sur ses larges talons, posés à plat, le poids de son corps dévêtu.

— Rien, — répondirent-ils avec un peu de confusion, — nous sommes venus voir pourquoi l'enfant pleure.

— Il voulait le sein ; à présent il dort : voyez !

Bien que surprise, elle ne montrait aucune pudeur ; à travers la chemise grossière, ses formes trapues se dessinaient contre la lumière ; de sa robustesse féconde émanait une sorte de splendeur.

De temps à autre, la mèche crépitait dans l'huile, puis elle clignotait avec des lueurs presques mauves, d'où s'échappaient des flammes pointues semblables à des flocons de soie noire.

— Donne-le-moi sur les bras, — dit peureusement la mère.

Comme les volets n'étaient pas fermés, un peu d'azur s'entrevoyait derrière les vitres. A contre-cœur, la nourrice déposa le bébé sur les bras de la mère, tout en gardant les mains ouvertes sous les coudes de celle-ci de peur qu'elle ne laissât

tomber son léger fardeau. La mère lui donna un baiser sans le toucher, puis elle dit à l'amant :

— Regarde !

Il pencha sur l'enfant sa tragique personne et sentit en effet que son propre sang courait dans ces faibles veines. C'était finalement la raison magnifique de la vie : *la façon de ne pas mourir.*

Les yeux pleins de lumière, il regarda l'enfant endormi sur les bras de la femme qu'il aimait, un flot de bonheur barbare submergea son âme et comme s'il avait regardé pour la première fois dans la vérité, dans la beauté du monde, l'homme qui cherchait Dieu dans la matière, comprit qu'il l'avait enfin trouvé,

A présent, du calice de la nuit, l'aube naissait, comme un parfum; nue, elle sortait des bras d'un amant mort; nue, elle plongeait sa beauté dans un bain d'air et d'infini. L'aube disait comme le Grand Nomade : « *Hier et demain* ». C'était l'heure où, devant les maisons des hommes, on voit le temps cheminer.

Alors, comme pour l'offrir à un baptême de lumière, la mère souleva son enfant dans cette transparence qui lui ressemblait, puis elle dit à l'amant avec un sourire :

— Embrasse-le ! Il est à nous !

Et ensemble, attentifs, souriants, ils le déposèrent dans le berceau.

Mais tout à coup, par la haute maison, méchamment, comme si, dans le silence elle jaillissait hors de la muraille sonore, éclata la chanson désespéré sur le violon sanglotant de l'idiot.

La chanson disait :

Je suis un marcheur à bout de souffle
Qui revient du royaume des morts
Avec mon squelette sur mon échine.
De ses pieds il me bat les genoux,
Il me serre le cou avec ses mains...

Marche, marche ! La vie commence
Demain !

Je suis le Temps qui marche en vain,
Il y a le Néant dans mon être,
Le fils d'un mort fut mon ancêtre,
Un mort sera mon fils lointain.

Marche, marche! La vie commence
Demain!

GUIDO DA VERONA

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FRANÇOIS LE HÉNAFF)

AUX PAYS D'ALSACE ET DE LORRAINE[1]

(DÉCEMBRE 1918)

COLMAR

Une journée à Colmar. J'y suis allé en troisième, par l'express.

Sur le quai, au départ de Strasbourg, deux jeunes gens causaient devant notre compartiment, et s'apprêtaient à monter. Des Allemands — je n'en doutais pas : l'un d'eux présentait un type qui m'était fréquemment apparu chez nos prisonniers. Grand, maigre, osseux, quelque chose de lent, de froid, de presque triste, une expression grise, et qui ne venait pas seulement de ses yeux gris. Un grand front, la face toute rase, des traits en vigueur, comme ceux des Américains, mais presque fixes, atones. L'autre, plus petit, semblait d'un sérieux aussi morne. Ils montèrent près de moi, et je m'étonnai de les entendre parler français. J'en conclus seulement, tant leur apparence était allemande, que pour une raison quelconque, ils préféraient le parler. Et puis j'entendis ce mot : « les Boches », et je sus que je m'étais trompé.

C'étaient deux Lorrains qui s'en allaient à Schlestadt, et qui, pris par le service, dix mois avant la guerre, venaient de passer plus de cinq ans dans les rangs de l'armée alle-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril 1919.

mande. A l'âge où l'être est si plastique, les mœurs, façons d'être ambiantes et générales, avaient façonné par mille suggestions leurs physionomies, comme les influences de telle école ou tel métier (on pourrait dire : de telle époque), déterminent un type.

Mais rien n'avait atteint l'âme lorraine. Nous avons causé pendant plus d'une heure, et j'ai senti l'intraitable résistance, le *non* catégorique qu'ils n'avaient cessé d'opposer à l'insistante idée allemande. De ces cinq années, ils parlaient comme d'un temps de captivité, pis, de servitude et de quotidienne humiliation. Ils en parlaient sans achever leurs mots, avec de ces silences et de ces lents mouvements de tête qui signifient l'indicible du ressentiment. C'étaient des étudiants de l'Université de Strasbourg ; ils faisaient leur volontariat quand la guerre les avait séparés. On les avait dirigés sur des secteurs différents du front russe. Le plus grand disait :

— Je suis revenu en juin. C'était la première fois depuis quatre années, et pas un jour de permission. J'étais mal noté. Pourquoi? Parce que je suis Lorrain. Et puis je n'ai jamais accepté de devenir officier. Ils ont essayé plusieurs fois : ils en avaient assez besoin. Même pour passer sous-officier, je n'avais pas mis de zèle. Deux ans comme soldat : on reçoit tous les coups, et pas d'inférieur à qui les repasser. Vous savez, c'est leur consolation : ce qu'ils appellent *brutalisieren nach unten*. En avons-nous eu, de ces chiens de sous-officiers qui s'ingénient à vous trouver en faute ! Une discipline féroce!...

Il ouvrit la fenêtre : à travers la pluie, par-dessus l'horizon gris d'hiver, on voyait s'ébaucher le fantôme des Vosges. Il aspira de l'air, lentement, profondément, en fermant les yeux, avec l'expression du captif qui retrouve l'espace. Il continua :

— Et maintenant c'est la France, ici ! Quel beau pays ! Quand on pense à tout ce qu'ils ont inventé pour essayer de le germaniser! Ils n'ont jamais pu, et ils le savaient bien. Au commencement de la guerre, il y a eu un ordre du jour à des troupes qui entraient en Alsace, pour leur dire qu'elles arrivaient en pays ennemi — *feindliches Land* — et n'avaient pas à ménager les habitants !

» ... Chez nous, en Lorraine, ils ont changé les noms des villages. J'ai été du côté de Metz, l'autre jour : je ne recon-

naissais pas les noms des gares. Ils germanisaient les morts, leurs prénoms, les inscriptions dans les cimetières. Les morts ! Il y a des vieux qui avaient demandé qu'on vienne le leur dire, si jamais les Boches quittaient le pays, — le leur dire sur leurs tombes. J'en ai vu une en Alsace, à Molsheim, sur laquelle on a accroché un papier avec ces mots : « Mutzig, ils sont partis ! »

» *Mutzig* : un mot d'enfant pour grand'mère.

» ...Quand nous avons commencé d'espérer? Quand ils ont été arrêtés à Verdun. Ils avaient trop trompetté la victoire. On l'a vite su, en Russie, quand le coup a été manqué. Et puis Broussiloff nous en a administré, une volée ! Jamais on n'a couru si vite. Un jour trente kilomètres. On jetait les fusils.

Il se mit à rire. Il y avait une triomphante dérision dans ce rire-là.

— Je ne me gênais pas pour dire ce que je pensais. Et les moins bêtes savaient que j'avais raison. Les grands chefs devaient voir clair : mais après tout ce qu'ils avaient dit, rendre l'Alsace-Lorraine ! — *Niemals, niemals !* Ils étaient forcés de continuer, continuer, en sachant qu'il y avait la culbute au bout.

» La fin? oh ! tout le monde l'a vue cet été, quand ils ont manqué leur dernière offensive. On était usé jusqu'au fond. Des hommes revenus de ce front-là m'ont raconté... La nourriture, comme chez nous, en Russie : une espèce de café, le matin; à midi, une soupe : on avait de la chance si on y trouvait par hasard un morceau de viande gros comme ça (il montrait le bout de son doigt). Et puis, le soir, encore une soupe aux raves, ou bien du hareng écrasé. Et vingt-quatre heures de travail par jour, avec ce régime-là ! Les hommes disaient aux chefs : « Regardez les Français, les Américains : quelle mine ils ont ! qu'est-ce que nous pouvons contre des hommes nourris comme ça? Et il y en a toujours ! » Enfin, on leur en a tant dit qu'ils ont accepté de donner un dernier coup : la *Kaiserschlacht !* Mais on savait que si ça ratait, c'était fini. En juillet c'était raté.

» Maintenant c'est bien fini. On a trop demandé aux hommes ; l'effort a été trop long. C'est comme une étoffe sur

laquelle on a trop tiré : le lien social distendu; la limite d'élasticité dépassée... Il n'y a plus que de l'égoïsme à tous les degrés. L'empereur a donné l'exemple. Ses provisions de vivres dans les caves du palais !... Et sa fuite, sa fuite de banqueroutier ! ses automobiles, sa vie de château en Hollande ! Il n'a même pas essayé de se faire tuer à la tête de ses troupes ! Ça, c'est ce qui a le plus frappé. On ne l'oubliera pas. C'est bien fini, en tout cas, pour eux, les Hohenzollern !

Nous arrivions à Schlestadt.

— Nous descendons ici. Nous allons revoir des amis. Et puis nous rentrons tout à fait en Lorraine. Nous sommes des environs de Metz...

— Mais vous reviendrez à Strasbourg pour vos études? L'Université va rouvrir.

— Ah ! non ! Nous sommes Lorrains. Et puis, nous avons besoin d'une ville d'université où l'on n'ait jamais parlé l'allemand. Nous voulons oublier. Nous irons à Nancy.

A Schlestadt, où nous sommes arrivés à la minute de l'horaire, un jeune homme et une jeune femme sont montés, qui pouvaient être de petits commerçants de la ville, ou des cultivateurs. Eux aussi parlaient français, mais avec le plus fort accent local, et çà et là des phrases entières en dialecte. Je ne sais plus comment nous sommes entrés en conversation. Elle m'a dit avec élan :

— Alors, vous êtes Français? De Paris?

Ses yeux bleus brillaient quand elle prononçait ce mot. Une grande fille, de carnation fraîche, comme on en voit tant, là-bas. Elle dit encore :

— C'est pour le plaisir que je parle français avec mon frère. Je parle mal : j'ai appris toute seule. A l'école où j'allais, on n'apprenait pas. Mon frère, lui, il a appris un peu dans la *Realschule*, à Colmar.

» Mais nous avons presque oublié. Plus de quatre ans qu'on nous a empêché de parler, même à la maison, Car tout le monde logeait des soldats, et s'ils avaient entendu... C'était même défendu de dire *bonjour* ! Et pourtant, c'est comme ça qu'on se salue dans notre langue. *Atieu*, ça, c'était permis : c'est censé allemand. Quelles bêtises !

» Maintenant ça revient vite : nous logeons des soldats français, et nous leur parlons français tout le temps. On en a besoin. Ç'a été trop longtemps défendu.

Voilà le résultat du procédé boche, qui ne peut plier que l'être physique. Les Alsaciens des campagnes devraient préférer leur dialecte : l'effet de la contrainte allemande fut de les exciter au français. Elle reprit avec ardeur :

— Quelquefois ils me demandent : « Pourquoi que vous êtes si contents de nous avoir? » *Moi che leur tis: c'est lé sang!*

Je note ici la prononciation, car cette réponse fut marquée d'un accent extraordinaire. Mais il faudrait la notation musicale pour traduire la longueur et l'intonation presque chantée du dernier mot. Et de même pour rendre l'élan, la ferveur, de cette exclamation finale :

— *Maintenant les Schwobs s'en font chez eux ! Maintenant nous sommes héreu... euss !*

Le frère, plus flegmatique, dit seulement avec une expression de fierté :

— J'ai deux oncles en France. L'un est professeur au lycée de ... (il nomma une ville de l'Est); l'autre est à Paris. Une fois j'ai été en France. Ah ! c'est beau, par là ! Un pays riche !

Il ajouta :

— Mais les wagons n'étaient pas chauffés. Au mois de décembre...

Un colonial écoutait. Une figure vive, allègre, de chez nous. Il interrompit :

— Oh, là, là ! Dis-donc, mon p'tit, t'en fais pas ! C'est rien qu'ça ! Quand tu voyageras des cinq jours de suite dans un wagon à bestiaux, sans bancs, à quarante-huit, entassés là dedans, chacun avec un quignon de pain et une boîte de singe pour la route, tu verras quéqu'chose ! C'est vrai ; y a pas à dire : le ch'min d'fer boche, i' marche bien! Mais, tu sais, vaut mieux des ch'mins d'fer qui marchent mal, et pas être esclave des Boches !

Il avait l'accent parisien, presque parigot. Avec les Alsaciens, il faisait le plus curieux contraste. Et puis il nous dit qu'il était de Colmar. Il était venu en France à huit ans, et le milieu de Paris l'avait façonné.

— J'étais à Clichy, chez une tante à moi, qui tenait un

commerce. Mes deux frères, i' sont venus plus tard. I' sont dans la Légion. Oh ! avant la guerre qu'i sont v'nus ! Sans ça, mon père, son compte était bon. Les Boches l'ont pris tout d'même pour la guerre, — pour le service actif. A quarante-huit ans ! Deux mois contre les Français — il aurait pu se trouver devant l'un de nous. Et puis en Russie. Il était temps que ça finisse, des régimes comme ça. J'avais revu mon père qu'une fois : à Nancy. L'aut' jour j'l'ai pas r'connu...

Quelles réalités sous les paroles qu'échangeaient, en ce matin du premier mois, de simples gens du pays délivré dans un wagon allemand de troisième classe !

***

Je n'avais rien à faire à Colmar. J'allais, seul, respirer l'air de Colmar, me promener loin des quartiers allemands, dans la ville ancienne, en causant avec les bonnes gens des boutiques, en m'arrêtant aux vieux logis, à l'église, aux petits ponts d'où la Lauch, rouillée par les crues d'hiver, entre des maisons d'un autre temps, apparaît si humaine, citadine, mêlée à la vie de cette ville et de ses générations. Les rues étaient presque vides. Il pleuvait. Je n'avais qu'une demi-journée, et je venais pour la première fois. A peine ai-je entrevu ; mais le charme de cette riante et sérieuse petite cité se laisse tout de suite sentir. Il me reste un souvenir qui se mêlera un peu à celui de tant d'autres villes modestes de la vieille France. Cela m'a rappelé Auxerre, certains quartiers de Tours, Beaune, Beaune surtout, avec sa campagne de collines et vignobles, avec son hôpital du XVIe siècle, les grandes toitures où la grave tuile s'égaie d'un zig-zag de couleur, — avec son air de calme, de sagesse, de finesse, de bourgeoisie ancienne et contente. Cela s'apparente à toute la province française, et comme chaque province, cela fleure un certain terroir. C'est l'Alsace d'autrefois, ouverte aux souffles de la France, l'Alsace des traditions et légendes, où l'on peut rêver aux arbres de Noël, aux danses en sabots, aux filles en robes rouges, aux vieillards en tricornes, qui, sur le pas de leur porte, fumaient de longues pipes d'argile et

tenaient de dignes propos. Il manque les cigognes, mais elles reviendront au printemps.

J'allais d'abord au hasard des petites rues, passant d'un trottoir à l'autre, attiré par les devantures, si instructives, toujours, en pays nouveau, disant la vie et l'âme du lieu. Beaucoup de « souvenirs » du passé français, étrangement mêlés aux étalages, soudain surgis on ne sait d'où. Des enseignes d'autrefois, si longtemps interdites par la police allemande, un vieux shako à plumet, des médailles de Sainte-Hélène, des images de la guerre de Crimée, une inauguration du canal de Suez, avec des dames en crinoline. Je me rappelle dans une cordonnerie, à côté d'une pile de chaussures d'*ersatz*, — cuir inquiétant et semelles de bois — un portrait de l'empereur premier. Chez un marchand de papiers peints, dans le cadre classique de citronnier à filets noirs, une excellente gravure empire : Napoléon galopant au milieu de la bataille, ses maréchaux autour de lui, sa petite main tendue pour commander. Les noirs étaient magnifiques. J'entrai pour l'acheter. Mais non : rien de tout cela n'était à vendre. Simplement, on se donnait le plaisir de mettre au jour, fièrement, dans la partie publique du logis, ces trésors de famille que l'on avait dû tenir si longtemps célés. Cela signifiait, sans doute, l'ancienne tradition renouée, le patriotisme français, mais, aussi, c'était un geste de captif qui veut prouver et se prouver sa délivrance — un geste qu'il ne ferait pas s'il n'avait été si longtemps contraint.

Aux vitrines des papeteries, Hansi règnait. Dans les rues les moins mortes de la ville ancienne, en estampes, cartes postales de couleur, revenaient ses paysages et figures. A la fenêtre d'une librairie, tout près du Lyceum (le vieux lycée sombre, classique, géométrique, comme tous les vieux lycées de France), où vécut son prototype, on retrouvait le professeur Knatschké : lunettes d'or, barbe germanique à la Frédéric-Charles, air satisfait de méthode et de solidité; avec lui, toute la consciencieuse et redoutable famille de touristes à grands pieds et chapeaux verts, et les malicieux gamins qui leur font la nique. Et puis les sujets aimés : prés et roseaux de la Lauch, logis paysans au clair de lune, jeunes filles d'Alsace

en bandes dans la prairie, bergères avec leurs oies, — tout ce qui traduit aux yeux la douce, facile et familière essence d'une province où, par contraste, l'Allemand guindé, disciplinaire, semble plus étranger.

Et l'on ne parle que de Hansi dans ces boutiques où je vais faire la causette, en m'abritant des averses, et où je trouve chaque fois un accueil si honnête, — de Hansi et de l'abbé Wetterlé, et de M. Blumenthal : trois enfants de la petite Colmar, qui ont porté loin la protestation de toute l'Alsace, et dont Colmar semble très fière. Et si l'on parle tant d'eux, c'est que, depuis quelques jours, tous les trois sont de retour au pays. Après une si longue absence, on se réjouit de l'heureuse conjonction. On se donne de leurs nouvelles. L'abbé Wetterlé a la grippe, mais son journal se porte bien, et l'on s'en aperçoit. M. Blumenthal aussi : comme il a dû bien parler en Amérique ! Hansi est très beau en officier français.

— Ah ! — me dit la vieille dame libraire, — nous avons eu si peur pour lui ! Si les Allemands l'avaient pris !

Je me suis attardé dans ce magasin. Il était plein d'images intéressantes. Il y avait, surtout, une collection allemande de types de l'armée allemande qui en disait long sur la vision qu'un artiste teuton peut prendre de l'institution nationale. C'étaient tous les personnages du roman de Bilse, toute la série des étonnants officiers prussiens : *Hauptmänner* colériques et surnourris, ineffables *Ober*, dont le pantalon moule la croupe, *Kavalerie Leutnants*, luisants, vernis, articulés, avec leurs têtes casquées de nickel, leurs monocles, leurs corselets, leurs jambes gainées de peau blanche, leurs longues bottes à reflet, comme de prodigieux insectes ; et les plus jeunes, si minces, qui s'appliquent à ressembler au vieux M. de Moltke, aussi glabres, glacés, momifiés, strictement boutonnés en de longs manteaux que retrousse, par derrière, l'extrémité du sabre. Et puis, les soldats, la *Mannschaft*, les recrues surtout, oreilles décollées par-dessus les calots, yeux écarquillés, larges faces qui semblent appeler la claque du *Feldwebel* — les lourds et naïfs *Burschen* à l'exercice, sous le sabre brandi, la moustache hérissée, les commandements hurlés du chef à cheval, les expressions de stupeur et de peur, au cours du travail qui change une compagnie d'hommes en une seule mécanique, et

les penche, les raidit dans l'effort et le grotesque parallélisme des jambes levées haut pour le pas de parade. (*Noch höher die Beine !* vocifère le furieux major.)

— Voilà ce qu'on voyait chez nous, — me disait la bonne dame en noir, avec un fin sourire. — Depuis mon enfance, et je n'ai jamais pu m'habituer. Ça vous amuse? Tenez, en voilà d'autres :

C'était encore du pas d'oie ; mais plus allègre : un pas d'oie de musiciens. Des figures comme de la viande, le fifre collé à la bouche en cœur, tous les pieds gauches violemment projetés, la pointe gracieusement tournée en dehors. Et puis un rang de tambours battants, un massif et cavalcadant officier, et par derrière, le régiment lancé : des bottes, des bottes, des bottes, et des reflets de casques à pointe sous la forêt oblique des fusils.

— Vous voyez, monsieur, la légende : elle dit l'air qu'ils jouent : « *Muss i' denn, muss i' denn zum Städtle hinaus?* — Faut-il donc, faut-il donc, que je quitte cette petite ville? » C'est une chanson populaire : on dirait qu'elle a été faite exprès pour eux ! Les gamins sont si malins ! Croiriez-vous qu'à présent, les jours où il y a des départs d'Allemands, ils leur emboîtent le pas en chantant ça en chœur? C'est que ces messieurs se trouvaient bien à Colmar. Dommage qu'on n'ait pas vu partir la troupe ! Elle a filé de nuit, sans fifres ni tambours. Ils étaient moins reluisants que ceux-ci. Maigres ! Et, depuis des mois, un air triste et sale ! Si vous saviez comme les Français nous ont paru beaux : tout habillés de neuf, l'air solide et gai ! Ils avaient l'air de commencer la guerre.

J'ai demandé un plan de Colmar et des environs. Il n'y en avait plus. Les Allemands pensent à tout, et, au cours de la guerre, l'autorité militaire les avait raflés pour empêcher les Français de s'en servir, si jamais ils perçaient jusqu'à Colmar. Mais, après une conférence où toute la famille prit part, on m'établit un itinéraire qui devait me faire passer par tous les lieux intéressants.

Guidé par ce fil d'Ariane, j'ai tourné dans les dédales de la vieille ville. Je crois bien avoir reconnu tout ce qu'on m'avait décrit : le vieux vaisseau des Dominicains, Saint-

Martin, robuste, bourgeoise, faite de la même pierre dorée que la cathédrale de Strasbourg, et dont le clocher, principal repère de la ville, reparaît toujours par-dessus l'écaille brune de cent pignons. Un peu plus loin, la vieille maison municipale, où loge aujourd'hui la police, sa délicate loggia suspendue sous le haut capuchon Renaissance (on imagine des magistrats fourrés surgissant entre ces colonnettes, et proclamant au peuple un édit). Et puis les pignons festonnés de l'ancienne habitation des pasteurs, la fine, aérienne maison Pfister, ses médaillons, ses peintures théologiques, la vrille étroite de son escalier, dont l'hélice s'évide subtilement dans la pierre; la maison des Marchands, solide, sérieuse, carrée comme une forte bourgeoise du xve siècle, sous la longue collerette que lui fait sa charmante balustrade; la « Maison des têtes », quasi arabe, hindoue, par les ciselures, les encorbellements de ses fenêtres suspendues, — où la Renaissance est fantasque, rieuse encore de la gaieté du moyen âge. Et combien d'autres! voûtées, sculptées, blasonnées, dont on voit le poutrage zigzaguer dans le crépi, et qui ont aussi leurs noms : maisons du Singe, du Cygne, du Vaisseau d'Or, de la Rose. Et toutes celles-là qui sont la foule, les pansues, les tortues, les pointues, dont les pignons sont comme des figures qui s'entre-regardent sous leur capuche, d'un côté à l'autre des placettes où ne passe personne. On dirait une assemblée de petites vieilles qui, de leurs yeux fanés, se disent tout leur passé, un passé qui s'étend loin par delà les années de l'annexion, et s'enfonce dans les temps de l'ancienne France. Chacune a sa physionomie; c'est une personne. Il en est même qui parlent. Au-dessus de la bouche du portail, une inscription figure des paroles : sentences de sagesse proverbiale ou religieuse. *Fide sed vide — Soli Deo gloria — Dem Gott vertraut ist wohl gebaut.*

Quel sentiment de repos, de sécurité retrouvée nous communiquent toujours les vestiges de ce vieux monde où l'homme, avant les accroissements démesurés de pouvoir et de vision qu'il doit à la Science, était tranquille, en équilibre avec lui-même, modestement à sa place, dans un ordre assuré comme son Dieu !

Je suis sorti par le quartier le plus vétuste, celui qu'on appelle « la petite Venise », où la Lauch fait une rue liquide entre de croulantes masures dont chaque seuil est un embarcadère. Confuse perspective, clapoteux reflets, où barques, portes, auvents, hangars, treilles, vieux pignons de guingois, clocher, renversent et brouillent leurs images.

J'ai gagné l'ancien rempart, qui pourrait être maugrebin, tant il est rongé, déchaussé, décrépit. Et puis, de nouveau, la rivière, qui par là cesse de courir et s'endort entre des foisons de roseaux. Et par-dessus le peuple serré des petits toits, par-dessus la vieille église, dont la grande toiture semble deux ailes abaissées sur une couvée, j'ai vu monter la longue silhouette frangée des Vosges.

***

Nous rentrions par le Champ-de-Mars où se lève, sur la solitude de l'esplanade, la statue héroïque du grand Rapp. Un jeune homme s'était offert à me guider à travers ce désert. Il me parlait (c'est toujours le premier sujet) de l'entrée des Français dans la ville.

— Ils sont venus à temps, — me dit-il. — On commençait un peu à piller les boutiques allemandes, par là...

Il montrait l'autre côté de l'esplanade, dans la direction des quartiers neufs.

En effet, je me rappelais l'étonnant télégramme du prince de Bade, suppliant le commandement français de protéger la retraite allemande contre l'Alsace soulevée — cette Alsace qu'ils prétendaient germanisée pour toujours.

Il reprit :

— Nous étions inquiets. Enfin, nous avons réussi à rétablir l'ordre.

Ce *nous* m'étonnait.

— Oui, — répondit-il à ma question. — Je faisais partie du Soviet pendant la révolution.

Du Soviet? Je le regardai : il était si bourgeoisement vêtu, il avait l'air si jeune; une figure un peu de jeune fille. Il devait avoir, au plus, dix-huit ans.

— Vous êtes ouvrier?

— Oui, pour quelque temps. Je suis sorti l'an dernier d'une école professionnelle, j'apprends la pratique dans un atelier de construction mécanique. On m'a mis du Soviet parce que j'avais plus d'instruction. Non, on ne se disputait pas. Et pourtant, il y avait beaucoup d'Allemands, ouvriers et soldats. D'ailleurs, c'est d'Allemagne qu'est venue la révolution — de Kiel. Une vingtaine de marins qui nous ont apporté ça — à Strasbourg pour commencer. Oh ! ça n'a pas été long ! On aurait dit qu'on les attendait dans les casernes. Mais tout le monde avait la même idée : on ne voulait pas de désordre.

» Tenez, — ajouta-t-il, comme nous arrivions près de la poste, — voilà encore une de nos affiches.

J'ai copié ce document, qui peut renseigner sur l'esprit d'un Soviet d'Alsace.

Ouvriers, Citoyens (*Arbeiter, Bürger*),

Le devoir de chaque citoyen est de maintenir l'ordre et la tranquillité. Comme bourgmestre de notre ville, c'est Monsieur le Docteur Lehmann qui a été nommé. Le Conseil des Ouvriers et Soldats croit de son devoir d'annoncer à la population qu'il fera tous ses efforts, pendant la période de transition, pour remettre la ville de Colmar en état d'ordre parfait aux troupes qui vont entrer. Eu égard à l'esprit de l'heure actuelle (*dem Geist der Stunde Rechnung tragend*) il est formellement interdit aux jeunes gens de moins de dix-sept ans de se trouver dans les rues après huit heures du soir, et au reste de la population de s'y attarder après onze heures. Tranquillité et ordre. (*Ruhe, Ordnung.*)

Le Conseil des Ouvriers et Soldats.

Ruhe, Ordnung, tel semble avoir été le thème de cette révolution. Bien entendu, les Alsaciens ne songeaient qu'à l'entrée des Français. Mais vers le même temps, avec une prosaïque sagesse, le prince de Bade recommandait à l'Allemagne de se garder du désordre, afin de pouvoir bien remplir les conditions de l'armistice, et se concilier ainsi les Alliés. Gambetta parlait d'un autre ton, au lendemain de nos défaites. L'Allemagne est pratique. L'essentiel, c'était de gagner le répit voulu pour se reconstituer. Qui sait quelles pensées d'avenir, et peut-être de prochain avenir, décidait ses chefs à ce langage humilié?

*
* *

La dernière heure du jour au musée, dans le vieux couvent des Dominicains. Toute l'atmosphère spirituelle de la petite ville s'y concentre. Il y a d'abord le beau cloître aux fins arceaux trilobés, d'un gothique si pur, sous des rideaux de lierre. Un silence, une solitude que rien, semble-t-il, n'a jamais rompus. Je retrouvais des sensations éprouvées en d'autres lieux presque semblables de la plus ancienne France. Ce n'est pas, sans doute, la richesse méridionale, ni l'azur brillant qui s'encadre aux quatre angles de Saint-Trophime. Mais j'aurais pu me croire dans le vieux promenoir de la cathédrale de Tréguier. Sentiment de refuge, hors des temps, dans de l'immobile. Du passé s'est figé comme une eau morte en ce lieu clos où rien du dehors n'apparaît qu'un carré de ciel.

Et c'est aussi du passé, plus proche, plus immédiatement français, qui s'enferme, avec cette odeur de province, et de poussière, et de vieux tableaux, dans la longue nef qui sert de musée. Un musée comme on en voit dans une aile de l'Hôtel de Ville ou de la Préfecture, en tant de nos villes de province. Les Allemands ont emporté les plus précieuses pièces : les tendres Vierges de Schongauer (qui fut dit-on, bourgeois de Colmar), la terrible Crucifixion du vieux Grünewald. Une autre partie des collections est emballée en des caisses qui sont encore là. Mais au long des murs, dans le demi-jour hivernal de quatre heures du soir, s'alignent les images que l'on voit généralement en de telles galeries ; des portraits à perruques, un Boucher de second ordre, de bleuâtres bergeries dans l'or pâle des baguettes Louis XVI; mais surtout de la peinture second Empire, et de la peinture d'anecdotes, des achats de l'État au temps de Napoléon III. Je crois avoir vu un Leloir, un Français. Je ne parle pas de quelques toiles allemandes, sentimentales, aux aspects luisants de chromos, et que l'on dirait de la même époque. On sent un arrêt, un abandon, comme d'une collection dont l'auteur est mort ou parti depuis cinquante ans. C'est la France, qui, depuis cinquante ans, était partie. Même impression devant ces médaillers, ces vitrines, dont les étiquettes — papier jauni, écriture jaunie — portent leurs mots français de 70.

— Ils allaient changer tout ça — m'a dit la gardienne du musée, comme je me penchais sur l'une de ces vitrines. — Ça les agaçait trop, surtout depuis la guerre. Cette année encore, un officier s'est mis en colère en voyant les étiquettes françaises, et m'a dit, en tapant du poing : « *Das alles muss verschwinden !* » Ils n'attendaient que la fin de la guerre. Et ils avaient assez à faire, déjà, à nous tourmenter.

Elle disait tout le régime de terreur : les internements d'Alsaciens, les déportations, les fusillades, les dénonciations.

— Moi-même, pour quelques mots de français, j'ai fait trois jours de prison. Quelques mots qu'il paraît que j'ai dits aux enfants. Et hors de la ville, encore, dans nos vignes : je ne sais pas qui a pu entendre. Ils ont dit qu'ils n'avaient pas besoin de témoins parce qu'on savait que je parlais français à mes enfants à la maison. C'est vrai ; c'est l'habitude chez nous. J'aurais pu leur dire que non. Mais mentir devant les petits !

Cette contrainte imposée à la parole, de toutes les vexations allemandes, c'est celle qui a le plus blessé, celle dont j'entends le souvenir irrité s'exprimer d'abord, et partout, avec le plus d'insistance. Le langage est si profondément lié à la pensée ! Il s'agit ici d'une violence faite à l'âme, d'une violation de l'être intime dont on entreprend de changer la nature. Les femmes surtout l'ont sentie et ressentie. En tous pays, elles sont les gardiennes des traditions et des types. En Alsace, de l'aveu même des agents allemands, c'est par elles, surtout, par le pouvoir des mères sur les enfants, que se perpétuait la résistance à la germanisation.

Voilà, du moins, ce que disait l'un d'eux, l'enquêteur Diefenbach, dans un rapport secret dont deux exemplaires sont tombés aux mains des Français. J'en trouvais un extrait dans un article en allemand d'un journal de Colmar [1].

1. *La Démocratie du Haut-Rhin* ou *Der Elsässische Demokrat* du 27 décembre 1918. Diefenbach n'est que l'un des auteurs de ce rapport qui, d'après le journal, ne fut tiré qu'à 50 exemplaires dont 6 allèrent au Kaiser, 8 au grand État-Major, 4 au Roi de Bavière, 4 au Grand-Duc de Bade, etc. La deuxième partie du rapport indique les mesures draconiennes qui devaient, après la guerre, germaniser définitivement l'Alsace. *Vor aller Welt*, dit le journal, *und für alle Zeiten, wird dieses Werk ein Dokument darstellen für die Absichten die man mit dem Elsass hatte.*

« L'élément féminin, — écrivait-il, à propos de la bourgeoisie grande et petite, — y est irréductiblement français. La femme, en Alsace, ne parle que français, ne pense qu'en français, ne lit que du français. Les filles vont faire leurs études dans les écoles religieuses de France, ou bien dans celles du Reichsland, où règne le même esprit. De ces pensionnats que les sœurs tiennent à Strasbourg, Colmar, Molsheim, Rappoltsweiler, les jeunes Alsaciennes reviennent Françaises ou demi-Françaises. »

Cette résistance exaspérait. La théorie née de la passion intéressée, appuyée à toutes les forces de l'orgueil allemand, la théorie voulait que l'Alsace fût allemande. Une telle proposition, pour l'Allemand, participe du nécessaire : du moment qu'elle est affirmée par l'État, elle émane de l'absolu. C'est un dogme, mieux encore, un jugement *a priori*, comme ceux de Kant, auxquels on ne conçoit pas que le réel puisse échapper. Un jugement d'où procède, suivant une logique spéciale — celle de la volonté, et non pas de l'esprit — l'impératif absolu de la germanisation. « Parce que tu es allemande, il faut que tu deviennes allemande. » Et peu importe la contradiction que le journal de Colmar signalait encore une fois entre ces deux termes. La première partie de la proposition ne concernait que la réalité qu'est pour l'égotisme allemand une idée allemande. Puisque, de fait et illogiquement, l'Alsace refusait de se plier à la forme théorique, on l'y ferait entrer, chair et âme, de force. Et puisque la force employée n'avait pas suffi, on emploierait *plus* de force. « L'Allemand, disait un Anglais, ne connaît qu'un remède à ses difficultés avec ses peuples sujets. Quand le remède ne réussit pas, l'idée ne lui vient pas de le changer : il double la dose. »

C'est ce que l'on comptait faire en Alsace-Lorraine après l'immanquable victoire. Le rapport des enquêteurs sur la mentalité antiallemande de la population alsacienne (*über die deutschfeindliche Gesinnung der Bevölkerung in Elsass*) devait, en énumérant les « actes de trahison » qui prouvent l'invincible attachement à la France, exciter en Allemagne le degré de fureur voulu pour les représailles méditées. Tout vestige de l'âme et de la pensée française devait disparaître — *verschwinden*. On disait les causes, et où il fallait frapper. On s'attaquerait à la bourgeoisie, au clergé, aux écoles. On exproprierait comme en Pologne, on déporterait. On irait cette fois

jusqu'au bout, — et si, malgré tout, la greffe allemande ne prenait pas, si l'arbre alsacien s'obstinait à porter des fruits d'essence française, eh bien ! on extirperait l'arbre. Ils avaient envisagé la transplantation et peut-être la dispersion de ce peuple. Il ne s'agissait que d'appliquer à l'Alsace et à la Lorraine les formules qu'on avait arrêtées pour les conquêtes en pays wallon et français : vider les territoires et les peupler de vétérans et sous-officiers allemands, avec créations de grands domaines pour cadets de *Junkers*. Faire une marche de l'Empire plus allemande que l'Allemagne.

Si l'accueil de l'Alsace-Lorraine à ses libérateurs fut inouï, si toutes nos attentes furent dépassées, ce n'est pas seulement que le sentiment pour la France était allé croissant, ce n'est pas seulement que ce pays venait de passer par quatre années de terreur allemande. C'est encore parce qu'on savait de quel mortel traitement, le retour victorieux de la France sauvait l'Alsace-Lorraine.

AU KAISERPLATZ DE STRASBOURG

Je repassais par Strasbourg, où le hasard m'a ramené au Kaiserplatz, devant la grande ordonnance architecturale qui va jusqu'à l'Université. Je m'y suis attardé. Au retour de la vieille et petite Colmar, dont le charme est si profond, presque secret, par l'effet, sans doute, du contraste, cet éloquent décor semblait parler plus haut, proclamer la pensée dont il est sorti. Sonorités impérieuses, orchestre de cuivres : j'écoutais, car dans ce qui s'affirmait là, je croyais reconnaître une idée qui suscita de bien autres et, pour nous, formidables réalités.

J'étais devant une perspective de palais — palais de l'Empereur, palais de la Délégation, palais des Ministères, palais de la Poste, palais de la Bibliothèque, palais de l'Université — et, dominant le tout, cette église de la Garnison, si neuve, si froide, et que l'on prendrait pour un produit mécanique, tant les symétries en sont exactes et mortes, tant ses deux flèches semblent sorties du même moule, tant le gothique en est inanimé, pédant, et conforme à la théorie. L'église de

la Garnison! On pourrait méditer sur ce mot : que n'évoque-t-il pas du régime et de Guillaume II?

Est-ce de l'art proprement allemand que traduit un tel ensemble? Au fond, c'est plutôt une idée qui a mené un certain moment de l'Allemagne, et qui n'a peut-être pas épuisé sa puissance. Idée impériale, impérialiste, qui, en architecture, s'est toujours manifestée par des formes et des rythmes analogues — d'abord par les disciplines militaires de l'alignement, par les grandes enfilades où elle semble se propager tout droit, victorieuse des résistances, forte de son seul principe et de son élan. Les Romains, Louis XIV, Napoléon ont bâti sur de tels plans, par ensembles surgis d'un seul coup, comme au geste d'une volonté souveraine, et manifestant, non du rêve, non de la fantaisie, non de la prière, mais une puissance qui commande : de l'*imperium*. C'est ici une architecture d'État, suggérant, signifiant aux yeux ce que disaient là-bas, dans les salles universitaires, par la bouche des professeurs, l'Histoire d'État et la Philosophie d'État. Créations matérielles, spirituelles, tout voulait glorifier, à la face de l'Alsace et du monde, la notion de l'Empire, de sa grandeur et de sa domination.

Mais si le caractère impérialiste d'un tel décor est d'un ordre général, la nuance allemande, prussienne est bien sensible. Plutôt que de l'impérial, ce qui se déploie dans ce grand espace, c'est du *kaiserlich* : on sait les significations courantes du mot, depuis 1870, ce qu'il évoque à l'esprit de puissance qui veut imposer, de prétention à la grandeur. *Kaiserlich* : que de fois il a dû sonner, ce mot, devant ces perspectives toutes neuves de palais, dans la dévote bouche des touristes en chapeaux verts ! — *Kaiserlich*, comme la grandiloquente idée de la culture germanique étendue au monde, de l'hégémonie de l'Allemagne dans le monde, des peuples du monde changés en clients de l'Allemagne : *Weltkultur*, *Weltmacht*, *Weltmarkt*. — *Kaiserlich* comme les zeppelins, qui devaient contraindre les peuples « à reconnaître les Allemands pour les dieux de l'Europe », comme les paquebots de quarante mille tonnes, comme les obusiers de 42. — *Kaiserlich* comme la conception du Berlin-Bagdad, comme les discours du Kaiser lui-même, comme son poing ganté de fer, et son armure étincelante,

comme toutes ses allures d'empereur de théâtre et de parade (je revois les solennelles entrées, à Tanger, à Londres, de l'impérial cavalier : face marmoréenne, impassiblement levée, regard fixe, lointain, passant par-dessus les mortels). *Kaiserlich*, enfin, comme tout le style de l'Allemagne de Guillaume II : ce style qui régna dans la littérature allemande de guerre, — à la fois truculent et banal, et d'un lyrisme dont les afflux débordent comme la facile mousse du breuvage national.

Entre cette littérature d'État, et l'art qui déploya ce décor, l'analogie est évidente. Même origine académique et même garantie officielle d'excellence, puisque les monuments de l'une et de l'autre sont également signés de noms de professeurs. Mêmes emphases, même pédanterie, même règne des formes figées, du tout fait : il s'atteste en ces ornements, symboles, médaillons, fabriqués, dirait-on, à l'usine, par séries ; en ces statues de Germania, d'Argentina, de Pallas, de Muses, de grands hommes de l'Empire, et, dit mon guide allemand, de « coryphées de la science allemande », — aussi bien qu'en ces littéraires clichés où reviennent les « guerriers », les « héros », le « peuple des Penseurs et Poètes », le « Seigneur de la Guerre », le « Seigneur Dieu », la « fidélité allemande », et toute la sempiternelle phraséologie de jactance et de mysticisme. Mêmes évocations de l'*altdeutsch*, du moyen âge, de l'ancien Empire, préfigure de l'Allemagne nouvelle et de ses colossales destinées (voyez les reîtres porte-bannière, au sommet du palais du Kaiser, voyez l'énormité gothique de la Poste ornée de six statues d'empereurs : un Barberousse, un Rodolphe de Habsbourg, un Maximilien Ier, faisant pendant au vieux Guillaume, à Frédéric III, à Guillaume II). Même utilisation pour les fins superbes, même transposition dans l'univers pangermaniste des Dürer, des Herder, des Kant, des Gœthe, des Beethoven, ces génies si humains, innocents du rêve de race élue et de conquête, dont les noms donnèrent à la prédication de guerre l'un de ses arguments les plus ressassés, dont les figures galvaudées, muées en « zincs d'art », peuplent les monuments de l'Empire. Là-bas, près de l'Université, c'est Gœthe, l'ami de toute culture humaine, aujourd'hui protagoniste de la Kultur, qui

se dédouble pour garder, par derrière et par devant, cette forteresse spirituelle de la Germanie.

Alentour, derrière les principaux palais, de puissants bâtiments d'affaires, des écoles industrielles, des casernes, des *Bierhalle*. Et tout au bord de l'immense rectangle, l'église de la Garnison, qui semble surveiller. C'est tout le monde impérial que nous évoque et nous résume cet ensemble : l'empereur allemand, la religion, l'armée, l'école, la science, la bureaucratie, les affaires, — et devant ces casinos, on pourrait ajouter : la fête. Et c'est aussi l'ordre impérial, achevé, définitif, évident. Sous les fenêtres du Kaiser vivant, sous le geste de bronze du grand-père divinisé, magnifiquement, la création des Hohenzollern se dispose.

Et tout est morne, un ennui pèse, vaste, allemand, lui aussi, comme d'une parade qui s'éterniserait, où le geste mécanique et commandé remplace les rythmes divers et spontanés de la vie. Le vieux Ruskin avait-il donc raison, qui, opposant la science aristocratique des bâtisseurs de la Renaissance, à l'art fraternel, fervent, anonyme du moyen âge, montrait dans l'orgueil le principe de mort de toute architecture? Mais l'orgueil, ici, n'est pas celui d'artistes et princes artistes de la Renaissance. C'est celui de l'Allemagne moderne, industrielle, appliquée, parvenue. Partout le copié, l'inanimé, le mécanique ; la pierre même prenant des aspects de stuc. On se croirait devant des bâtiments d'exposition, des palais surgis d'hier, faits pour tomber demain, qui ennuient aussitôt qu'ils prétendent durer.

Aujourd'hui l'exposition est vide, et l'on y bâille davantage. Quel plaisir de lui tourner le dos, de revenir à l'Alsace, de retrouver l'autre, l'ancienne Strasbourg! — celle qui développa lentement, naturellement, ses formes successives, celle qui associée à la vie française en des temps où se décidaient les âmes nationales, en reçut les influences de style et de raison, et puis fondue en nous à la flamme de la Révolution, prit sa physionomie et son caractère définitifs. La vraie Strasbourg, sœur de Bordeaux et de Marseille, de Lille et de Lyon, dont la figure trône à sa place, dans le cercle des grandes cités de France.

METZ

Quelques jours après, j'étais à Metz, où l'on s'imagine un peu trouver l'analogue de ce que l'on vient de voir dans la capitale alsacienne, tant les noms des deux villes, comme ceux de l'Alsace et de la Lorraine, se sont associés dans notre deuil. Mais quelle différence entre les deux captives ! Strasbourg est française, comme Lille et Marseille, et malgré tout, comme Lille et Marseille, par l'originalité même de son caractère, elle nous est excentrique : on s'y sent loin de l'Ile-de-France. Et malgré tout, aussi, elle rassure, elle réjouit par le sentiment tonique de vie copieuse que l'on en reçoit, par ses aspects de pittoresque et de prospérité. La robuste Alsacienne est de notre famille, mais cette Metz, depuis les origines, c'est nous-mêmes, la chair de notre chair, une pauvre et douce fille de notre vieille essence gallo-romaine. Elle nous touche par ce que nous sentons en elle d'un peu gris, de fin, de réservé. Est-ce parce qu'elle est si française que les Allemands l'avaient chargée de si pesantes chaînes?

Tout ce que nous avions senti à Strasbourg, devant les marques de leur domination, tourne ici au pathétique. A Metz, le pèlerinage n'est que de tristesse : un cœur français s'y serre de pitié et d'humiliation. Ce qui est affreux, c'est la vulgarité de la patte que l'Allemagne appesantissait sur cette victime. Dès l'arrivée, cette laideur consterne. Cocasserie énorme et romane de la rouge gare, peinturlure vert épinard de son beffroi, platitude réaliste d'un décor où des figures de porteurs, de soldats en casques à pointe, et de locomotives, embellissent frises et chapiteaux. Et puis, au premier pas dans la rue, de repoussantes bâtisses, des caravansérails hétéroclites, aux façades tartinées de jaune et de marron, des *restaurations* dont la baie vitrée montre les dîneurs serrés à des tables sans nappes, et s'essuyant à des serviettes de papier. J'ai dû passer quelques heures dans l'un de ces logis, et je ne le regrette pas. Ils renseignent sur les besoins, habitudes d'une classe d'Allemands qui ne va pas à Monte-Carlo. On y trouve une combinaison singulière de pauvreté et de mécanique perfection. Je ne

parle pas des garçons pommadés, en habits tachés, du type morne qui signale toutes les pensions germaniques. Ce qui donne d'abord le ton, c'est une énorme cage d'escalier et d'ascenseur, qui pourrait provenir d'une usine. Des murs d'un brun verdâtre et granuleux, de matière indéfinissable, des chambres sans tapis ni fauteuils, un lit de style munichois, où l'on couche à un pied du plancher, sous un vaste *plumeau* (édredon) de coton douteux, qui remplace à peu près les couvertures, une table de toilette en fer, un aveuglement d'électricité, un radiateur admirable dont l'aiguille vous donne tous les degrés de température. En somme, toute la laideur et tout l'inhumain confort d'une prison vraiment moderne. Et quand, par la fenêtre, on voit la cour intérieure sous quatre falaises barbouillées d'ocre, on peut se croire vraiment en prison.

On fuit le plus vite possible, et dans la rue allemande, dans les grandes avenues, surtout, on reçoit d'autres impressions. La pauvreté disparaît, ou, du moins, n'est plus que celle des idées sous le grandiose des dehors. Partout des aspects de puissance et de richesse, mais toujours le règne du mécanique — plus ennuyeux, consternant, à cette échelle, malgré le disparate des façades. Accumulations désordonnées de tourelles et clochetons, ou bien pignons flamands de sept étages par-dessus des soubassements en appareil cyclopéen, et des piliers de pierre brute. Bâtiments gothiques d'affaires, immeubles Renaissance, prodigalité de statues qui rappellent les décors des *Bierhalle*, mascarons et cariatides barbus comme de vieux dieux allemands. C'est bien pire, d'un poncif plus vide et prétentieux, que tout ce que l'on a vu dans la nouvelle Strasbourg.

Je marchais depuis dix minutes quand je suis tombé sur une longue muraille tendue devant une suite de bâtisses. C'est alors, en regardant un plan de la nouvelle ville, que j'ai compris pour la première fois quelle prison enfermait la pauvre Metz, et ce qu'étaient ses geôliers. Sur tout le pourtour du plan je voyais d'énormes rectangles noirs dont chacun porte en grosses lettres le mot *Kaserne*. *Kaiser Wilhelm Kaserne, Prinz Friedrich-Karl Kaserne, Kœnig Johann Kaserne, Pioniren Kaserne, Steinmetz Kaserne*... La population française de la ville était tombée à 20 000 âmes, et les

casernes pouvaient contenir 30 000 soldats du Kaiser. Une carte, accompagnant le plan, donnait la ceinture des forts, de ces forts que la volonté et l'application allemandes ont faits, au cours de quarante ans, les plus puissants du monde. On voyait le formidable de cette patte dont on avait déjà commencé de sentir la laideur.

Un ami, médecin colonial, que je venais de retrouver à Metz, m'avait dit : « Vous verrez : c'est Kiaou-Tchéou — une concession d'extrême-Asie. » Dès mon premier tour en ville, passant du boulevard Empereur-Guillaume à la rue Serpenoise, je compris ce qu'il avait voulu dire. L'Allemagne est la seule puissance d'Europe qui, à propos de territoires européens, à l'ouest comme à l'est de ses frontières, ait parlé de *coloniser*, — c'est le mot qu'employaient les pangermanistes avant et pendant la guerre, à propos des conquêtes projetées en Wallonie et en France. L'entreprise n'était pas nouvelle. Dans la vieille Lorraine, de culture si fine, profonde, et si antérieure à l'allemande, depuis longtemps les nouveaux venus s'étaient, comme en pays slave, posés en colons — en colons de la race supérieure, en représentants de la civilisation vraie, celle qui conquiert l'indigène par ses armes perfectionnées, et puis le maintient subjugué par son prestige, par la grandeur de ses activités et la puissance mécanique de son outillage, en lui imposant de changer d'âme ou de disparaître.

Telle est bien la relation entre deux races, entre deux mondes, qu'ils avaient entrepris d'établir à Metz, en affirmant, à côté de la vieille ruche indigène, leur volonté d'ordre, d'alignement et de puissance, en superposant à sa pauvreté la masse et le luxe de leurs banques, postes, casernes, hôpitaux, *Kommandaturs*, gares, truculentes statues, portes triomphales, en écrasant tout le suranné, tout le vétuste et le provincial de la charmante cité, sous le moderne et le mondial de leurs créations. L'étonnante gare, au vert beffroi roman, les nappes de rails qui viennent y converger, annoncent une cité de 500 000 habitants. Il n'y en a pas 70 000, mais on comptait sur le développement énorme, à l'allemande, d'une Metz où l'afflux des nouveaux venus, la puissance de leurs entreprises, auraient le même effet qu'en Orient, sur une ville indigène, le

nombre et l'activité des Européens. Et, en effet, plus on « civilisait » la ville, plus on tâchait à lui imprimer par le bienfait des énergies et disciplines germaniques, le caractère de l'impérial et du colossal, et plus l'ancienne vie lorraine se repliant dans le réseau des rues centrales, se concentrait, pauvre et fière — justement comme en Afrique, la vie arabe dans les ruelles d'une vieille Kasbah. Mais en Afrique, rien ne fut prémédité : des forces fatales ont agi contre lesquelles aujourd'hui nous luttons, que nous ne laisserons pas prévaloir au Maroc. Ici l'orgueil des conquérants qui se posaient en *Herrenvolk* se manifeste en tout (et d'abord à l'abondance des statues casquées), avec la volonté de germaniser l'ancienne population ou de l'éliminer d'une Metz changée en boulevard de l'Empire.

***

On passe la ligne d'un rempart qui n'est plus, et l'on entre dans la vieille ville française. Elle commence tout d'un coup, comme un quartier indigène dans un port d'Orient. Ah, comme elle est française! et que l'on se sent loin de la civilisation du Rhin, et même de Strasbourg ! Rien, ici, qui rappelle les cités de Suisse ou des Pays-Bas. Nul air d'ancienne vie communale, autonome, d'influences protestantes, de volonté individualiste appliquée à ses propres disciplines d'ordre et de tenue. Une personnalité moins évidente de la ville et de chaque maison, une certaine douceur, un certain laisser-aller, des apparences de vie plus sociable, plus centralisée, toute latine. Chaque côté de la rue, une haute et longue façade, toutes les fenêtres alignées sous la ligne continue des toitures pareilles, des magasins modiques, presque sombres, où l'on est servi sans hâte, par des femmes en noir. De temps en temps, de longs bâtiments Louis XIV ou napoléoniens, — frontons, corniches, grecques, graves toits d'ardoises — mettant leur style et leur grisaille uniforme dans cette grise uniformité. Avec cela, de solennelles places, de beaux mails, des hôtels du grand siècle, une cathédrale de pierre grise, haute comme le chevet de Beauvais. Bref, de la province, de la grande province, de l'essence de province française.

Aussi, avec quelle rapidité la France, ici, s'est retrouvée! Sur un geste de M. Mirman, les enseignes germaniques sont tombées, et sur des plaques blanches et bleues, tous les noms français des rues sont revenus. A première vue, on se pourrait croire dans une préfecture quelconque de France, à Dijon ou à Saint-Brieuc. A ne considérer que les apparences, une visite à Metz, à la Noël, n'était déjà plus d'un intérêt spécial, — si, par lui-même, un tel fait n'eût été si intéressant.

De même pour les gens. Sans doute, les Français sont encore la minorité, mais on ne voit qu'eux dans ces rues, on n'entend que notre langue, comme si les Allemands se cachaient. Des visages, des allures, un parler de notre plus vieille et générale essence. Les physionomies, les mots, l'accent d'un Lillois ou d'un Toulousain sont autrement marqués de caractère local. Je croisais, autour de la cathédrale, de vieilles dames bourgeoises; du côté du marché, des paysannes en châles et coiffes tuyautées; des enfants fluets et pâlots sur l'esplanade; près de la Préfecture, ce fut un groupe de vieux messieurs maigres, de mine rustique, en redingotes d'autrefois, en gibus, en gants de fil blanc, comme on en voit, à certains jours, en province, autour des mairies et des hôtels de ville. Je causais avec les marchandes de journaux et de tabac, qui ne demandaient qu'à parler, et qui parlaient si poliment, sans gestes, avec tant de douceur et de simplicité, des plus excitants sujets de la guerre, de leurs ennuis, de leurs attentes, des vexations subies.

Je revois l'une de ces femmes qu'un passant interrompit tout d'un coup en lui demandant je ne sais plus quelle *Volkszeitung*. Je l'entendis répondre d'un trait, en tournant à peine la tête : « *Mein Herr, ich habe keine mehr* », et elle continua tout droit son récit français. Ce fut une parenthèse d'une seconde, mais où s'illumina un sens émouvant. Cette femme, jeune encore, n'avait jamais été légalement française. Je l'avais oublié, tant elle semblait l'avoir été depuis toujours. Elle faisait partie de cette France demeurée de l'autre côté de la terrible grille, et dont la matière est allée se réduisant, à mesure que le conquérant gagnait en force et en carrure, — mais l'âme n'a jamais changé ni fléchi.

C'était toujours la même plainte qui revenait. « Supprimer

notre langue, ah ! ils n'auraient pas dû faire ça ! », me disait doucement la marchande de journaux. Mince grief, quand on pense aux atrocités subies par nos populations envahies. Pour ces Lorraines, ce terme de comparaison manque. Elles ne voient que la violence faite à l'esprit, plus pathétique ici qu'en Alsace, puisque le français, c'est la langue primitive, naturellement accordée à l'âme indigène dont elle est née, et qu'elle entretient, — puisque ne savent l'allemand que ceux qui l'ont appris à l'école. C'est ce que me disait une jeune fille, qui tient avec sa mère un magasin de photographies. « Nos vieux ne pouvaient pas seulement ouvrir la bouche dans la rue. Tenez, ma mère, ils l'ont fait suivre, espionner, même par des enfants, oui, des petits Boches, pour la prendre en faute. On se rencontrait, on se saluait, on se parlait des yeux sans remuer les lèvres, comme cela (elle faisait une grave salutation de pantomime). Nous leur disions : « Mais puisque c'est notre langue, le français ! » Ils répondaient toujours : « Ici vous êtes en Allemagne. Ici vous devez parler allemand ! — *Hier muss deutsch gesprochen werden !* » Elle imitait l'accent autoritaire et sentencieux d'une bouche germanique prononçant cette gutturale formule d'État, cette consigne d'obéissance, qui nie une vérité historique et vieille de dix-huit siècles.

Elle disait leur vie pendant la guerre : « Nous en ont-ils annoncé, des victoires ! Cette année, ils ont voulu nous faire croire que c'était fini : ils bombardaient Paris. Nous ne l'avons pas cru : il paraît que nous avions tort. Et les cloches qui sonnaient, et les journaux qui nous prouvaient tous les jours que c'est la France qui a voulu la guerre — et toute la propagande. Je vous assure qu'il fallait avoir la foi. Eh bien ! personne n'a jamais douté. On ne savait pas comment cela se ferait. Il y en avait qui disaient : « Vous verrez, cela arrivera tout d'un coup » — et ils ont eu raison. On ne pensait qu'à ça : à la délivrance. Un Allemand m'a dit : « Quand les nouvelles sont bonnes pour la France, vous autres, les Lorrains, — *Lothringer*, qu'ils nous appellent — on vous reconnaîtrait dans la rue, rien qu'à vos yeux qui brillent. »

Deux religieuses sont entrées dans le magasin ; elles demandaient certaines photographies du maréchal Pétain et de la

Revue, le jour de l'entrée. C'était pour la fête de la Révérende Mère. Il fallait que les drapeaux fussent bien en évidence, comme on les avait vus, tenus fièrement, très droits, en rang, devant la statue du maréchal Ney. La vieille dame et la jeune fille s'ingéniaient à trouver l'image qui pourrait satisfaire le patriotisme de madame la Supérieure. Elles aussi disaient avec une intonation qui soulignait le titre : « la Révérende Mère ».

Ces quatre femmes étaient évidemment de la même race, fine, tranquille et sérieuse. De la même race et de la même vieille culture, citadine, catholique et française, toute de mesure et de politesse. Elles semblaient s'entendre à demi-mot. C'était charmant, entre ces deux petites bourgeoises en noir, si droites, et ces deux religieuses, ce dialogue où revenaient des mots militaires prononcés à voix basse, avec le même accent pénétré de respect que s'il se fût agi d'une fête de la cathédrale, de personnages ecclésiastiques et de reposoirs. Tout, à Metz, nous évoque la jeune fille que Barrès a choisie pour incarner la modestie, la finesse et la fidélité messines. Certainement elles faisaient partie, ces quatre simples dames, comme Colette Baudoche et sa grand'mère, « de ce cercle de femmes qui si longtemps a protégé ce qui gisait à Metz de civilisation et de patrie françaises ».

***

Sur la place d'Armes, entre l'Hôtel de Ville et le grand vaisseau de la cathédrale, j'ai retrouvé les Allemands, et l'on eût dit, à première vue, des soldats allemands. Tout simplement, au centre principal des tramways, un groupe de conducteurs et wattmen qui semblaient attendre, passifs et muets, des correspondances ou départs. Je ne sais pourquoi, chaque fois que je reviens là, il y en a toute une bande. Comme ils sont à part, comme ils se tiennent entre eux ! C'est, avec leurs bottes, le vaste et lourd manteau gris, le double rang métallique de boutons, la forte courroie en bandoulière, qui leur donnent cette apparence de soldatesque boche. Mais, par ordre de la même autorité française, qui a si vite francisé les noms des rues, leurs larges casquettes ont fait place au bonnet de

police que portent si crânement nos conductrices parisiennes. Il semble mince, en comparaison de la forte coiffure allemande, qu'appelle si visiblement la houppelande *feld-grau*. Le changement est d'hier ; ils déclarent, paraît-il, le cadeau de Noël médiocre. En tout cas, le crâne petit bonnet ne leur va pas : ils ont plutôt l'air honteux que fringants, l'air un peu de renards dont on aurait coupé la queue.

Je cherche à démêler le caractère qui les marque comme une espèce à part, au milieu de la foule française. C'est un air à la fois de puissance et d'humilité. Puissants, ils le sont par la carrure qu'amplifie encore le grand manteau militaire ; par cet aspect de bonne tenue, de solidité luisante et disciplinée que l'on voit en Allemagne à tous ceux qui, vis-à-vis de la foule, représentent quelque chose de l'autorité ou de l'administration publiques ; par tout cet aspect sous-officier que l'on a toujours remarqué, dès que l'on franchissait la frontière allemande, aux employés du chemin de fer et de la douane. Mais humbles par l'expression : une expression où se traduit, sans doute, leur infériorité actuelle de vaincus, de Boches déchus, tout juste tolérés, on peut dire hors caste, dans une Metz redevenue française, — mais surtout leur infériorité accoutumée de basse caste dans la hiérarchie sociale de l'Allemagne, cette habitude héréditaire de soumission et d'obéissance qui dispose si bien leur espèce à se laisser dresser par ses maîtres au métier de chiens de garde et de police, voire de chiens de sang et de curée, comme ceux que l'état-major allemand a lâchés sur la Belgique et nos pays du Nord.

La singulière nuance de cette triste expression, tous ceux qui ont vu de la troupe allemande — *Mannschaft* — au repos, la connaissent. C'est la même qui m'a frappé chez mon porteur de la gare, à mon arrivée à Strasbourg, — ce pauvre *Dienstmann*, qui, si visiblement, n'était rien par lui-même, rien qu'une particule d'un rouage dans une machine énorme et si longtemps formidable. Un je ne sais quoi d'indéterminé, de passif, presque de vide, comme si l'homme attendait du dehors l'impulsion qui le mettra en mouvement, comme si le ressort manquait, ou n'était qu'un ressort d'automate dont il faut déclencher le jeu. Le curieux, chez ces employés

désœuvrés, c'était leur morne silence. Simplement, ensemble, ils patientaient : une équipe de lourds chevaux bien harnachés qui attendent les brancards. Je pensais aux blagues, discussions, fumeries de cigarettes, lectures de journaux dont une troupe d'ouvriers parisiens eussent animé de telles minutes, à leur indépendance, à leur fantaisie, à leur gouaillerie, à leur sensibilité, — toutes causes, peut-être, d'infériorité pratique, si l'on considère une société comme une machine de production et de combat, mais qui signifient que l'homme est un homme, et qu'il dispose de lui-même.

Il en est un que j'ai rencontré plusieurs fois, le plus humble de tous, une figure un peu creuse, en cela différente des autres, une figure presque touchante, tant son atonie, son air de docilité toute prête et de générale bonasserie, se nuançaient de tristesse. Je n'oublierai pas la peine qu'il s'est donnée pour m'expliquer longuement mon chemin, et puis, le lendemain, à l'arrêt de sa voiture, quand il me reconnut sur le trottoir, son vague sourire, son hochement de tête, comme pour un ami retrouvé. Un homme long, au regard lent, au geste lent : un air de patience infinie. Un homme qui n'a jamais rêvé d'un autre niveau de vie, jamais pensé au-dessus de sa condition, jamais jalousé la *Herrschaft*. Un homme sans fiel, même contre le Français vainqueur — son vague sourire spontané me le prouvait — et tout prêt à lui obéir parce que le milieu intérieur manque, qui fait la résistance et l'autonomie, — parce qu'il est une mécanique d'obéissance, et qui fonctionnera, quelle que soit la main qui la commande.

De tels hommes sont accessibles à toutes les suggestions. Tandis que celui-ci me souriait avec tant d'innocence, je l'imaginais chez moi, dans mon village de France, jeté par ordre, avec d'autres, au saccage. Comment eût-il résisté au contagieux délire de destruction qu'attise la destruction? Comment ne se fût-il pas exalté jusqu'à ce *furor teutonicus* dont les professeurs allemands ont célébré l'inspiration divine et la beauté. *Furor teutonicus*? Fureur de moutons, en qui leurs bergers savent, à point nommé, exciter la rage.

***

Derrière les humbles employés bottés qui me représentaient le matériel ou le cheptel humains de l'Allemagne, s'élève, au porche de la cathédrale, la figure de celui qui fut le maître, le maître de tous leurs maîtres, Guillaume II, dur et strict, déguisé en moine. Le prophète Daniel, dit-on : mais qui pourrait s'y tromper? Et quel autre prophète que celui du vieux Dieu allemand s'est jamais appliqué à casser d'un pli si impérieux sa moustache?

Qu'est-ce qu'il fait là, à côté des apôtres et de l'angélique essaim du portail? Quelle impériale pensée nous traduit cette présence? Une chose est certaine : c'est que nul architecte ou sculpteur n'a osé ni proposé l'idée de l'ériger dans cette niche : on ne prend pas ces libertés avec un Kaiser. L'idée vient de lui. Parmi tant de gestes singuliers qu'on lui attribue, et dont on conclut à sa psychologie, en voilà un, indubitable, auquel on peut réfléchir.

Qu'est-ce donc qu'il nous signifie, dans cette attitude et ce costume? Peut-être rien qu'un rêve de cabotin, de cabotin allemand, saturé de romantisme, d'historisme et de wagnérisme — et qui transposait les idées réalistes de son règne en termes de mystique et de moyen âge. A-t-il pensé à Tannhauser? A Charles-Quint? A-t-il seulement voulu, après tant de changements de costumes, se voir dans l'un des rares costumes qu'il ne pourrait jamais porter, puisque tout de même il ne pouvait pas figurer dans un opéra. En tout cas, cette statue s'apparente à toute la littérature de Guillaume II, à tout le rêve qu'il a tant fait pour exciter ou entretenir en Allemagne. Et c'est bien son romantimse qui s'y traduit, l'impérial besoin de changer d'être et de personnage. Comment lui, l'empereur, délégué de Dieu, et qui communique avec lui, serait-il en cagoule de trappiste?

Et sans doute, c'est autre chose encore. Dans une cité catholique et française, dans une cité conquise, mais dont l'âme ne s'est pas rendue, ce n'est pas sans une pensée de défi qu'un Kaiser luthérien, prussien, s'installe au porche de la cathédrale où le patriotisme des vaincus se confond à leur piété. A la porte du sanctuaire français que sa présence veut

germaniser, il se dresse en gardien, en geôlier, en maître. *Oderint dum metuant!* Nulle commémoration du deuil français qu'il ne surveille : tous ceux qui viennent pleurer, prier, tous ceux que réunit la messe des soldats français de 1870 doivent passer devant lui. Quelle façon encore d'imposer sa présence à la ville prisonnière et de l'y perpétuer, — de forcer, de violer de pauvres âmes [1] !

Une figure de loup, si maigre, si dure, la mâchoire serrée. Un personnage à part, solitaire, orgueilleux et glacé au milieu des bons saints authentiques. Un étrange moine : le diable qui s'est fait ermite. De vieilles femmes des campagnes messines devaient avoir envie de se signer lorsque, pour pénétrer dans la basilique, il leur fallait passer sous l'inquiétant personnage.

***

Cette cathédrale est un haut vaisseau, l'un des plus élancés de l'art ogival, et tout en verrières, clarté, spiritualité. Pour la bien voir, il faut descendre jusqu'au pont voisin. On dirait alors qu'elle pose, avec tous ses pinacles, sur le massif de vieilles maisons qui tombent à pic sur la rivière : un grand diadème couronnant la ville, et qui s'exalte dans le ciel. Et tout est gris, du même gris que ce jour pluvieux qui semble un jour d'autrefois qui revient. Tout ici, maisons, toitures, pinacles, parle du passé, du même passé, d'une seule vie collective qui dure depuis des siècles. La haute église semble sortie de la ville comme une prodigieuse fleur de pierre; elle en continue la montée, elle l'achève en s'isolant dans l'espace. Vraiment un sanctuaire, le sanctuaire où ont prié les générations d'une cité. Comme on comprend que l'âme messine, pendant le demi-siècle de la captivité, y ait trouvé son refuge !

Le vieux Strasbourg, au bord de l'Ill, me rappelait des eaux-fortes de Dürer. Ces paysages de l'ancienne Metz, au long de la Moselle, évoquent plutôt de fins dessins au crayon gris de la fin de notre XVIIIe siècle. Cela se compose de la

1. *Oderint dum metuant !* (qu'ils haïssent pourvu qu'ils craignent !) Un diplomate français me dit avoir aperçu ce mot autographe, avec la signature impériale, sur une photographie encadrée du kaiser, alors qu'il rendait visite à un conseiller de l'ambassade d'Allemagne à Paris.

même façon; c'est le même pittoresque sage et bien ordonné, le même tranquille accord : un haut chevet d'église dans un ciel nuageux, de graves toitures à colombiers, des façades serrées, fanées, où s'alignent fenêtres et contrevents, un désordre de hangars, appentis, en de vieilles cours, une berge où traîne une barque, la noble courbe d'une rivière qui se précipite au loin vers un barrage, — et, là-bas, la pointe d'une île où se lèvent de beaux arbres dépouillés par l'hiver.

Ces bords, ces îles, ces bras de la Moselle, font le grand charme de Metz. Paysage de douceur, de finesse, d'amplitude, où la rivière blonde, suivant qu'elle se divise ou se réunit, s'étend en perspectives diverses entre de vieilles et sérieuses choses. Seule l'Église protestante de la Garnison, plus énorme que celle de Strasbourg — à la mesure de la garnison de Metz — nous ennuie de sa pierre trop neuve et de sa prétentieuse flèche. Mais en allant vers l'Esplanade, bientôt on la dépasse, et la vraie, la grande campagne messine se révèle. Comme elle s'harmonise à la douceur de la vieille ville, et comme elle y marie ses lignes ! Comme elle enveloppe ces faubourgs de l'Ile Chambière !

Belle harmonie spacieuse. On respire. Les méandres de la Moselle, ses rideaux d'arbres qui semblent des fumées, une plaine semée de boqueteaux que l'hiver dématérialise, l'ample mouvement général de cette plaine qui se creuse mollement pour remonter, — au loin, une souple bordure de collines bleues, le beau mont Saint-Quentin : quelle grandeur, et quel ordre, quel style de ce délicat paysage ! Comme tout s'y dispose à souhait pour le contentement de l'esprit et des yeux !

Et puis, on remarque une chose, c'est que toutes les hauteurs lointaines sont comme écimées et bordées par en haut de lignes pâles. Alors, on se rappelle : les forts, la barrière inexpugnable de forts dont les canons menaçaient l'ouest. Tout cet exquis pays de la Moselle n'était qu'une immense place forte, la plus puissante de l'Allemagne et du monde. Toute cette terre si française était armée contre la France.

C'est ici, sur ce belvédère de l'Esplanade, que les Allemands aimaient à venir se pénétrer du sentiment de leur conquête. Sur ce socle, le vieux Guillaume à cheval, et le bras tendu,

montrait à Metz les champs de la victoire allemande et les barreaux de sa prison. Aujourd'hui, le socle est vide, et sur la terrasse, un Français peut s'attarder à l'aise.

AUX CHAMPS DE BATAILLE DE 70

Cette douce campagne, dont les villages portent ces noms tragiques : Rezonville, Amanvilliers, Gravelotte, Saint-Privat, j'ai pu hâtivement la parcourir. Je pensais à ceux qui firent ce pèlerinage aux temps où rien n'éclaircissait le deuil, quand la force allemande semblait peser pour toujours sur ces tombes de la France.

Rapide et funèbre vision. Une de ces aigres après-midi de décembre où la terre glacée de clartés instables, ou bien fondant sous des franges de pluie, paraît plus sensible et frissonnante. Pour commencer, la blonde Moselle dans un blond pays éclairci par l'hiver : un pays froid, venteux, spacieux, où la route coupe tout droit, bordée, à la française, de hauts peupliers légers.

Puis, vers Moulins, comme on quitte la rivière pour obliquer à l'ouest, de longues levées de chaumes et de terre boueuse, des horizons changeants, des boqueteaux qui s'espacent, mesurant sur un ciel obscur une grande ligne ondulante. On passait devant des villages comme j'en avais traversé en Lorraine française, entre Nancy et Gerbévillers, serrés et gris, du gris d'un nid de guêpes, sous des toits rougeâtres.

Du côté de Saint-Hubert, comme les premières tombes se levaient, la pluie s'est installée pour le reste de la journée. De lourdes nuées noires couraient, bas tendues sur le pays désolé : un pays qui me semble à peine avoir été réel, tant il se défaisait et se refaisait, au hasard des vapeurs et rayons, — tant le souvenir qu'il m'a laissé se dissout en pure, obscure tristesse, comme celle que laissent certains rêves dont la substance a fondu.

Sur ce fonds si vague, je revois d'obsédantes images de premier plan : des vols noirs de corneilles qui s'enlèvent lourdement de la glèbe, à notre passage ; des croix de tombes, tantôt isolées, tantôt par jonchées, de tous côtés parfois — l'unique

et funèbre flore de cette terre vaporeuse ; des inscriptions, disant, sans aucun nom, le nombre des Français, des Allemands, mêlés sous un long tertre. « *Hier liegen 20 deutsche und 30 französische Krieger...* » Et çà et là, peuplant la triste campagne, haut érigés le plus souvent sur des morceaux de roche, et par-dessus des Croix-de-Fer, les symboles allemands du souvenir : étranges inventions, d'un art parfois si naïf et si plat, parfois d'un réalisme si dur et agressif. Il y a des soldats en casque à pointe, en shako, dont les barbes bien peignées et tout le parfait détail de l'uniforme sont l'essentiel. Il y a les bêtes qui signifient la force et la bataille. Des aigles, surtout, non pas stylisés, héraldiques, comme les emblèmes de Napoléon, mais copiés sur la créature vivante, laquelle est proche du vautour : véritables rapaces qui s'éploient, dont les becs tendus vers l'Ouest crient la menace et le triomphe, dont les têtes plates, sur les cous pelés, n'expriment que voracité. En avons-nous vu, en cette brève et sombre après-midi, de ces méchantes bêtes prussiennes !

A Saint-Privat, elles forment toute une sinistre assemblée, encerclant la tour crénelée qui commémore l'héroïsme de la Garde. Des aigles tout pareils à ceux que l'on voit dans un jardin zoologique : prunelles sauvages où ne vit que l'énergie qui veut tuer pour dévorer, terribles griffes, faites pour se crisper sur de la chair. On croit sentir l'odeur du charnier. Ensemble, ils clament la mort à tout le cercle de l'horizon. Tout près de là, un lion : formidable créature qui se tend vers son ennemi, montrant les crocs, hurlante, et hérissée par la furie.

Étonnante façon de commémorer ceux qui sont tombés pour le *Vaterland*. On pense aux monuments du souvenir français, à cette figure de femme, la France, dont le geste maternel soutient la tête mourante d'un adolescent blessé; au mâle et pathétique bas-relief de Mars la Tour, qui n'évoque, en une scène noblement rythmée, que la défense du sol natal et la sérénité du dévouement. Ici, nulle tendresse pour les morts : rien que l'orgueil de la force qui défie, et l'exaltation de la bataille. Devant ce cercle de rapaces, je revoyais une autre assemblée, celle qu'une photographie populaire en Allemagne nous montrait jadis : la famille impériale, huit Hohen-

zollern, hommes et femmes, tous en hussards de la Mort, et portant à leur colback le signe de la guerre et du charnier : un crâne entre deux ossements.

Et plus significatifs encore, parmi ces monuments de la mort, ceux qui nous présentent des figures religieuses — chrétiennes, disent leur nom, mais toute charité en est absente. C'est l'Archange Saint Michel de Saint-Privat, dont le Kaiser, dit-on, modela la maquette. Vraiment un Saint Michel de Kaiser : un archange casqué, un archange officier, droit, la tête haute, impérieuse, les deux bras tendus et appuyés devant lui à son épée nue, — un air de prince militaire qui juge, immobile, un défilé de troupes. Et c'est le Christ de la chapelle ouverte de Gravelotte : maigre et glabre statue, copiée, peut-être, sur une mosaïque byzantine, mais plus glacée, et qui trône seule, inflexible, en ce lieu de silence, entre seize tables de marbre où se pressent les noms de tous les morts de la bataille, — devant les alignements d'un cimetière de 5 000 tués. Un Christ dépouillé de son humanité, supérieur à la prière, un Christ exigeant et rigide, qui ordonne l'absolu du devoir, et d'abord du devoir militaire, cette discipline jusqu'à la mort, *Disziplin bis zum Tode*, que Guillaume exigeait de son peuple. Un Christ germanisé : *Zur Germanisierung des Christianismus*. Comme il nous signifie toute l'éthique spéciale que les maîtres de l'Allemagne lui ont inculquée ! — celle qui commande le dévouement total des individus à l'État, celle qui met au premier rang des valeurs « la valeur », et glorifie *more germanico*, comme la religion du Walhalla, la guerre et la conquête. Au fond, toujours du romantisme, mais moderne et prussien, où le rêve d'agrandissement n'est pas du *moi* individuel, mais de ce *moi* collectif et national, où chaque Allemand, suivant la théorie, a son être et sa liberté véritables. Voilà l'idée que toute chose allemande, en cette plaine funèbre, veut suggérer : ces inscriptions, ces impérieuses figures, ces créatures de combat. Un tel décor fait partie de l'excitante mise en scène dont Guillaume fut l'ordonnateur pour les fins impérialistes et pratiques. « Pendant trente ans, disait Maximilien Harden, nous avons vécu dans du théâtre. » Mais un théâtre où l'illusion fut terriblement active.

*
* *

A Gravelotte, il pleuvait tant que nous sommes entrés chez une paysanne pour nous sécher. Dans cette petite chambre, en causant avec cette femme, on aurait pu se croire à vingt lieues de Paris. C'était le même type clair et net que j'avais vu à Metz, et c'était la même pureté d'accent.

— Nous avons tous gardé notre langue, — disait-elle. — On avait appris de l'allemand à l'école, mais pas assez pour le parler. Pourtant, pendant la guerre, à force de loger des soldats... Mais entre nous, c'était toujours le français, excepté dehors, devant les officiers. C'était pas si terrible ici qu'à Metz... Je les avais pas peur. Quelquefois les hommes nous disaient : « Pourquoi donc êtes-vous si Français? » Je répondais : « Parce que nous naissons comme ça. » Oh ! je les avais pas peur !...

» Tout le temps, on entendait le canon. C'était comme un orage qui n'en finit plus. Pendant quatre ans. Quand ça se rapprochait, on était content. La frontière est à dix minutes d'ici. En septembre, le canon a gagné tout d'un coup, du côté de Saint-Mihiel. Et alors, nous avons été sûrs...

Le petit musée de Gravelotte était à côté, et on nous l'a ouvert. Dans les vitrines à moitié vides, il restait des schakos, gibernes, uniformes français où je croyais reconnaître ceux que j'ai vus aux jours lointains de l'enfance, dans une ville militaire de Bretagne. Tout cela terni, fané, rouillé : cet aspect qu'ont les choses mortes quand elles ne se relient plus à rien d'aujourd'hui, quand elles gisent pour toujours hors du mouvement de la vie. Ainsi d'une lettre jaunie, d'une fleur séchée que l'on regarde avec une sorte d'ivresse douloureuse, en se remémorant ce qui n'est plus rien, ce qui a fini de glisser hors du champ lumineux de l'éternel présent. Ici, la fleur séchée, c est le vestige d'une des floraisons de la France, la relique vénérée d'une fervente armée martyre.

La villageoise qui nous avait suivis nous montrait des caisses :

— Ils emballaient; ils se dépêchaient pour tout emporter. Ils n'ont pas eu le temps : l'ordre est venu de partir tout de suite. Maintenant, nous sommes tranquilles. Nous allons

nous dépêcher d'oublier l'allemand. Nos enfants ne se rappelleront même pas qu'ils en ont jamais su.

Et d'un mouvement de tête, elle désignait son marmot qu'elle tenait par la main.

Je regardais, j'écoutais cette femme, en songeant qu'elle était née, que presque tout le petit monde de ces villages aux noms tragiques était né, avait pris sa forme française bien longtemps après la conquête, que de la vie française s'est produite spontanément, entretenue en plusieurs générations, sur cette terre coupée de la France, qui ne recevait plus que les suggestions allemandes. Ah ! petite fleur patiente, fidèle à son type, à sa terre, et qui n'a pas cessé de pousser parmi les tombes !

Un instant, la pluie s'est interrompue; le paysage a reparu : les champs désolés, les croix, les rapaces symboliques, les statues, les monuments allemands dont l'orgueil semblait vouloir attester une domination éternelle comme la mort. Et puis, les silhouettes des grands forts de Metz, au premier plan, le Kaiserin : les terribles griffes que l'Allemagne tournée vers nous, ses yeux dans les nôtres, tenait implacablement plantés dans ce morceau de notre chair.

Dans ce paysage de toute leur vie, à la fois cimetière et prison, une troupe de galopins, surgie au fugitif rayon de soleil, nous regardait partir, et chantait *la Marseillaise*. Elle semblait, dans ces jeunes bouches, toute neuve, frêle encore, et comme éclose d'hier. Elle avait dû sonner pour la dernière fois, librement, il y a quarante-huit années, sur ce champ du désastre. Elle achevait de ressusciter au grand jour, dans les bouches de ces petits.

ANDRÉ CHEVRILLON

POÈMES

I

SOUS L'ARC DE TRIOMPHE

(Pour le jour où ILS passeront.)

Arc glorieux par où le vent des promontoires
Souffle de l'héroïsme à travers la cité
Nid où Napoléon fit chanter ses victoires
Dans du granit sculpté ;

Arc le plus grand qui soit, fais-toi plus grand encore !
Les géants vont venir. Le sol tremble à leurs pas.
Leurs corps pourront passer sous ta voûte sonore :
Mais leurs âmes, non pas !

Leurs âmes vont heurter les foudres dans la nue.
Ces vainqueurs sont trop hauts et, pour leur défilé,
Il eût fallu qu'Haussmann taillât une avenue
Dans l'azur étoilé.

Leurs actes furent tels que l'univers les chante
Et que Dieu se demande : « Est-ce vrai ? L'ont-ils pu?... »
Le miracle enchaîné les suit, l'aile penchante,
Comme un aigle rompu.

Tout le grand, tout le beau, l'inouï, l'infaisable
Ils l'ont fait ! Tout l'atroce, hélas ! ils l'ont souffert.
Les montagnes du mal leur sont des grains de sable,
Ils riraient dans l'enfer.

Donc, en avant ! passez sous cette arche guerrière !
Passez, ceux de Verdun, ceux d'Ypres, ceux d'Arras !
A travers ses îlots, la Marne familière
Monte et vous tend ses bras.

Au fracas des canons, au lyrisme des strophes,
Au son des orgues et des cloches, et des cœurs
Qui rêvent, à vos pieds, de tendres catastrophes,
Passez, nos beaux vainqueurs !

Passez, la rose aux dents, le casque sur l'oreille !
Les trois cents généraux inscrits sur ces parois
Vous donnent l'accolade, et Saint-Denis réveille
La cendre de ses rois.

Le dôme impérial dit à son hôte : « Sire,
Ils sont là. Levez-vous ! Le grand Jour est venu. »
Le Corse fend du front son cercueil de porphyre.
Murat l'a reconnu.

« L'Empereur ! » Tout l'Hôtel se remplit de murmures.
Les panaches déteints se font plus orgueilleux,
On sent battre des cœurs au creux chaud des armures.
Les heaumes ont des yeux.

Dans les placards, des mains reprennent les épées.
Tout ce qui batailla, de Fleurus à Crécy,
Accourt. Entendez-vous un cor, par échappées?...
Roland approche aussi.

Cambrez-vous, les poilus ! Tous les héros de France,
Ils sont là. Par nos mains, ils vous jettent des fleurs.
Ce baiser qu'une vierge anonyme vous lance,
Il vient de Vaucouleurs.

Cette écharpe au balcon, c'est l'antique oriflamme
Que portaient haut des poings de preux, au temps passé.
Ce cri d'un inconnu lointain qui vous acclame,
Saint Louis l'a poussé.

Mais pas d'émoi ! Ces grands aînés ont l'esprit juste.
Ils savent regarder. Et, vous ayant bien vus,
Le Roi-Soleil, le Roi-Galant, Philippe-Auguste,
Napoléon, — confus,

Sachant de quel métal votre gloire fut faite
Et devinant l'immense horreur de vos combats,
Au lieu de se placer pompeux, à votre tête,
S'inclinent, chapeau bas.

Et, si notre prunelle était moins assombrie,
O fantassins boueux, incolores troupiers,
Nous verrions Charlemagne « à la barbe florie »
A genoux à vos pieds.

***

Ah ! passez, passez donc ! Triomphez sous ces voûtes !
Moissonnez à pleins bras les lauriers capiteux !
A travers les vergers qui borderont vos routes,
Mordez le fruit juteux !...

Mais moi, qu'en toute ivresse une torture effleure,
Pendant que vous passez, joyeux, marquant le pas,
Je vois, je vois surtout, dans mon rêve qui pleure,
Ceux qui ne passent pas.

Je pense à Vous, ô morts sacrés, morts titaniques
De l'Yser, de la Somme et de tant de combats,
Grâce auxquels, ils n'ont point passé, les Germaniques.
Et Vous ne passez pas !

15 Avril 1919.

Je pense à Vous, si beaux, si braves, dont les mères
Vieilliront dans les pleurs en vous nommant tout bas...
Vous rêviez d'être, un jour, des Césars, des Homères :
Et Vous ne passez pas !

Oh ! si, si ! j'en suis sûr, vous passez, ô fantômes.
Vous passez. Honte aux yeux qui ne savent point voir !
Quand l'occident vermeil lance des jets d'atomes
Sur ces pierres, le soir;

Quand cet Arc, vers Paris, semble vomir des flammes,
Quand de pourpre et de sang ses reliefs sont frôlés,
O régiments des morts, ô vols rouges des âmes,
C'est vous qui défilez.

Et j'y passerai, moi, sous ces voûtes antiques.
Oui, derrière l'immense et glorieux troupeau,
Quand les derniers soldats descendront, pathétiques,
Sous le dernier drapeau,

Je marcherai sous l'Arc, tout seul, dans leur poussière,
En frissonnant au bruit d'un suprême hourra ;
Et, dans mon cœur pesant et clos comme une bière,
Mon fils mort passera.

II

LES TROIS STROPHES

I

La vie est un poème aux changeantes couleurs.
Mon père, aux vents du ciel tendant sa paume ouverte,
Sema l'orge et le blé. Sur lui, palmes et fleurs !
Sa vie, aux yeux d'en haut, fut une strophe verte.

II

Moi, chétif, par l'azur d'un mirage tenté,
J'ai laissé le soc clair pour la sombre écritoire,
J'ai fait des vers, j'ai fait des livres... Pauvreté !
Ignore-moi, soleil ! Je fus la strophe noire.

III

Un soir où le bon Dieu, sans doute, était absent,
Mon fils est mort, devant Verdun. O guerre, ô gouge...
Le poème s'achève en des rimes de sang.
Baise mon fils, ô Muse ! Il fut la strophe rouge.

III

LES FRUITS MURS DE LA PAIX

C'est parce qu'ils sont morts que nous allons revivre.

O poète penché sur les splendeurs d'un livre,
C'est parce qu'ils sont morts que tu rêves, heureux.
Amants discrets, cherchant au bois des coins ombreux,
C'est parce qu'ils sont morts que se joignent vos lèvres.
Pastoures aux pieds nus jouant parmi vos chèvres,
C'est parce qu'ils sont morts qu'on vous entend chanter.
C'est parce qu'ils sont morts que tu vas récolter,
Laboureur ; que tu vas, marchand, faire fortune.
Fol artiste au gousset rempli de clair de lune,
Le pain doré du songe est le seul où tu mords :
Si ta huche en contient, c'est parce qu'ils sont morts.

C'est parce qu'ils sont morts sur la Marne ou la Meuse
Qu'a reculé la Bête impure et venimeuse
Qui tenait sous ses crocs tant de peuples courbés.
Et nous restons debout parce qu'ils sont tombés.

Vivants, tous vos bonheurs vous viendront de ces ombres.
O France, ô ciel léger, coteaux bleus, forêts sombres,
Jardins où l'idéal fleurit au soleil clair,
Pays où plus d'amour se respire dans l'air,
Salons où plus d'esprit s'égrène au coin des bouches,
Si tu n'expiras point sous les serres farouches
Que l'Aigle noir de Prusse enfonçait dans ton corps,
C'est parce qu'ils sont morts, c'est parce qu'ils sont morts.
Tout ce qui germe et luit sort de leur chair sacrée :
Le blé, la fleur, l'étoile, et la foi qui recrée,
Et le chef-d'œuvre ardent qui rouvre les cieux clos.
Tous les rires futurs naîtront de leurs sanglots.
Et, de leurs yeux éteints, montent des lueurs telles
Que l'univers tressaille, ébloui devant elles.

Oh ! tombons à genoux pour prononcer leurs noms.
Érigeons des autels, dressons des Parthénons,
Couvrons de stèles d'or ces vastes ossuaires.
Allumez-vous pour eux, lampes des sanctuaires !
Déroulez-vous pour eux, volutes de l'encens !
Et vous, pour eux, quittez vos socles vieillissants,
O Saints ! Effacez-vous, prophètes, rois, apôtres !
Auprès de leurs vertus, martyrs, que sont les vôtres?
C'est eux que nous allons prier ; c'est saint Péguy,
Saint Lafont, saint Driant, saint Guynemer, saint Guy
De Cassagnac dissous dans la terre d'Alsace ;
Tant d'autres saints obscurs dont Dieu baise la face ;
Mon fils, mon fils aussi, mort à Verdun ; l'enfant
Tout esprit, tout rayons, tout ailes, si vivant,
Si beau que Dieu sans peine en doit faire un archange...
C'est eux, c'est leur sublime et funèbre phalange
Que nous célébrerons en des rites émus.
C'est pour eux que nos voix chanteront : *Laudamus !*
Et nous communierons en eux. Et, par les plaines,
Les yeux d'amour fleuris, les mains de roses pleines,
Chaque été, nous irons en processionnant.
Et la cloche lyrique, et le canon tonnant
S'uniront pour fêter ces Rogations neuves.
Et le blé sonnera sous le crêpe des veuves,

Les bleuets baiseront le pied des orphelins,
Tandis que les bouvreuils, célestes chapelains,
Rempliront les taillis d'hosannas et de psaumes.
Et nous, alors, baisant le sol entre les chaumes,
— Le sol, ce grand tombeau; le sol, ce grand berceau —
Vibrants comme la cloche et purs comme l'oiseau,
Nous clamerons un long merci, d'une voix tendre,
Un immense merci pour qu'ils puissent l'entendre,
Ceux-là qui, morts hier, mais immortels demain,
Nous mettent les fruits mûrs de la paix dans la main.

JEAN RAMEAU

LES LETTRES ET LA VIE

Écoutez d'abord ce fragment de lettre :

« ... J'adopte tout à fait votre idée d'article sur les jeunes gens de talent, malheureusement trop rares, qui nous arrivent ; il faut les encourager, les aider contre le joug des vieux hommes de lettres qui nous oppriment, et cela en politique comme en littérature. C'est toujours la même troupe de comparses et de chefs de chœur, qui passent et repassent sur des terrains ou des théâtres divers. Moi qui vieillis, sans cesser d'aimer les jeunes gens et qui ai tant de bonheur à les accueillir, lorsque je vois une étincelle, je suis d'avis que la *Revue* doit faire appel aux *dei ignoti* et je vous engage fort à toucher ce coin des mœurs littéraires et politiques de notre temps : la persistance et l'oppression des vieilles réputations, toutes vermoulues qu'elles soient et toutes étourdies qu'elles sont... N'oubliez pas les vieux enfants de lettres qui battent le pavé sans devenir des hommes... »

Savez-vous de quand datent ces lignes qu'on pourrait dire d'une actualité brûlante si elles n'étaient d'une actualité éternelle? Elles datent de 1851. Savez-vous de quelle revue il s'agit? D'une revue qui, vingt ans avant, ne comptait que trois cents abonnés et qui, en 1851, en comptait près de vingt mille. Enfin savez-vous quel est ce directeur, si inquiet de renouveau et si favorable à la jeunesse? C'est tout bonnement le redoutable François Buloz, fondateur et directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

Dans le livre que vient de lui consacrer sa petite-fille, madame Marie-Louise Pailleron, il y a bien d'autres lettres inédites de Buloz, les unes piquantes, les autres émouvantes. Mais je n'en vois pas qui, mieux que celle-là, nous le montre au plein de sa valeur tant comme lettré que comme manager d'hommes.

Voilà un directeur qui, en quelques années, par la sagacité de ses choix et la constance de sa volonté, a porté sa revue du néant au comble de la prospérité. Collaboration unique, autorité littéraire énorme, accroissement continu des abonnés; à sa place, avec tant d'atouts dans son jeu, un autre se laisserait vivre, sans chercher au delà.

Mais ces grossières réalisations ne sont pas le fait d'une force comme Buloz. Il suffira pour l'en garder de cet alliage étroit que forment chez lui le sens des lettres et le sens des affaires. Grâce à ce double instinct, Buloz voit plus loin que le présent immédiat. Il sent que son recueil ne pourra durer que par ce qui l'a fait renaître. C'est avec l'aide de la jeunesse que la *Revue* a gravi les rudes escarpements du succès. Aux premiers signes d'essoufflement ou de décrépitude, c'est vers la jeunesse que se retourne Buloz, lui offrant les prestations en argent et en notoriété contre les prestations en tonique. Ce n'est pas absolument un marché, car on discerne chez Buloz envers les jeunes gens une sympathie réelle, de la gratitude, de la confiance. Ce n'est pas non plus la mauvaise affaire. C'est une leçon-type de direction à la fois littéraire et avisée.

Je me hâte d'ajouter que ces commentaires ne sont pas empruntés à madame Pailleron. Loin de là, un des agréments de son livre consiste dans l'absence de ces effusions laudatives et de ces emballements admiratifs qui font souvent glisser une biographie à l'indulgence du panégyrique. Madame Pailleron a discrètement borné son rôle à relier les lettres entre elles par des remarques historiques, des dates qui les expliquent ou les situent. Pour le reste, elle laisse la parole aux correspondants. Elle se fie aux lettres de son aïeul pour en tracer le meilleur éloge. Et le fait est qu'il sort de là, malgré rudesses et travers, un Buloz très différent de la légende, un caractère, un cerveau et pour tout dire, un grand Monsieur.

Les autres documents inédits à l'aide desquels madame Pailleron nous restitue la silhouette des premiers collaborateurs de son grand-père, ne sont pas d'un moindre intérêt. Ici madame Pailleron ne se confine plus dans la neutralité qu'elle s'imposait envers son aïeul, elle juge, elle peint comme d'après nature, et d'un pinceau sans complaisances. Son portrait de Gustave Planche notamment est à retenir. Si elle me paraît s'exagérer un peu la valeur critique du « grand réfractaire » dont Vallès admirait si fort l'intransigeance, par contre elle nous en donne un croquis qui vaut en pittoresque et en finesse celui que signa Jacques Vingtras. Sur Quinet aussi et sur son *Ahasvérus*, trop oublié, elle dit également d'excellentes choses. Et elle a même trouvé à ajouter à l'interminable histoire d'*Elle et Lui*...

Mais les autres — mis à part les épigones de la première heure : les Vigny, les Musset, les George Sand, — quelle mélancolie s'empare de nous à l'évocation de ces ombres subalternes, qui chaque jour meurent un peu plus !

Les Marmier, les Ampère, les Salvandy, les Loève-Veimars, les Blaze et tant d'autres fameux piliers de la *Revue*, qui sait à présent leurs noms? Et dans un siècle que restera-t-il de ce qui reste encore des Sandeau, des Murger, des Brizeux, des Cousin, des Villemain — voire (sauf *Carmen* et *Colomba*) d'un Mérimée?...

La vraie révélation, en somme, que nous apportent tous ces papiers, c'est que la puissance de la *Revue des Deux Mondes* lui vint de son élan initial. Dix ans après sa fondation, elle ne marchait plus que par vitesse acquise.

Consultez les tables de la *Revue*. Dès environ 1840, la glorieuse phalange de 1830 s'est dispersée, soit infécondité, soit retraite, soit emprise ailleurs. Du lot ne subsiste plus à la *Revue* que Sainte-Beuve, qui ne fournit que des études littéraires. L'intarissable George Sand, elle-même, s'abstient de 1841 à 1851; Gautier en trois ans ne donnera que trois poésies; Musset, déjà devenu le « jeune homme d'un beau passé », en trois ans, lui aussi, ne livre que trois poèmes; Augustin Thierry, de 1846 à 1850, ne publiera plus une ligne... Les autres, disparus : Stendhal signe pour la dernière fois en 1839 avec *l'Abbesse de Castro* ; de Victor Hugo, depuis longtemps il

n'est plus question ; et Vigny, de 1844 à 1854, pendant dix ans, gardera le silence. A leur place de vagues nouvellistes, de vagues romanciers, de vagues historiens, de vagues essayistes. On conçoit les inquiétudes de Buloz, parmi ces « pannes », après les magnifiques compagnons du début. Évidemment il sent la *Revue* se dérober sous lui, fléchir dans la médiocrité et la grisaille. Mais le personnel manque. Et en 1851, comme vous avez vu, Buloz est désespéré. On le devine prêt à toutes les hardiesses, à tous les risques, pour tirer sa *Revue* de la pernicieuse ornière où elle s'enlise.

Un an plus tard, il n'hésitera plus. Dans la *Revue de Paris*, dont il avait fait comme une succursale de la *Revue* saumon, il insérera *le Reniement de Saint Pierre*, de Charles Baudelaire, cette pièce d'une si affreuse irréligiosité que madame Aupick suppliait qu'on la supprimât des œuvres du poète. Et quatre ans après, dans la *Revue des Deux Mondes* elle-même, il offrait, il imposait à ses lecteurs une gerbe de dix-huit *Fleurs du Mal*, choisies parmi les plus capiteuses du parterre et qu'aujourd'hui plus d'un grand journal reculerait peut-être à publier...

Respect des lettres, amour de sa revue, indépendance envers le pouvoir, haute main sur l'abonné, ce Buloz était décidément un homme ! Nous attendons avec impatience la suite de ses exploits durant la période du second Empire.

***

Il sera curieux d'étudier un jour en détail les bouleversements psychologiques et sociaux qu'a produits la guerre dans l'âme et dans les conceptions de nos jeunes littérateurs. Je parle naturellement des combattants.

Parmi eux je n'en vois guère qu'un à qui le combat ait laissé, sous la mitraille, la lucidité et l'impartialité stendhaliennes. C'est M. J. Paulhan, l'auteur d'un petit livre, délicat et ferme, intitulé *le Guerrier appliqué*. Mais ailleurs, on ne distingue qu'interversions d'idées et de convictions, métamorphoses, peaux neuves.

Chez les uns, comme M. Adrien Bertrand, M. Francis Parn, M. Henri Malherbe, M. Joachim Gasquet, voire M. Marcel

Berger, la guerre ou bien stimule l'esprit traditionnaliste et nationaliste, qui déjà fermentait en eux, ou bien le leur inculque brusquement et en fait des adeptes fervents de la force, de l'ordre, de l'autorité.

Chez d'autres, comme M. Pierre Drieu la Rochelle ou M. Julia elle crée un équilibre instable entre les goûts belliqueux et l'horreur du sang versé.

Pour d'autres, comme M. Georges Duhamel, elle élargit l'horizon de la pensée et de l'art, elle les rapproche de l'humanité, elle transmue en tendresse et en fraternité les révoltes que leur inspira d'abord le spectacle des dévastations et des meurtres.

D'autres enfin, la guerre s'est fait d'irréconciliables et mortels ennemis. La veille de la mobilisation, c'étaient pour la plupart de jeunes bourgeois paisibles, sans passions politiques précises, sans l'ombre de tendances sociales (tel ce jeune Berriat-Saint-Prix, petit-fils de M. Loubet, qui vient de mourir récemment, pleuré par toute la presse socialiste). Puis, la guerre soudain les précipite dans le chaos des batailles. Leur premier réflexe relève probablement de l'intellectualité. Devant tant de barbarie déchaînée, leur intelligence s'indigne plus de l'absurdité des massacres que de leur férocité... Mais peu à peu au contact de leurs compagnons quotidiens de misère et de péril, cette haine de la guerre prend chez eux un tour plus généreux et plus humain. A voir sans trêve l'abnégation, la résignation, l'héroïsme de ces artisans, de ces paysans, de ces petits employés, c'est progressivement une lente révélation du peuple qui s'opère en eux. Jacques Bonhomme ne surgit pas inopinément à leurs yeux, dans un accès d'illumination mystique comme celui qui frappa Michelet. C'est jour par jour, nuit par nuit, qu'ils se familiarisent avec lui, qu'ils l'apprennent, qu'ils lui donnent peu à peu leur cœur... Bientôt même cette tendresse nouvelle en arrive à altérer leur vision de la réalité. Dans ces masses héroïques et passives, ce sont moins des défenseurs du sol qu'ils finissent par apercevoir que des esclaves de la guerre... Et en face, parmi les odieux Fritz, qui sait si ce n'est pas pareil, même foule asservie et qui ne tue que par ordre de la guerre? Alors une conclusion s'impose : si la guerre, par ses sortilèges, jette

malgré elles l'une contre l'autre les nations, celles-ci n'ont d'autre recours, pour l'avenir, que de se liguer contre elle pour l'assassiner. Par une pente insensible, nos jeunes écrivains bourgeois glissent ainsi de la pitié à l'internationalisme, de l'internationalisme au socialisme théorique et du socialisme théorique au socialisme militant... Certains, comme M. Pierre Chaîne, l'auteur des *Mémoires d'un rat*, ou M. Vaillant-Couturier (première manière : celle des *Huit jours de permission*), s'en tiennent à la fantaisie voltairienne ou à l'humour acerbe. D'autres, comme M. Raymond Lefèvre, soit dans les journaux soit dans des livres comme *la Guerre des Soldats*, procèdent par la manière directe [1]. Mais le prototype de l'équipe, le chef et le précurseur du groupe, c'est vous l'avez deviné, l'auteur du *Feu* et de *Clarté*, c'est M. Henri Barbusse.

Arrêtons-nous, si vous voulez, à son cas — un des plus singuliers et des plus mystérieux qu'ait engendrés la guerre dans la littérature actuelle — et voyons si chez lui il y eut vraiment conversion réelle.

Avant la guerre, question de valeur à part, M. Henri Barbusse était un littérateur « comme un autre ». J'entends que rien ne laissait soupçonner chez lui une préférence sociale quelconque. Il avait publié un recueil de vers, *Pleureuses*, d'une fine sensibilité; un roman intéressant, *les Suppliants*; des contes bien venus *Nous autres*, — mais qui n'attestaient que des qualités littéraires sans nulle trace d'orientation politique. *L'Enfer* même n'avait marqué davantage, qu'en nous décelant chez le poète une fougue de tempérament et une crudité de coloris qui ne s'étaient pas annoncées jusque-là. De même, dans la vie courante, M. Henri Barbusse n'offrait aucun des traits du sectaire. Rédacteur en chef d'un grand magazine féminin, il exerçait ses fonctions avec la plus cordiale courtoisie et c'est à peine si des observateurs perspicaces devinaient en lui à des sourires, à des mots un certain dédain de ses fonctions, un certain orgueil tout intime.

Éclate la guerre. Aussitôt M. Henri Barbusse s'engage,

1. Et à certains égards l'on pourrait ajouter au groupe M. Cyril Berger, l'auteur de *Pendant qu'il se bat*, ouvrage préfacé par M. Barbusse, et M. Roland Dorgelès, signataire d'un récent volume, *les Croix de bois*, où ne manquent ni l'âpreté ni l'émotion.

se fait verser dans un régiment d'active, s'y conduit brillamment, obtient deux citations ultra-élogieuses, est blessé à deux reprises. Puis, durant le répit de ses convalescences, il compose un roman sur ce qu'il a vu. Quelle magnification de la guerre ne va pas nous apporter ce héros, quelles odes enthousiastes à Bellone et à son culte ! Le roman paraît. Et c'est *le Feu* !

Le talent n'y était pas niable. Parce que le livre relève du genre roman-fresque et parce qu'il s'y rencontre des personnages raisonneurs comme dans *Germinal* et dans *la Débâcle*, on a dit et répété, par la suite, que c'était du Zola. L'assimilation serait à vérifier. Zola, dès le deux ou troisième tome des *Rougon-Macquart* s'était créé une manière, si vous aimez mieux un poncif qu'il utilisa dans tous les autres et qui n'appartient qu'à lui. Mettez à côté d'un passage de Zola un passage du *Feu* : facture, style, procédés, les dissemblances vous sauteront aux yeux.

L'ensemble du roman renfermait donc de très belles pages. Des chapitres comme *la Sape*, *le Poste de secours* accusaient une émotion, une largeur et une puissance de rendu peu communes. Et d'autres chapitres, comme *la Virée*, s'égayaient d'une ironie à la fois corrosive et attendrie qui en disait plus long que les diatribes les plus brutales.

L'effet du livre fut considérable. Mais, à parler franc, moins littéraire que d'actualité.

C'était le moment où l'arrière commençait à s'installer dans la guerre. C'était l'époque, où, à l'instar de la tournée des grands-ducs, s'organisait l'offensante tournée des tranchées, au cours de laquelle des civils en paletots cossus et en chaudes pelisses venaient constater, aux quatrièmes lignes, le parfait confortable assuré à nos soldats. C'était le temps du jovial *Gaspard*, à la réconfortante belle humeur, aux tordantes anecdotes...

Pour tous ceux de l'arrière ou de l'avant qu'exaspéraient cet égoïste illusionnisme, cette frivole indifférence, ce parti pris de quiétude, *le Feu*, il faut bien le dire, fut un énorme soulagement. Enfin, quelqu'un se décidait donc à montrer la vérité, à peindre sans fard la misère affreuse du soldat, son martyre quotidien, tous les cercles de son enfer. Enfin,

contre les boniments, se dressait donc le film implacable de la réalité, avec ses tragiques défilés de deuils, de détresses et de meurtres ! Enfin, on forçait donc les gens de l'intérieur à voir, à regarder en face la guerre !

Il fallut une lecture plus attentive, des protestations, des articles de journaux pour qu'on découvrît, sous ces âpres et poignants tableaux, tout ce qui se cachait de révolutionnaire ou, comme on dit aujourd'hui, de *bolchevik*.

Rien que le sous-titre d'ailleurs : *Journal d'une escouade*, eût dû avertir. M. Barbusse ne voulait évidemment connaître que l'homme de troupe. Dans *Clarté* sans doute il a réparé. Il nous a dépeint, dans les plus fières attitudes et tombant de la plus noble mort, des sergents, des adjudants, voire des lieutenants. Mais, dans *le Feu*, pas un gradé et contre certains porteurs de képis galonnés la phrase la plus injuste et la plus cruelle. La foule, la plèbe seule. En dehors d'elle, personne.

Peccadille encore à côté des propos que tenaient entre eux les « bonshommes » de M. Barbusse. Jamais les plus enflammés prophètes de l'internationalisme n'avaient osé contre la guerre, contre l'asservissement où elle contraint les nations, des anathèmes aussi fulgurants. Jamais la docilité de la multitude sous le joug de l'autorité n'avait été piquée d'aiguillons aussi acérés et aussi cuisants. Jamais l'esprit guerrier n'avait subi un aussi furieux assaut...

Les contre-attaques qui suivirent cette découverte, je n'ai pas à vous les rappeler. M. Barbusse fut aussitôt incriminé de lèse-patriotisme. On l'accusa de faire le jeu de l'ennemi. On lui imputa certaines défaillances des troupes. Des combattants s'inscrivirent en faux contre ses assertions. Toute une partie de la presse ne cessa de le harceler d'injures. Tandis que les gazettes du camp opposé ne cessaient de le porter aux nues. Adversaires et partisans se disputaient cependant le livre qui atteignit ainsi près du trois centième mille.

Mais dès le cinquantième mille, il avait quitté les régions de la littérature pour entrer dans celles de la politique, forcément honni par les défenseurs de la tradition, forcément exalté par les amis du changement social.

Laissons-le donc à ces polémiques d'où il serait désormais

impossible de l'arracher pour un jugement impartial, et considérons plutôt un instant le cas psychologique de M. Henri Barbusse.

Vous ne trouvez là rien de bizarre ni de contradictoire? Un écrivain, par l'âge, par la santé, est dégagé des obligations militaires. Rien ne le force à partir. Tout l'autoriserait à rester chez lui. Il ne s'est affirmé auparavant ni comme militariste, ni comme antimilitariste. A l'égard de la guerre, il se trouve libre et de ses pensées et de ses actes. Pourtant, dès le premier jour, il s'engage. Sitôt au dépôt, de son plein gré, il demande à rejoindre une unité combattante. Il s'y distingue vaillamment. Il est blessé.

Mettons que le premier élan national l'ait entraîné. Maintenant il a accompli son devoir. Il pourrait aisément comme tant d'autres se faire réformer, ou affilier à quelque état-major, ou attacher à quelque service plus ou moins de propagande. Questionnez ceux qui lui ont soumis ces offres. Ils vous diront de quel sourire, de quel ton, M. Barbusse y a répondu : « Jamais ! » Et il retourne à la bataille. Il y est derechef blessé, derechef cité, avec la médaille militaire, par surcroît. A peine guéri, il regagne son corps. Et toujours simple soldat, refusant obstinément tout grade, tout galon, même les humbles galons de laine...

Chez ce friand du front et de ses périls, chez ce combattant acharné, comment expliquez-vous cette haine de la guerre? S'il la détestait tant pourquoi s'y être volontairement jeté? Et si la pratique de la bataille n'a fait qu'exacerber le ressentiment qu'il lui porte, pourquoi y revenir avec une telle ténacité?

Le mystère semblerait insoluble, sans un passage de *Clarté*, le nouveau roman de M. Barbusse — passage qui nous livre peut-être la clef du problème et que je transcris textuellement. C'est après un bombardement ; des poilus causent entre eux, notamment un certain Termite qui vient de se signaler par un trait de folle intrépidité :

« — Alors, t'es anarchiste?

» — Non, — dit Termite. — Je suis internationaliste. C'est pour ça que je me suis engagé.

» — Ah !

» Il essaya d'éclaircir sa pensée :

» — Tu comprends, j'suis contre toutes les guerres.

» — Toutes les guerres. Il y a des fois où elle est bien, la guerre : il y a la guerre défensive.

» — Non, — dit à nouveau Termite. — Il n'y a que la guerre offensive, parce que s'il n'y avait pas la guerre offensive, il n'y aurait pas la défensive... »

Je ne serais pas éloigné de croire qu'avec des idées plus nettes, M. Barbusse était, bien avant les hostilités, quelque peu parent de ce Termite. A notre insu, sous cet élégant poète, sous ce nonchalant et dédaigneux artiste, vibrait probablement un internationaliste farouche, un socialiste impénitent, qui, soit contrainte de classe, soit nécessité de vivre, sans renier ses convictions intimes, s'abstenait de les afficher. Soudain se déclenche la catastrophe. Soudain le voilà en face de l'objet de sa haine secrète : la guerre. S'il n'accepte pas avec elle la lutte matérielle, comment ensuite, sans le risque des risées, l'attaquer par la pensée, par la parole, par la plume? Un seul moyen : gagner de son sang, sous les obus et les mitrailleuses, le droit de lui parler dans les yeux. Et comme Termite, M. Barbusse s'engage pour la guerre, — contre elle...

Ne nous eût-il suggéré que cette conjecture, le nouveau roman de M. Barbusse aurait déjà son mérite. Au point de vue littéraire, il en offre d'autres, car on y retrouve presque partout le don d'évocation, la vigueur de dessin et de relief, bref, la « patte » qui faisait la valeur artistique du *Feu*.

Cependant, à n'en pas douter, *Clarté* est un roman moins solide, moins composé, moins ordonné que *le Feu*.

La première partie nous retrace les pensers divers et les aventures sentimentales ou sensuelles d'un vague employé de province. Cela se lit avec agrément. Ce n'était au récit ni utile ni indispensable.

La troisième partie résume en traits ardents le credo du socialisme orthodoxe et ne présente d'intérêt que par la forme.

Mais l'essentiel, la moelle du roman réside dans la seconde, où, parmi quelques épisodes de guerre, qui rappellent *le Feu*, se détachent deux chapitres pour lesquels M. Barbusse a

vraisemblablement écrit son livre : *Apparition* et de *Profundis*. Le héros, gravement blessé et ayant à demi perdu conscience, aperçoit comme en rêve non seulement les hideurs de la bataille, mais celles que nous réservent peut-être les batailles de demain. Et c'est une succession de visions de cauchemar, dans le sang, la boue, la putréfaction — une suite d'estampes atroces qu'accompagnent, comme une légende, de furibondes imprécations contre l'arbitraire de l'autorité poussant les peuples dans le massacre au cri d'« Il le faut ! », contre l'aveuglement obédient des masses abdiquant clairvoyance et volonté entre les mains des chefs — toute une série d'appels frénétiques à la révolte, ou tout au moins à la libération, qui sous leur tour de lugubre lamento, dépassent de loin en virulence les tirades les plus agressives du *Feu*.

On a parlé de Tolstoï à propos de ces deux morceaux. Pourtant, à côté, qu'elles sont pâles, les réflexions pacifistes du prince André, agonisant sur le champ de bataille ! Qu'elles sont timides les pages les plus véhémentes de Tolstoï contre le service militaire ou les plus anarchistes de ses lettres aux Doukhobors !

Clarté achève donc de fixer la position adoptée par M. Henri Barbusse, et que faisaient du reste prévoir, depuis un an, tant ses allocutions variées que ses articles. Il a pris définitivement posture de leader socialiste et c'est, semble-t-il, au triomphe de son parti qu'il réservera dorénavant tout le meilleur de ses efforts. On ne saurait dire positivement qu'il a abandonné la littérature pour la politique, mais c'est visiblement au service de la politique qu'il a voué sa littérature.

En pareil cas, l'usage banal veut qu'on ajoute : « C'est dommage ! » Je me garderai de cette affirmation, car j'avancerais une chose dont je ne suis pas sûr. L'avenir seul nous apprendra si l'apôtre a tué chez M. Barbusse l'artiste ou si l'artiste a trouvé dans l'apôtre un stimulant et un appui.

*
* *

La pièce allégorique est un genre dramatique respectable, mais d'un maniement délicat. Il exige chez les spectateurs une prodigalité de complaisance et une continuité d'attention

que l'auteur n'a pas trop de tout son art pour maintenir jusqu'au bout en haleine.

C'est pourquoi la pièce allégorique qui nous entraîne dans les régions supraterrestres et de pure fantaisie a plus de chance de retenir le spectateur, puisque une fois dans l'Au delà, il s'abandonne volontiers, sans chicaner sur ses impressions et sans y opposer les objections de la froide raison. Témoin, entre autres, le vif succès de *l'Oiseau Bleu*, de M. Maeterlink

Tandis qu'au contraire la pièce allégorique qui traite des sujets sociaux, actuels et contemporains, en permettant constamment au public de confronter la réalité avec l'allusion, perd du coup la moitié de son prestige. Au lieu de s'envoler à des hauteurs où le sens critique aurait peine à la suivre, elle évolue sur un terrain qui lui est familier. Au lieu d'enlever le spectateur dans les sublimités de la poésie elle lui laisse les deux pieds à terre. Au lieu de former l'incarnation de ses rêves et de ses chimères, elle ne figure plus que la mascarade de sa vie quotidienne. Et finalement, au lieu d'auditeurs fascinés, grisés, elle trouve en face d'elle du jugement, du flegme, parfois même du scepticisme.

De ces fâcheux écueils, M. François Porché vient de faire l'épreuve avec *la Jeune fille aux joues roses*.

Vous n'avez pas oublié l'éclatant triomphe remporté l'an dernier par sa précédente pièce allégorique : *les Butors et la Finette*. Dans toute la presse, un seul critique s'était enhardi à des réserves : M. Paul Souday. Et il faut le citer, quand on sait combien sont rares les critiques dramatiques capables non seulement de pensée autonome, mais du cran nécessaire pour remonter ces mascarets d'enthousiasme qui soulèvent quelquefois les salles de premières.

Néanmoins — on doit le reconnaître — le souffle patriotique qui traversait la pièce, sa concordance avec les sentiments du jour, l'immensité du conflit qu'elle évoquait, tout cela pouvait être de nature à voiler pour la majorité ce qu'avaient de diffus certains développements ou de « facile » certains actualismes.

Mais ces adjuvants de circonstance manquaient à *la Jeune fille aux joues roses*; et les défauts de l'allégorie d'actualité

sont brusquement apparus à un public tout déçu de ne trouver que froideurs et redites où il espérait l'emballement et le ravissement.

Involontairement on comparait ce qui se déclamait à la rampe avec ce qu'on lit chaque jour sur le même sujet dans les gazettes. A quoi bon tant de mise en scène pour nous resservir les classiques plaisanteries contre M. Lebureau? Pourquoi ces longs couplets de *la Jeune fille aux joues roses*, plus diserte en ses hymnes à la vie, qu'une fervente des pilules Pink? Bref, une de ces réactions en sens contraire qui mènent tout droit à l'injustice.

Car, loin de marquer un recul sur *les Butors*, *la Jeune fille aux joues roses* accuse infiniment plus d'originalité, plus d'invention, et j'ajouterai plus de poésie. Qu'importent des longueurs dans le scénario, des fadeurs dans la satire, si telle strophe légère, tel vers ému, telle épithète heureuse nous rappelle le poète que nous aimions en M. Porché? Nous avons là l'indice que ce poète survit et l'espoir, qu'instruit par l'expérience, il reviendra à sa première manière, celle d'*Au loin peut-être* et celle d'*A chaque jour*.

Au cas où vous ignoreriez ces recueils, si personnels quoique si mesurés, empreints d'une poésie si fine, si profonde et si sobre, feuilletez-les et vous me comprendrez. Comme vous comprendrez aussi l'aventure de M. Porché.

Il n'est qu'une victime de plus parmi toutes celles qu'a faites le mirage des Victor Hugo et des Lamartine. Comme eux, être le grand poète, atteindre la grande foule, travailler dans le grand, combien de jeunes poètes, hypnotisés par l'exemple de ces deux individualités hors ligne et uniques dans notre histoire, ne se sont-ils pas lancés à leur suite? Combien ont convoité, sinon leur gloire, du moins le succès mondial d'un Rostand? Combien, afin de les égaler, ont quitté l'art de faible rapport et l'impopulaire poésie, pour se risquer aux « grandes machines »? Et la critique ne cessait de les encourager, de leur crier : « Allez-y, jeunes gens! Désertez vos petites chapelles! Venez à nous! Faites large! Faites public! » — quitte à les lâcher froidement dès le premier échec.

Le seul tort de M. Porché aura peut-être été d'écouter ces

voix incertaines. Mais il a vu comme elles peuvent changer et je gagerais qu'il ne s'y fiera plus.

N'est-ce pas d'ailleurs un anachronisme que d'y croire, à une époque où, comme je vous le signalais l'autre jour, ce n'est pas la dimension des œuvres poétiques ou l'étendue de leurs visées qui compte — mais uniquement leur qualité.

Pas plus tard qu'hier encore, je relisais dans *la Porte étroite*, de M. André Gide, un passage qui résume à souhait cette manière d'apprécier : « Je donnerais, écrit l'héroïne, je donnerais presque tout Shelley, tout Byron pour les quatre odes de Keats que nous lisions ensemble l'été passé ; de même que je donnerais tout Hugo pour quelques sonnets de Baudelaire. Le mot : *grand* poète ne veut rien dire : c'est être un *pur* poète qui importe ! »

Excentricités, blasphèmes que ces déclarations en 1909. Aujourd'hui, opinions fréquentes et qui choquent de moins en moins.

De même que demain aussi, ce qu'on dénonce à présent comme la haine de l'intelligence apparaîtra sous son vrai jour comme la simple haine de l'intellectualisme.

Ainsi, peu à peu, se renouvellent de pair nos façons de ressentir et de juger. Et les clameurs de certains traînards n'y feront rien. Depuis vingt ans, le temps a marché. Tant pis pour ceux qui n'ont pas su le suivre ou qui ne peuvent plus le rattraper.

FERNAND VANDÉREM

P.-S. — Pour sa réception, M. René Boylesve a prononcé un des discours les plus originaux, les plus audacieux, et presque les plus subversifs qui aient retenti depuis longtemps sous la Coupole.

Généralement la tradition commande que les récipiendaires dits de gauche rassurent l'assemblée sur leur cas par des courbettes à l'ordre, aux principes, aux pouvoirs établis. M. René Boylesve, avec une rare impertinence et, il faut le dire, avec une rare dignité, a fait juste le contraire. Son discours, sans avoir rien de politique, a voulu être et a été celui d'un homme de lettres, conscient du rang qu'occupe l'écrivain dans la

hiérarchie sociale et de l'indépendance que ce rang lui confère, lui impose.

M. René Boylesve a donc, sans ambages, prononcé l'éloge du libéralisme et protesté avec une sourde colère contre la servitude où se débat actuellement la pensée. Bien mieux, il a attribué le pas à l'écrivain sur le politique et affirmé de combien celui-là dominait celui-ci.... Bien mieux encore, violant tous les classements de la rhétorique, il a mis presque au sommet des lettres l'observation, l'esprit, la comédie...

Bref, un entassement d'hérésies et de bolchevismes à faire sauter en temps ordinaire l'Institut entier. Eh bien, le croiriez-vous, tout cela a passé comme une lettre à la poste — j'entends comme une lettre qui n'arrive pas.

Jamais je n'ai vu à l'Académie d'assistance si morne, si apathique. M. René Boylesve aurait pu évidemment lui conter tout ce qu'il voulait. A l'éloge même de Lénine, elle n'eût pas bronché. Pour lui arracher quelques applaudissements francs, il fallut une allusion à la Marne, puis elle retomba dans le coma.

Je dois à la vérité d'ajouter que M. Boylesve n'était pas complètement innocent de cette atonie. Car, si tout ce que je vous ai énuméré figurait réellement dans son discours, la sobriété qu'il affectionne atténuait l'éclat de ses audaces. Emmêlé à de vagues considérations sur le regretté Mézières, cela ne se détachait pas, cela ne sortait pas — et, en fin de compte, cela s'est noyé dans le reste.

Quoique piétinant un peu dans des louanges sans réserves et dans des analyses dont l'optimisme uniforme rappelait les papillons de librairie, le discours de M. Henri de Régnier a montré un tour plus libre, plus aisé. Et il eut notamment un passage heureux sur l'école symboliste.

Mais les souvenirs de M. Henri de Régnier ne l'égarent-ils pas, quand il nous représente les symbolistes comme des idéalistes incoercibles, tout à la lyre, méprisant le succès et pieusement cloîtrés dans leurs brasseries? Il me semble bien pourtant que plus d'un d'entre eux ne dédaigna ni les salons ni les avantages qu'on en retire.

F. V.

LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

La Conférence chargée de tirer toutes les conséquences de la capitulation allemande du 11 novembre 1918 s'est ouverte à Paris le 18 janvier 1919, quarante-huit ans, jour pour jour, après la proclamation de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces du château de Versailles. Ce demi-siècle mesure la durée de l'œuvre politique et militaire la plus puissante que le monde ait jamais vue. Fondée sur la force, maintenue par l'intimidation, l'œuvre bismarckienne a péri par l'abus des moyens qui avaient servi à l'élever [1]. Son écroulement a été salué par les acclamations de presque tout le monde habité, des mers arctiques aux mers antarctiques, des deux rives du Pacifique aux deux rives de l'Atlantique. Soulagées d'un cauchemar qui les oppressait, les populations de toute couleur se sont mises à respirer librement. Tournées vers Paris, comme vers le sanctuaire de la justice universelle, elles ont attendu de jour en jour que leurs représentants leurs rapportassent les Tables de la nouvelle loi du monde civilisé. Elles attendent toujours. Depuis près de cinq mois, c'est à peine si l'armistice du 11 novembre a été transformé en armistice dit final. Sauf sur les frontières allemandes, les suspensions d'armes primitives subsistent avec la plupart de leurs imprécisions. Quant

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 1er décembre 1918 notre article sur « la Victoire du Droit ».

au grand traité de paix, on n'ose fixer, même approximativement, la date de sa signature. Afin de calmer les esprits déconcertés par des atermoiements successifs, on a décidé de mettre pêle-mêle dans une convention sans précédent un certain nombre de conditions militaires, territoriales, financières et une esquisse de la Ligue des Nations. Mais les peuples restent inquiets.

L'immense espérance épanouie dans les cœurs à la nouvelle de la défaite définitive des puissances de proie se transforme en déception. On avait supporté cinquante-deux mois les misères de la guerre dans l'idée que la cessation des hostilités y mettrait fin tout d'un coup et qu'au son des cloches annonçant l'armistice la vie normale se rétablirait comme par enchantement. Il fallut constater après le 11 novembre que, si le sang ne coulait plus, la réoccupation des territoires dévastés par l'ennemi aggravait certains embarras antérieurs et que la démobilisation, tout en étant beaucoup plus longue, entravait presque autant la vie nationale que la mobilisation. La réintégration dans la vie civile active de millions d'hommes habitués pendant quatre ans à une vie passive dans les tranchées et les campements n'apporte pas aux divers organismes du pays le surcroît d'impulsion qu'on escomptait. Le renchérissement général des denrées persiste ou même s'accentue en raison de la raréfaction des moyens de transport, de la force acquise des mauvaises habitudes et de la prétention des ouvriers et artisans de toute sorte de conserver dans les usines et ateliers privés les hauts salaires payés par l'État ou ses fournisseurs pendant une période de production exceptionnellement intense. On n'aperçoit ni quand ni comment on sortira de cette alternative : la diminution du coût de la vie par l'abaissement des salaires, ou l'abaissement des salaires par la diminution du coût de la vie. Ces perspectives préoccupantes assombrissent l'horizon politique déjà chargé de nuages.

Les déceptions politiques étaient inévitables. Au cours de la guerre tous les peuples qui y ont pris part ont cru que l'occasion était unique pour chacun d'eux de réaliser la totalité de ses aspirations nationales. Cette foi s'est maintenue durant les périodes les plus critiques des opérations militaires. Elle

a enflammé ou soutenu beaucoup de courages. Il s'y est ajouté le sentiment, croissant avec les mois et les années, que la récompense devait augmenter en proportion des sacrifices. Il s'agissait non seulement de réparations matérielles et d'indemnités financières, mais d'annexions territoriales. Or la plupart de ces aspirations s'opposaient l'une à l'autre. Aucun peuple ne pouvait réaliser entièrement les siennes sans ruiner en partie celles d'autrui. On le savait déjà pendant qu'on luttait ensemble contre l'ennemi commun. Mais la nécessité de vaincre reléguait à l'arrière-plan ces menaces de désaccord et l'on se disait qu'après la victoire on finirait bien par s'arranger entre amis. La victoire est venue, plus complète qu'on n'osait l'espérer, et l'impossibilité de concilier des prétentions contradictoires est apparue en pleine lumière. La Conférence de la Paix a bien entrepris de les concilier malgré tout; malheureusement elle n'a pas cru devoir adopter la seule méthode qui lui permît de réussir.

La situation était claire malgré sa complexité. Depuis l'ouverture des hostilités, plusieurs des adversaires des Germano-Touraniens avaient conclu des traités secrets dont certaines clauses heurtaient violemment les intérêts et les sentiments d'autres peuples alliés. En dehors de ces causes pour ainsi dire officielles de conflits, il existait toutes celles que des siècles d'arbitraire avaient léguées à la présente génération. Pour résoudre les conflits latents ou publics, deux méthodes s'offraient. Suivant l'une, on examinerait les questions successivement et l'on s'efforcerait de trouver une cote plus ou moins mal taillée pour chacune d'elles en se préoccupant seulement, ou surtout, de convenances locales. Suivant l'autre, on poserait un ou plusieurs principes généraux et l'on s'attacherait à les appliquer aux différents conflits soumis à la Conférence. La première méthode était conforme aux vieilles traditions diplomatiques et plaisait aux hommes politiques qui comptent plus sur leur savoir-faire que sur la force des idées justes. La seconde correspondait aux déclarations solennelles répétées des gouvernements alliés et associés, à la volonté maintes fois exprimée par les peuples luttant à nos côtés pour leur agrandissement, au programme du président Wilson et à la morale publique.

A première vue, le choix de la Conférence n'était pas douteux. L'intervention des États-Unis dans la guerre avait été décisive. Le président Wilson ne l'avait subordonnée à aucun avantage, direct ou indirect, pour son pays. Seulement il s'était constitué le champion de la liberté des peuples et de la reconstruction de l'Europe et du monde sur les bases du droit et de la justice. Au commencement de novembre 1918 il avait demandé et obtenu que les puissances alliées prissent pour programme de la paix future les quatorze points formulés dans son message du 8 janvier précédent au Congrès de Washington et les déclarations contenues dans ses messages ou discours ultérieurs relatifs aux conditions de paix. Peu de semaines après, M. Wilson s'embarquait pour l'Europe afin de représenter lui-même les États-Unis à la Conférence de Paris. Il rompait ainsi avec la tradition, immuable depuis Washington, que le président en exercice ne devait pas quitter le territoire national. Il créait aussi le précédent d'un chef d'État participant en personne à une conférence diplomatique. A la vérité, ce chef d'État, suivant la Constitution américaine, remplit aussi les fonctions de président du Conseil des ministres. Toutefois, la revendication de cette dernière qualité en pareille circonstance n'en était pas moins anormale. On ne pouvait l'interpréter que dans un sens, à savoir que M. Wilson voulait assurer par sa présence le respect des conditions préalables qu'il avait stipulées et le triomphe des principes qu'il avait proclamés. Cette impression fut confirmée et renforcée par les discours qu'il prononça à Paris, à Londres et à Rome avant l'ouverture de la Conférence.

Or la Conférence s'ouvrit, commença et poursuivit ses travaux sans fixer aucun principe directeur, sans marquer par quoi que ce fût qu'elle s'inspirerait de telle ou telle règle. Elle n'eut même pas d'ordre du jour. Elle fit annoncer plusieurs fois qu'elle traiterait telles ou telles questions le lendemain ou le surlendemain. Mais elle n'observa presque jamais cette indication. Elle passa d'un sujet à un autre sans en liquider un seul, sans même en approfondir aucun. D'après les incidents ou les accidents du jour, elle arrêta son attention sur un point ou sur un autre, abandonnant son travail de la veille pour aborder un sujet nouveau ou revenir sur celui de l'avant-

veille. Elle n'engagea pas de discussion générale. Elle ne provoqua aucune déclaration d'ensemble des chefs des délégations. Les protocoles des séances sont vides. Les séances se passèrent à entendre lire ou réciter l'exposé des revendications des États nouveaux, des petits États qualifiés pour la circonstance de puissances à intérêts limités, et des peuples aspirant à l'indépendance. Les puissances dites grandes se gardèrent de produire leur propre programme. Elles se réservaient de l'exhiber morceau par morceau au moment qui leur paraîtrait le plus opportun.

D'ailleurs, jusqu'au milieu de mars, il n'y eut pas plus de discussions particulières que de discussion générale. Après la lecture des exposés, d'ordinaire très longs, le président demandait si quelqu'un des membres avait des questions à poser ou des observations à présenter, et rarement un membre cédait au désir d'obtenir des éclaircissements ou de formuler des objections. En tout cas il n'en résultait aucun débat. Sans rien creuser ni conclure, on levait la séance en décidant d'entendre la prochaine fois un autre exposé. On aurait facilement gagné un mois si les exposés ainsi présentés, et qui furent tous imprimés, avaient été simplement distribués aux membres de la Conférence qui les auraient examinés à loisir.

Une autre complication gêna considérablement la marche des délibérations. Pour la première fois dans une grande assemblée diplomatique, on autorisa l'emploi de plusieurs langues. Jusqu'en 1870 l'usage exclusif du français était de règle aussi bien pour les délibérations que pour les protocoles. Il s'était encore maintenu au Congrès de Berlin en 1878 et dans de nombreuses conférences ultérieures. Il a fait place en 1919, à Paris, à l'usage combiné du français et de l'anglais. Naguère tous les diplomates étrangers parlaient et écrivaient couramment le français ; il en était de même de la plupart des hommes d'État européens. Aujourd'hui la politique a porté au pouvoir des hommes d'une autre éducation. Aux États-Unis, il est devenu rare qu'un ambassadeur accrédité à l'étranger, même à Paris, parle ou seulement lise le français. En outre, en Chine, au Japon, la langue étrangère dominante est devenue l'anglais. Il se trouva donc qu'à la Conférence de la paix plusieurs des membres, et non des moins importants, ne comprenaient ni

ne parlaient le français et qu'il fallut tout traduire, soit pour eux, soit pour leurs collègues. On devine les retards et les ennuis que cette nécessité occasionna.

Elle provoqua aussi des malentendus. Avant la réunion de la Conférence, les messages et discours du président Wilson avaient été souvent mal traduits et le sens de déclarations essentielles dénaturé. Les irrégularités de la transmission télégraphique avaient multiplié les erreurs qui avaient été corrigées tardivement et partiellement. Le public européen en était généralement resté au premier texte transmis et à des idées fausses. Il était mal préparé à comprendre l'hôte illustre qui nous venait de Washington.

Un surcroît d'embarras vint d'un légitime désir de simplification. Les chefs de gouvernement jugèrent plus expédient de représenter eux-mêmes leur pays à la Conférence que de s'y faire représenter. Cela aurait mieux valu en effet si l'on avait pu conclure la paix en un petit nombre de semaines. La présence des présidents du Conseil eût épargné les demandes d'instructions complémentaires, les transmissions de dépêches et les échanges de vues entre Paris et les autres capitales. Peut-être nourrit-on l'illusion qu'il en serait ainsi. Peut-être, dans le désir de terminer rapidement, se flatta-t-on de pouvoir brûler impunément les étapes, de sauter par-dessus les préliminaires de paix pour arriver tout de suite à la paix. Jamais pourtant l'exacte observation de méthodes rigoureuses n'avait été plus nécessaire. Les problèmes à résoudre étaient si nombreux, si vastes, si différents, qu'on était certain de s'égarer ou de s'embourber si l'on ne commençait par déblayer les voies diplomatiques aussi encombrées et défoncées que les routes militaires. On négligea cette précaution. Il y eut des à-coups, des arrêts, des rebroussements, des piétinements, des embardées, des embouteillages. Les jours, les semaines s'écoulèrent. Les chefs de gouvernement étaient sollicités de rentrer chez eux par de puissantes raisons d'ordre intérieur. Ils y retournèrent, revinrent, repartirent. En leur absence, on ne décidait rien. Le président Wilson lui-même dut s'embarquer pour l'Amérique afin de clore la session du Congrès.

Ces allées et venues jetèrent le trouble dans les travaux de la Conférence et les cerveaux des plénipotentiaires. Les chefs

de gouvernement passaient brusquement d'études extérieures exigeant une forte concentration d'esprit aux préoccupations les plus aiguës de la politique intérieure. Responsables de la conduite générale des affaires, ils ne voyaient plus les solutions diplomatiques qu'à travers le brouillard ministériel, parlementaire ou électoral. Ils refusaient de ratifier ce qu'avaient approuvé leurs délégués. Ils s'impatientaient, se butaient, revenaient à dix reprises sur ce qu'ils auraient pu décider en une bonne fois. Tout traîna.

***

Voilà les raisons générales des atermoiements qui surprennent et énervent le public. Voyons maintenant les raisons particulières.

La première se trouve dans la Ligue des Nations. Le président Wilson avait déclaré que la création de la Ligue des Nations précéderait la conclusion de la paix. Et les Alliés avaient souscrit à cette déclaration. Mais, mal informé par un texte *distorted*, le public européen avait compris que la Ligue serait créée après la paix, pour assurer son maintien. Les gouvernements négligèrent de redresser cette erreur. Plusieurs sans doute n'eussent pas été fâchés que sa propagation engageât M. Wilson à revenir sur son programme. Cependant le président n'entendit point de cette oreille. Malgré la mauvaise humeur des journaux qui le taxaient volontiers d'idéologue, il persista dans son plan primitif et l'on perdit beaucoup de temps dans des escarmouches préliminaires.

C'était, pour nous, doublement mal joué. En effet, dès lors que nous avions promis, il fallait tenir et hâter la mise au point du projet de Ligue afin de hâter la paix elle-même. Au contraire, nous bataillâmes quelques semaines sur le principe et nous gardâmes dans un tiroir bien fermé le projet de Ligue élaboré soigneusement par l'Association française pour la Société des Nations présidée par M. Léon Bourgeois. Nous nous donnâmes ainsi l'apparence de la mauvaise foi et nous retardâmes la discussion des questions qui nous étaient le plus chères. Si, au contraire, nous avions immédiatement mis sur le tapis le projet français en priant M. Wilson d'y déposer le sien, nous

aurions fait coup double. Comme la délégation américaine n'avait rédigé aucun projet précis et détaillé, nous aurions été en droit de demander qu'on abordât, en attendant qu'elle se fût acquittée de ce devoir, une ou plusieurs des questions qui nous importaient le plus.

En fait, un schéma de Ligue des Nations, rédigé moitié en mauvais style diplomatique, moitié en style juridique cosmopolite, fut seulement prêt le 14 février, à la veille même du départ de M. Wilson pour l'Amérique. Le président des États-Unis tenait absolument à rapporter à Washington cette Ligue des Nations, dont il avait fait le tremplin de sa politique et le palladium du monde. Le projet du 14 février, bâclé en plusieurs séances de nuit et approuvé tambour battant, n'a qu'une valeur d'indication. Il a été remis aussitôt sur le chantier, et la seconde édition, qui doit être incorporée dans les préliminaires de paix, ne sera pas encore définitive. Mais l'enfantement de cet embryon de charte mondiale a été accompagné de légères convulsions qui ont arrêté tout le reste.

Une deuxième raison d'atermoiement fut l'absence d'idées communes sur le règlement des questions qui auraient dû venir en tête de l'ordre du jour, notamment sur les frontières et le régime de l'Allemagne.

La principale puissance intéressée à ce sujet était la France. Depuis le mois d'août 1914 son gouvernement ou, si l'on préfère, les personnes qui, dans le gouvernement et dans les services réputés compétents, ont la mission de penser pour les autres aux intérêts suprêmes de l'État, avaient eu le temps de réfléchir aux conditions que la France victorieuse devrait imposer à l'Allemagne vaincue. Elles pouvaient hésiter sur les conditions économiques et financières parce que celles-ci devaient dépendre de l'étendue des sacrifices subis et de la situation de fait au moment de la cessation des hostilités. Il leur était également permis de prendre un léger recul avant de fixer les conditions politiques, car il était bon de se rendre compte exactement de la portée de la révolution allemande de novembre. Toutefois, même dans cet ordre d'idées, il importait de prendre rapidement position, attendu qu'il dépendait de nous d'imprimer dans une mesure très sensible telle ou telle

direction aux événements. Mais, sans hésitation, nous devions déclarer nos conditions territoriales et militaires. Elles étaient nettement déterminées par l'histoire, la justice, nos engagements et le besoin, reconnu par tous nos alliés et amis, de protéger à la fois la France et la paix contre une nouvelle entreprise germanique.

Le gouvernement français se tut. Aux uns son silence fit croire qu'il se contentait de la reprise de l'Alsace-Lorraine avec la frontière de 1870 et qu'il n'exercerait aucune revendication dans le reste du monde. Aux autres le soupçon vint que nous convoitions de vastes acquisitions que nous n'osions dévoiler du premier coup, la rive gauche du Rhin par exemple. Il en résulta deux courants de presse à l'intérieur et à l'étranger. Une campagne s'organisa dans certains milieux pour forcer M. Clemenceau à réclamer ce qu'on supposait qu'il n'était pas disposé à demander. Par contre, chez les socialistes français, du moins dans le camp des minoritaires devenus la majorité du parti, et dans une partie de la presse étrangère, on nous accusa de nourrir des desseins impérialistes. Nous ne jouîmes pas du bénéfice de notre modération. En tout cas, nous perdîmes celui de l'effet foudroyant de notre victoire totale. En décembre les Allemands, engouffrés dans un désastre militaire inouï et dans une révolution tumultueuse, étaient prêts à subir toutes les conditions des Alliés. Nous leur donnâmes le temps de se ressaisir. Maintenant ils discutent article par article ce qui est ou n'est pas conforme à l'évangile wilsonien, ce que leur dignité leur permet ou leur défend, ce que l'Assemblée de Weimar acceptera ou refusera.

A la fin de mars, on ne savait pas encore si notre gouvernement désirait la rétrocession des territoires de la Sarre et de Landau qui nous ont été arrachés par le traité de Paris du 20 novembre 1815, après Waterloo, malgré la promesse solennelle donnée le 13 mars à Louis XVIII, après le retour de l'île d'Elbe, que les ennemis de Napoléon maintiendraient intacts le traité de Paris du 30 mai 1814 et les dispositions sanctionnées par ce traité. On ne savait encore ni si nous nous tiendrions pour satisfaits de ce côté avec le droit d'exploiter le bassin de la Sarre à titre de réparation matérielle pour nos

mines du Nord ruinées, ni pour combien de temps nous serions autorisés à monter la garde sur la ligne du Rhin. On comprend qu'un gouvernement demande ou ne demande pas certaines choses. Mais on ne comprend pas que, quatre mois après la capitulation de l'ennemi, il ne dise pas ce qu'il demande. En ce qui touche le droit d'occupation militaire, il lui suffisait de se référer aux précédents et spécialement a celui de 1815. La France alors avait dû subir l'occupation des vainqueurs de Napoléon Ier jusqu'à ce qu'il fût constaté qu'elle avait « rempli, avec l'exactitude la plus scrupuleuse et la plus honorable, toutes les clauses des traités et conventions du 20 novembre ». Tels sont les termes employés dans le traité d'Aix-la-Chapelle du 4 novembre 1818, qui donnait *quitus* à Louis XVIII. Il suffisait de les retourner à la charge de l'Allemagne après l'armistice du 11 novembre.

Alléguera-t-on la nécessité de la discrétion diplomatique? Elle n'existait pas dans la circonstance. Un grand pays qui vient de soutenir pendant plus de quatre ans une lutte effroyable pour le salut de la civilisation a le droit de dire très haut comment il entend l'usage de sa victoire; le monde s'attend à ce qu'il proclame ses intentions. S'il s'abstient, il se diminue et se compromet. Il ne s'agit point là de secrets d'État. Le peuple français exténué et fier, groupé autour d'un gouvernement glorieux, faisait une telle figure que la présentation de son compte à l'ennemi ne pouvait être accueillie qu'avec respect, même si des réductions devaient être opérées. La publicité était une force. Mais les chancelleries se sont tellement habituées aux tractations secrètes, aux marchandages, aux ténèbres, que, même dans tout l'éclat du triomphe, elles préfèrent manœuvrer dans les souterrains. De trop nombreux ministres ressemblent à des femmes au teint ravagé qui ne montrent jamais leur visage qu'à contre-jour.

Que veut la France? entendait-on dire de tous côtés au commencement de la Conférence : on ne peut encore répondre à cette question. Nos hommes dirigeants ont oublié qu'en diplomatie comme en guerre la volonté de réussir est la première condition du succès. Ils attendent que les autres agissent pour décider ce qu'ils proposeront. Ils s'exposent ainsi à la fâcheuse obligation de combattre les propositions des cama-

rades au lieu de consacrer leur énergie à défendre leur programme.

C'est une mince consolation de constater que, sauf une, les autres grandes puissances ne savent guère mieux que nous ce qu'elles veulent. A peine ont-elles envisagé sérieusement une solution qu'elles reculent devant les objections. Aucune solution n'est et ne sera parfaite. Chacune présente des inconvénients. L'art du politique consiste à choisir celle qui en recèle le moins. Un État, surtout après une grande guerre, ne peut pas vivre comme l'âne de Buridan. Sous peine de mourir, il doit choisir.

Les Alliés ne savent comment traiter l'Allemagne réduite à merci. Ils voudraient l'affaiblir au point qu'elle fût absolument inoffensive et, en même temps, ils prétendent tirer d'elle les centaines de milliards que la guerre leur a coûté. Un but exclut l'autre. Une Allemagne pulvérisée ne remboursera rien. Un créancier qui veut être payé ne ruine pas son débiteur. Ici le choix qui accorde l'intérêt et la raison est aisé. Quelque moyen qu'on emploie, on n'est jamais sûr de rendre *absolument* inoffensive une grande collectivité comme l'Allemagne. Le plus sûr et le plus pratique est de faire travailler le débiteur pour le compte du créancier aussi longtemps que ce dernier dispose de la force. Nous disposons en ce moment et disposerons longtemps de la force envers l'Allemagne si nous ne commettons pas la folie de nous diviser. Restons donc unis pour employer cette force à la garantie des réparations qui nous sont dues. Nous représentons dans toute sa plénitude la Justice. Nous sommes en droit de veiller à l'exécution de ses arrêts. Si le débiteur justement condamné refuse de payer ou de travailler en vue de s'acquitter, nous saisirons des gages. S'il persiste dans son refus, nous liquiderons certains des gages et nous gérerons les autres à notre profit jusqu'à la soumission des récalcitrants.

En toute hypothèse, d'ailleurs, nous ne jouirons de la sécurité espérée qu'en faisant de la bonne politique et du bon travail. Aucune combinaison ne nous dispensera de travailler de toutes nos forces. Il faudra plus d'une génération pour réparer les pertes accumulées. Les milliards allemands, s'ils

viennent, boucheront seulement des trous. Nous ne restaurerons notre patrimoine et ne nous prémunirons contre la concurrence économique qui, aussi bien qu'une guerre, pourrait nous conduire à l'assujettissement, qu'en utilisant au plus haut degré nos facultés de travail. Comme le secret de la richesse, le secret de l'indépendance nationale est là.

On ne sait non plus que faire de l'Autriche allemande. On est d'autant plus embarrassé que plusieurs des vainqueurs ne souhaitaient point la destruction de la monarchie habsbourgeoise. Ceux qui la connaissaient mal s'imaginaient qu'elle constituait encore le meilleur contrepoids à la puissance germanique alors qu'en fait elle empilait toutes ses forces sur le plateau de cette puissance. Ceux qui la connaissaient mieux eussent préféré seulement l'affaiblir, l'amputer, et substituer leur influence à la sienne en Orient, en la conservant comme tampon — comme coussinet, disait-on en Italie, — entre l'Allemagne et soi. Mais cette sorte de combinaison n'a jamais réussi. Les événements ne s'y plient point. Aujourd'hui l'édifice vermoulu des Habsbourg est effondré. Il serait insensé de prendre des matériaux pourris pour rebâtir l'Europe centrale. Il faut prendre des pierres neuves et du ciment frais. On est bien d'accord, sauf sur des points de détail, pour construire à neuf une Tchéco-Slovaquie, une Pologne, une Yougo-Slavie, et pour renforcer la Roumanie et la Grèce. Mais l'Autriche allemande?

Les uns disent : « Qu'elle aille à l'Allemagne ! On se conformera de la sorte aux principes wilsoniens et l'on épargnera de nouveaux bouleversements. » D'autres reviennent par une voie détournée à leurs vieilles amours et préconisent la création d'une confédération danubienne qui ferait en somme revivre la défunte monarchie sous une nouvelle forme. Les premiers prennent pour axiome que les Autrichiens parlant allemand doivent inévitablement entrer dans le *Reich* allemand, dans l'empire germanique sans empereur. Les seconds sont convaincus que le seul moyen d'empêcher ce rattachement est de refaire une Habsbourgie avec ou sans Habsbourg. Il convient à ce propos de se rappeler que Charles Ier-IV n'a pas abdiqué. Le 11 novembre, à Vienne, comme empereur

d'Autriche, Charles Ier a déclaré dans un rescrit contresigné par le Dr Lammasch, ministre-président : « Je reconnais par avance la décision que l'Autriche allemande prendra au sujet de sa future forme d'État. Le peuple a pris le pouvoir par l'intermédiaire de ses représentants. Je renonce à toute part aux affaires d'État (*Ich verzichte auf jeden Anteil an den Staatsgeschäften*). » Le 14 novembre, à Budapest, le président de la Chambre des magnats a communiqué au comte Michel Karolyi, ministre-président, un rescrit royal où Charles IV s'exprimait ainsi : « Je ne veux pas que ma personne entrave le développement de la nation hongroise, pour laquelle je suis pénétré d'un amour inaltérable. En conséquence je renonce à toute part à la direction des affaires d'État et je reconnais par avance toute décision par laquelle la Hongrie fixera sa forme future d'État. » Ce document, signé le 13 au château d'Eckartsau, ne constitue, pas plus que le précédent, un acte d'abdication. Il laisse entière la question dynastique. Aussi, tout dernièrement, le souverain a-t-il été prié par le gouvernement de Vienne de quitter le territoire autrichien. L'empereur-roi déchu est arrivé à la fin de mars en Suisse, au château de Wartegg, au-dessus du lac de Constance. Il attend. Ses amis travaillent pour lui. Pour le moment ils parlent seulement de confédération ; mais, si celle-ci se réalisait, ils ne tarderaient pas à dire qu'il lui faut un chef.

L'Autriche allemande, c'est-à-dire la Haute et Basse-Autriche, le pays de Salzbourg, le Vorarlherg et les parties allemandes du Tyrol, de la Carinthie et de la Styrie étaient beaucoup plus attachées aux Habsbourg qu'au germanisme. Seuls les socialistes, toujours partisans des grandes agglomérations où les masses ouvrières puissent jouer un rôle prépondérant, et les intellectuels élevés dans le berceau pangermaniste menaient la campagne pour le *Mittel-Europa*, forme hypocrite de l'absorption de la monarchie dualiste dans le grand empire des Hohenzollern. Comme, après l'écroulement de la monarchie, les socialistes se sont emparés du pouvoir, ils ont naturellement proclamé la volonté du peuple de s'unir à l'Allemagne. Les élections générales du 16 février leur ont en apparence donné raison en amenant à Vienne une majorité de députés passant pour des partisans de l'union.

Mais les élections ne se sont pas faites sur ce programme et les citoyens du *Reich* voisin résidant en Autriche y ont pris part. En outre, les manifestations en faveur du rattachement diminuent tandis que celles en sens contraire augmentent. On voit de mieux en mieux qu'un grand nombre d'Autrichiens se déclaraient pour le rattachement parce qu'ils croyaient que les Alliés et même les Tchéco-Slovaques y étaient plutôt favorables.

En effet, en cette affaire comme dans la plupart des autres, les Alliés n'ont su prendre aucune initiative, donner aucune direction. Ils ont balancé les arguments pour ou contre sans se décider. Cependant il ne semble pas douteux que leur intérêt commun leur commande de favoriser la création d'une Autriche indépendante. Ce ne serait point une création artificielle. Elle existe déjà. Elle est conforme aux traditions et aux mœurs des populations. Elle n'est contraire à aucun principe wilsonien, car les Autrichiens jouiront d'une pleine indépendance. Il est aussi naturel pour eux que pour les Belges de former un État à part. L'intérêt évident de Vienne est de rester une capitale et aussi un centre d'attraction pour les habitants du sud-est de l'Europe. Si elle tombait au rang de chef-lieu de province allemand, elle perdrait à la fois sa clientèle locale et celle des gens qui, pendant longtemps, ne voudront pas aller dépenser leur argent en Allemagne.

Certes, il se peut que le courant unioniste l'emporte et que les Alliés, impuissants à le contenir, soient un jour obligés de reconnaître le fait accompli. Mais cette éventualité n'est nullement une fatalité. Il dépend en partie de nous de la prévenir. Au lieu de nous croiser les bras en contemplant l'horizon il faut négocier avec le gouvernement de Vienne ou avec les partis disposés à nous écouter, garantir l'indépendance et la neutralisation de l'Autriche, et lui promettre nos bons offices pour la conclusion de bons traités de commerce et de voisinage avec les nouveaux États issus du démembrement de la monarchie. Lorsque les Autrichiens seront rassurés et garantis, ils ne demanderont sans doute pas mieux que de constituer une seconde Suisse voisine de l'ancienne. Du moins tenteront-ils l'expérience. S'ils éprouvent de trop gros déboires, il sera toujours temps de revenir à l'union. Mais,

en ce qui nous touche, il est essentiel de gagner un répit de quelques années. Dans l'intervalle la Tchéco-Slovaquie, la Yougo-Slavie et la Pologne pourront s'asseoir et se consolider. Si elles sont bien gouvernées et bien conseillées, elles offriront de bons exemples qui influeront sur les Autrichiens et les inciteront à conclure avec elles des arrangements économiques facilitant l'existence commune. Nous franchirons ainsi sans accroc une période dangereuse. Même dans le cas où l'expérience ne réussirait pas, le temps gagné nous permettrait de réorganiser nos forces nationales en vue des exigences d'une situation nouvelle.

***

On le voit, la Conférence pouvait dès le début régler les affaires d'Allemagne et d'Autriche dans leurs grandes lignes tout en se conformant aux principes wilsoniens et sans compromettre la solution des nombreuses autres questions en suspens. En essayant de se dérober devant les principes pour entrer dans la voie des marchandages, elle a perdu son temps et son crédit. Voyons donc quels sont ces fameux quatorze points et ces déclarations ultérieures du président Wilson que les Alliés se sont engagés à observer lors de la conclusion de l'armistice[1], qu'elle n'a pas osé regarder en face et que leur auteur n'a pas cru devoir rappeler publiquement à l'ouverture des délibérations. Il est d'autant plus utile d'en donner aujourd'hui une traduction exacte que leur texte authentique a été gravement dénaturé dans les dépêches reproduites par les journaux.

Les quatorze points sont marqués dans le message adressé le 8 janvier 1918 par le président Wilson au Congrès des États-Unis. Les voici avec les phrases préliminaires[2] :

Nous sommes entrés dans cette guerre parce que des violations du droit se sont produites qui nous touchaient au vif et qui ren-

1. Sauf le point 2 sur la liberté des mers, qui a été formellement réservé.

2. Nous empruntons ce texte et les suivants à la très fidèle traduction de M. Désiré Roustan, publiée dans l'ouvrage tout récemment paru aux éditions Bossard et intitulé : *Messages, discours, documents diplomatiques du président Wilson relatifs à la guerre mondiale*, 18 août 1914-4 mars 1919.

daient la vie de notre peuple impossible à moins qu'elles ne fussent réparées et que le monde ne fût une fois pour toutes assuré contre leur retour. Ce que nous exigeons dans cette guerre ce n'est donc rien de particulier pour nous-mêmes. C'est que le monde devienne un lieu sûr où tous puissent vivre et spécialement qu'il soit rendu sûr pour toute nation éprise de paix qui désire comme la nôtre vivre de la vie qui lui convient, décider de ses propres institutions, qui veut pouvoir compter qu'elle sera traitée avec justice et loyauté par les autres peuples du monde et non pas exposée à la brutalité des agressions égoïstes. A cet égard tous les peuples du monde sont solidaires et, en ce qui nous concerne, nous voyons très clairement que nous ne devons pas attendre la justice des autres si elle ne leur est pas rendue à eux-mêmes.

C'est donc le programme qui assurera la paix au monde qui est notre programme, et ce programme, le seul possible selon nous, est le suivant :

1° Des conventions de paix connues de tous, préparées au grand jour, après lesquelles il n'y aura plus d'ententes particulières d'aucune sorte entre nations, mais seulement une diplomatie qui procédera toujours franchement et en vue de tous ;

2° Absolue liberté de navigation sur mer en dehors des eaux territoriales, aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix, excepté dans le cas où les mers seraient fermées totalement ou partiellement par une action internationale pour imposer le respect des conventions internationales ;

3° Suppression, dans toute la mesure du possible, des barrières économiques et égalité de traitement en matière commerciale pour toutes les nations consentant à la paix et s'associant pour la maintenir ;

4° Échange de garanties efficaces pour que les armements de chaque nation soient réduits au minimum compatible avec la sécurité intérieure ;

5° Un règlement librement débattu, dans un esprit large et absolument impartial, de toutes les revendications coloniales, fondé sur ce principe rigoureusement observé que, pour résoudre les problèmes de souveraineté, les intérêts des populations en cause pèseront d'un même poids que les revendications équitables du gouvernement dont les titres sont examinés ;

6° Évacuation du territoire russe tout entier et règlement de toutes questions concernant la Russie, qui assure la meilleure et la plus libre coopération de toutes les autres nations du monde, en vue de donner à la Russie toute latitude de déterminer sans entraves ni obstacles, en pleine indépendance, son propre développement politique et son organisation nationale ; qui lui prépare aussi un accueil sincèrement bienveillant dans la société des nations libres où elle entrera avec les institutions qu'elle aura elle-même choisies ; qui même lui assure mieux qu'un accueil bienveillant, qui lui vaille l'aide de toute sorte dont elle pourra avoir besoin et qu'elle pourra souhaiter. Le traitement accordé à la Russie par ses sœurs les nations, au cours des mois qui vont suivre, sera la pierre de touche de leur bonne volonté, de leur compréhension des besoins de la Russie, abstraction faite de leurs propres intérêts, de leur sympathie intelligente et généreuse ;

7° La Belgique — il n'y aura qu'un avis dans le monde sur ce point — doit être évacuée et restaurée, sans aucune tentative pour limiter l'indépendance dont elle jouit au même titre que toutes les autres nations libres. Aucun autre acte pris à part ne servira autant que celui-ci à rendre aux nations leur confiance dans les lois qu'elles ont elles-mêmes établies et fixées, pour présider à leurs mutuelles relations. Sans cet acte réparateur, tout l'édifice du droit international est à jamais ébranlé ;

8° Le territoire de la France devra être totalement libéré et les portions envahies devront être restaurées ; le tort fait à la France par la Prusse en 1871 en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, tort qui a compromis la paix du monde pendant près de cinquante ans, doit être réparé, afin que la paix puisse être de nouveau assurée dans l'intérêt de tous ;

9° Une rectification des frontières de l'Italie devra être opérée selon les lignes de démarcation clairement reconnaissables entre nationalités ;

10° Aux peuples de l'Autriche-Hongrie, dont nous désirons sauvegarder et assurer la place parmi les nations, doit être accordée la plus grande latitude pour leur développement autonome ;

11° La Roumanie, la Serbie et le Monténégro devront être évacués, les territoires occupés devront être restaurés ; à la Serbie

devra être assuré un libre accès à la mer ; les relations mutuelles des divers États balkaniques devront être déterminées par un amical échange de vues, en tenant compte des liens d'allégeance et des différences de nationalité que l'histoire a créés ; des garanties internationales d'indépendance politique et économique et d'intégrité territoriale seront instituées en faveur de ces États ;

12° Aux régions turques de l'empire ottoman actuel devra être assurée une souveraineté non contestée ; mais aux autres nationalités présentement soumises au joug turc on devra garantir une sécurité absolue d'existence, la pleine possibilité d'un développement autonome et sans entraves ; les Dardanelles devront rester ouvertes au libre passage des navires de commerce de toutes les nations sous la protection de garanties internationales ;

13° Un État polonais indépendant devra être créé qui s'étendra sur les territoires habités par les populations indiscutablement polonaises ; on lui assurera un libre accès à la mer ; son indépendance politique et économique, son intégrité territoriale devront être garanties par des conventions internationales ;

14° Il faut qu'une association générale soit formée entre les nations, en vertu de conventions formelles, aux fins de procurer à tous les États, grands et petits également, des garanties mutuelles d'indépendance politique et d'intégrité territoriale.

En ce qui concerne ces redressements essentiels des torts causés et ces revendications du bon droit, nous nous sentons étroitement solidaires de tous les gouvernements et de tous les peuples ligués ensemble contre l'impérialisme. On ne pourra faire que nos intérêts divergent ou que nos desseins se contrarient. Nous demeurerons fermement unis jusqu'à la fin.

Le message contenait ensuite quelques phrases où le président déclarait que l'Amérique n'était nullement jalouse de la grandeur allemande et ne désirait ni la léser, ni entraver en aucune manière son influence et sa puissance légitimes. Mais, le chancelier allemand et le comte Czernin ayant répondu le 24 janvier, M. Wilson précisa son programme en formulant, dans un discours au Congrès prononcé le 11 février, les quatre principes suivants :

1° Chaque partie du règlement final doit reposer sur ce qui

est la véritable justice dans chaque cas particulier et sur les arrangements les plus propres selon toute vraisemblance à fonder une paix définitive ;

2° Les peuples et les provinces ne doivent plus être troqués entre les gouvernements comme des troupeaux ou des pions sur un échiquier, même quand il s'agit de ce grand échiquier à jamais discrédité qu'est l'équilibre des puissances ;

3° Tout au contraire, tout règlement territorial auquel cette guerre donnera lieu doit être conclu dans l'intérêt et pour le plus grand profit des populations en cause, non pas comme simple clause d'arrangement ou de compromis entre les ambitions d'États rivaux ;

4° A toutes les aspirations nationales bien définies la plus large satisfaction devra être accordée ; on évitera d'introduire de nouveaux éléments de discorde et d'antagonisme ou de perpétuer ceux qui existaient et qui ne pourraient manquer de compromettre un jour la paix de l'Europe et par conséquent du monde.

Dans le discours prononcé le 6 avril suivant à Baltimore à l'occasion de l'anniversaire de l'entrée en guerre des États-Unis, M. Wilson insista sur l'idée que l'Allemagne voulait régner par la force et que les soldats du droit devaient répondre par la force.

Le 18 mai, au Metropolitan-Opera de New York, devant les représentants de la Croix-Rouge, il flétrit les violations par les Allemands, de « l'organisation qu'ils avaient contribué à créer et qui devait être sacrée à tous parce qu'elle exprimait nos communs sentiments d'humanité ».

Le 9 juin, il dit à un groupe de journalistes américains : « L'ensemble de la famille des nations devra garantir à chacune qu'aucune autre ne violera son indépendance politique ou son intégrité territoriale. »

Le 4 juillet, à Mount-Vernon, devant la tombe de Washington et le corps diplomatique, il fournit de nouvelles précisions sur la solution du conflit mondial :

Il ne peut y avoir qu'une solution. Le règlement doit être définitif. Il ne faut pas de compromis. Aucune conclusion indécise

ne serait supportable ; on ne la conçoit même pas. Voici les fins pour lesquelles combattent les peuples associés du monde et qui doivent être reconnues par leurs ennemis pour que la paix soit possible ;

1° La destruction de tout pouvoir arbitraire, où qu'il se trouve, qui puisse à lui tout seul, secrètement et de sa propre initiative, troubler la paix du monde ; si ce pouvoir ne peut être présentement détruit, il doit être du moins réduit à une véritable impuissance ;

2° Le règlement de toute question concernant soit des territoires, soit un droit de souveraineté, soit des arrangements économiques, soit des relations politiques, sur la base de la libre acceptation de ce règlement par le peuple immédiatement intéressé, et non point selon les intérêts matériels ou le profit d'un autre peuple ou d'une nation quelconque qui pourrait souhaiter un règlement différent en vue de son influence dans le monde ou de sa propre hégémonie ;

3° Le consentement de toutes les nations à se laisser guider dans leur conduite à l'égard les unes des autres par les mêmes principes d'honneur, de respect pour la loi commune, qui déjà régissent les rapports entre individus dans tous les États modernes. Ainsi toutes promesses et conventions seraient religieusement observées, les intrigues et conspirations particulières ne pourraient être tramées, toute injustice inspirée par l'égoïsme recevrait son châtiment, on inaugurerait le règne de la confiance mutuelle établie sur le noble fondement du respect mutuel des droits ;

4° L'établissement d'une organisation de paix telle qu'on ait la certitude que le pouvoir combiné des nations libres mettra obstacle à tout empiètement sur le droit, telle aussi que la paix et la justice soient pleinement sauvegardées par un véritable tribunal de l'opinion auquel tous devront se soumettre et qui tranchera toute contestation internationale au sujet de laquelle les peuples directement intéressés ne pourraient se mettre d'accord amicalement.

Ces grands desseins s'expriment en une seule formule : nous voulons le règne de la loi, fondé sur le consentement des gouvernés et soutenu par l'opinion organisée de l'humanité.

Le 1er septembre, dans une proclamation au peuple américain à l'occasion du *Labour day*, le président définit la guerre en cours :

Pourquoi cette guerre ? Pourquoi sommes-nous enrôlés ? Pourquoi rougirions-nous de ne pas l'être ? Au début nous n'apercevions guère autre chose qu'une lutte défensive contre l'agression militaire de l'Allemagne. La Belgique avait été violée, la France envahie, l'Allemagne entrait une fois de plus en campagne, comme en 1870, comme en 1866, pour assouvir ses ambitions en Europe, et il apparaissait nécessaire d'opposer la force à sa force. Mais il est manifeste aujourd'hui qu'il s'agit de bien plus que d'une guerre pour modifier en Europe l'équilibre des puissances. L'agression allemande, on n'en peut plus douter, était dirigeé contre ce qu'en tout lieu les hommes libres veulent et doivent posséder : le droit de régler leur propre sort, d'exiger la justice, d'obliger les gouvernements à gouverner pour le peuple, non pour l'intérêt égoïste d'une classe privilégiée. Nous combattons pour préserver le monde de toute autorité comparable à l'autocratie germanique. C'est une guerre d'émancipation. Tant qu'elle n'est pas gagnée, nulle part les hommes ne pourront vivre exempts d'une crainte incessante, respirer librement en vaquant à leurs tâches quotidiennes, assurés que les gouvernements sont leurs serviteurs et non leurs maîtres...

La lumière d'une conviction nouvelle a pénétré les consciences de toutes les classes sociales autour de nous. Nous voyons comme jamais nous n'avons vu que nous sommes des camarades solidaires les uns des autres, invincibles dans l'union, impuissants divisés. Et c'est pourquoi nous nous donnons la main pour conduire le monde vers une ère nouvelle et meilleure.

Le 27 septembre, au Metropolitan-Opera de New-York, à propos du grand emprunt de guerre, M. Wilson énonça sous une nouvelle forme les principes qui devaient dominer les négociations de paix :

1° Il faut que l'impartiale justice qui sera dispensée ne distingue pas entre ceux envers qui nous avons envie d'être justes et ceux envers qui nous n'avons pas envie d'être justes. Il faut que cette justice ne connaisse pas de favoris, que sa seule règle soit celle de l'égal traitement des différents peuples intéressés;

2° Aucun intérêt spécial ou particulier d'une nation isolée ou d'un groupe de nations ne peut être la base d'aucune partie de l'arrangement final s'il ne peut s'accorder avec le commun intérêt de tous;

3° Il ne peut y avoir de ligues, d'alliances, de conventions ou d'ententes spéciales à l'intérieur de la vaste famille commune de la Ligue des Nations;

4° Plus précisément encore il ne saurait y avoir de combinaisons économiques particulières égoïstes à l'intérieur de la Ligue, ni de recours à aucune forme de boycottage et d'exclusion économique, à moins que l'exclusion des marchés du monde ne soit une pénalité économique que la Ligue des Nations elle-même aurait droit d'infliger comme moyen disciplinaire et coercitif;

5° Tous accords et traités de toute espèce entre nations doivent être portés à la connaissance du monde entier dans leur intégralité.

Les alliances particulières, les rivalités et les hostilités économiques ont été dans notre monde moderne la source intarissable des intrigues et des ressentiments qui engendrent la guerre. La paix ne serait ni sincère ni vraiment garantie si on ne les interdisait en termes nets et formels.

L'assurance avec laquelle j'ose parler de ces questions au nom de notre peuple ne m'est pas uniquement inspirée par nos traditions, par les principes bien connus d'action internationale que nous avons toujours professés et appliqués. Dans la même phrase où je déclare que les États-Unis ne concluront d'accords spéciaux ou d'ententes avec aucune nation isolée, laissez-moi dire aussi que les États-Unis sont prêts à accepter pleinement leur part de responsabilité quand il s'agira de maintenir les ententes et conventions communes sur lesquelles il faut désormais que la paix soit fondée. Nous avons présent à la mémoire l'immortel conseil de Washington qui nous détourne de « nous emprisonner dans le réseau des alliances »; nous le saisissons pleinement, et nos desseins s'accordent avec ce conseil. Mais seules des alliances particulières et limitées peuvent « emprisonner ». Or nous reconnaissons et proclamons au contraire le devoir que nous dicte le temps présent : il nous est aujourd'hui permis d'espérer qu'une alliance générale saura écarter tout

danger de « s'emprisonner », et purifiera l'air du monde pour y rendre possibles d'universelles ententes et le maintien des droits communs à tous.

Ce fut le dernier discours présidentiel avant l'armistice. Les 8, 14 et 23 octobre et le 5 novembre se succédèrent les notes au gouvernement allemand en réponse à sa demande d'armistice. Dans la quatrième et dernière de ces notes, M. Lansing transmet ainsi les conditions des Alliés :

« *Les gouvernements alliés ont examiné avec soin la correspondance échangée entre le président des États-Unis et le gouvernement allemand. Sous réserve des observations qui suivent, ils se déclarent disposés à conclure la paix avec le gouvernement allemand aux conditions posées dans l'adresse du président au Congrès, le 8 janvier 1918, et selon les principes énoncés dans ses déclarations ultérieures.*

» *Ils doivent toutefois faire remarquer que l'article 2, relatif à ce que l'on appelle couramment la liberté des mers, se prête à diverses interprétations, dont certaines sont telles qu'ils ne pourraient pas les accepter. Ils doivent, en conséquence, se réserver une liberté d'action entière sur cette question, quand ils viendront siéger à la Conférence de la paix.*

» *D'autre part, lorsqu'il a formulé les conditions de paix dans son adresse au Congrès du 8 janvier dernier, le président a déclaré que les territoires envahis doivent être non seulement évacués et libérés, mais restaurés. Les Alliés pensent qu'il ne faudrait laisser subsister aucun doute sur ce qu'implique cette stipulation. Ils comprennent par là que l'Allemagne devra compenser tous les dommages subis par les populations civiles des nations alliées et par leurs propriétés, du fait des forces armées de l'Allemagne, soit sur terre, soit sur mer, soit en conséquence d'opérations aériennes.* »

Je suis chargé par le président de dire qu'il est en accord avec l'interprétation énoncée dans le dernier paragraphe du mémorandum ci-dessus.

Tel est le dossier de l'affaire. Peut-être plus d'un des membres de la Conférence ne l'avait-il pas sous les yeux le 18 jan-

vier quand s'ouvrit la solennelle Assemblée. Peut-être contient-il des parties contestables. Mais, dans toutes les affaires sérieuses — et l'on ne peut refuser ce caractère aux Assises de la paix mondiale — il n'est permis de formuler une opinion (à plus forte raison de porter un jugement) que sur le vu des pièces. Nous en avons présenté ici une analyse succincte afin que le public, qui est aussi un juge, soit en mesure d'apprécier le bien-fondé des thèses qu'on lui présente. Sans doute il est désagréable de trouver, dans le dossier d'un procès où l'on a sa fortune engagée, des billets contenant certains engagements oubliés. Pourtant l'honnêteté commande d'y faire honneur, sous le bénéfice de la réciprocité. La suprême habileté ne consiste pas à les esquiver ; elle nous conseille plutôt de veiller à ce que toutes les parties tiennent leur parole.

***

Était-ce à des Français de dénigrer le programme wilsonien? Son application devait-elle nous être si funeste qu'il fallût nous efforcer de le discréditer? A entendre certaines conversations parisiennes on aurait pu croire que oui. A chaque incident, à chaque retard, de chauds patriotes s'en prenaient aux quatorze points — dont ils n'avaient probablement jamais lu le texte exact. Ils semblaient persuadés que toutes nos déceptions provenaient des fameux principes du président. Certes, les quatorze points prêtent à la critique. Mais M. Wilson lui-même les a successivement adaptés aux circonstances et il admet qu'on les discute. Si on lit attentivement les textes que nous avons rapprochés, on constatera qu'ils ne nous interdisent rien de ce que nous nous sentons le droit de réclamer, et qu'ils permettent de nous donner satisfaction sur les trois chapitres essentiels de nos revendications : restitutions, réparations, garanties.

Le huitième point nous promet la restitution de l'Alsace-Lorraine. M. Wilson a tenu parole en nous envoyant assez de troupes pour libérer tout notre territoire et en saluant joyeusement la réannexion de nos provinces perdues. S'il est hostile à la rétrocesssion des deux pays de la Sarre et de Landau, parce que leur population est germanisée, il consent à ce que

la France tire de l'exploitation du bassin de la Sarre tous les avantages matériels que procurerait la souveraineté.

La note du 5 novembre nous assure la restauration des territoires envahis et la réparation de tous les dommages subis par les populations civiles et leurs propriétés. Elle ne mentionne pas le paiement des frais de guerre. Mais, si M. Wilson a toujours réprouvé les indemnités de guerre telles que les cinq milliards du traité de Francfort, il ne s'est pas officiellement prononcé contre le remboursement des frais de guerre. Nous étions autorisés à présenter nos réclamations. En fait, la difficulté vient surtout de ce que les frais de guerre atteignent un total si énorme, si supérieur à tout ce qu'on imaginait en 1914, que la clause imposant aux vaincus leur remboursement intégral resterait forcément lettre morte.

Quant aux garanties, le discours du 27 septembre nous en laisse entrevoir du côté des États-Unis plus que n'auraient osé l'espérer les personnes connaissant l'attachement des Américains à « l'immortel conseil » de Washington et à la doctrine de Monroe. Le président Wilson est allé si loin dans cette voie qu'il a provoqué de violentes objections dans le Congrès, dans la presse et dans le public des États-Unis. Dans le projet de Ligue signé le 14 février, il a laissé insérer des clauses contraires à son propre projet et aux désirs certains de la majorité du Sénat appelé constitutionnellement à ratifier les traités. Nous aurions donc dû, semble-t-il, le soutenir de toutes nos forces à ce sujet, afin de l'aider à triompher des répugnances de ses compatriotes en matière d'intervention sur notre continent. Il n'en fut rien, au contraire. On prit plaisir à tourner en ridicule une œuvre imparfaite, mais perfectible, qui avait pourtant pour effet de rendre obligatoire en faveur de la France attaquée une intervention qui, en l'absence d'une Ligue des Nations, dépendra de l'humeur d'un homme ou d'un courant populaire. Il en est résulté qu'à son retour à Paris M. Wilson s'est montré plutôt enclin à revenir sur ses concessions de février aux partisans des sanctions et des garanties. A qui la faute?

Si les principes wilsoniens, dont leur auteur se garde de forcer le sens, peuvent à la rigueur être invoqués par les Allemands désireux d'échapper aux conséquences de leurs

crimes, ils peuvent mieux encore servir à régler des questions extrêmement délicates que nous serions impuissants à résoudre seuls. En tout cas, ce n'est pas contre la France qu'ils sont dirigés, ce n'est pas contre elle qu'ils seraient appliqués. Il est étrange que des Français ne s'en aperçoivent pas et fassent le jeu des gouvernements qui, tout en ayant bénéficié comme nous de la puissante aide américaine, s'ingénient à se dérober aux engagements contractés envers le président Wilson. Il est plus regrettable encore qu'ils protestent contre des principes au nom desquels la France menacée a combattu et dont tant de peuples attendaient que la France victorieuse revendiquât l'honneur.

AUGUSTE GAUVAIN

31 mars 1919.

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars - Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1919

		Pages
GUIDO DA VERONA. . .	La Vie commence demain (2e partie).	5
AMIRAL DEGOUY	Les Répercussions.	57
CHARLES SCHMIDT. . .	Devant la Statue de Lezay-Marnésia.	98
JEAN DE GRANVILLIERS. . .	Le Prix de l'Homme (4e partie).	113
LOUISE WEISS.	Trois Fondateurs de la République tchéco-slovaque.	157
UN INTERPRÈTE. . . .	Prisonniers allemands.	178
ÉLIE HALÉVY.	Après les Élections anglaises.	207

LIVRAISON DU 15 MARS 1919

MADEL. CLEMENCEAU JACQUEMAIRE. .	Les Hommes de bonne Volonté. — I	225
GUIDO DA VERONA . . .	La Vie commence demain (3e partie).	255
A. AULARD	Landau et Sarrelouis Villes françaises.	295
DOMINIQUE SYLVAIRE .	Son Ombre (Poèmes).	315
UN SCULPTEUR.	A propos des faux Rodin.	325
COMMANDANT WEIL. . .	L'Attentat de Fieschi (Lettres inédites).	339
JEAN DE GRANVILLIERS. . .	Le Prix de l'Homme (fin).	367
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	412
PAUL DESCOMBES. . . .	La Régénération forestière de la France.	426

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1919

		Pages
ANDRÉ CHEVRILLON . .	Aux Pays d'Alsace et de Lorraine. — I : Strasbourg. .	449
GUIDO DA VERONA. . . .	La Vie commence demain (4e partie).	477
MADEL. CLEMENCEAU JACQUEMAIRE. .	Les Hommes de bonne Volonté. — II.	529
A. T'SERSTEVENS. . . .	Contes flamands.	555
JULES BERTAUT.	Les Poètes et la Guerre.	578
GEORGES LACHAPELLE.	La Hausse des Prix.	604
JACQUES-É. BLANCHE. .	Les Arts et la Vie.	619
RAOUL BLANCHARD. . .	Les Alpes françaises et la Houille blanche.	639

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1919

JULES ISAAC.	Nous, les Revenants.	673
PAUL ADAM.	Une Force de la Méditerranée. — I.	681
A.-R. DE LENS	Le Harem entr'ouvert (1re partie)	714
A. T.	Trois Fleuves internationaux.	744
GUIDO DA VERONA . . .	La Vie commence demain (fin)	768
ANDRÉ CHEVRILLON. .	Aux Pays d'Alsace et de Lorraine. — II : Colmar . . .	811
JEAN RAMEAU	Poèmes.	847
FERNAND VANDÈREM. .	Les Lettres et la Vie.	851
AUGUSTE GAUVAIN. . .	La Conférence de la Paix.	869

URODONAL

et la Goutte

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.

Rhumatismes, Goutte, Gravelle, Artério-sclérose, Sciatique, Obésité

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec satisfaction que je vous informe des effets splendides obtenus avec votre Urodonal, que j'ai prescrit et que je prescris toujours avec de bons résultats, dans toutes les formes de diathèse urique. »

Dr R. Favia,
Médecin-chirurgien, à Bologne.

Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — Le flacon, franco, 8 fr., les trois, franco, 23 fr. 25.

L'URODONAL dissout l'acide urique qui est le véritable bourreau du goutteux.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 francs par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux
Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à Lyon — Siège central à Paris
CAPITAL : 250 MILLIONS
ENTIÈREMENT VERSÉS
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOT DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CHRETIEN **LIBRAIRE**
172, Faubourg Saint-Honoré,
près Saint-Philippe-du-Roule, PARIS
ACHÈTE CHER AU COMPTANT
tous beaux livres anciens et modernes
Se rend à domicile et en province
Sur demande, envoi du Catalogue mensuel

OFFICIERS MINISTÉRIELS
Les annonces sont reçues au Répertoire Foncier, *14, rue Cadet, Paris.*
Téléphone : Central 72-71.

VERSAILLES A adjuger en l'étude de Me **HAIZET**, notaire à Versailles, Pl. Hoche, 5, le 26 avril 1919, à 2 h., **MAISON DE RAPPORT**, rue du Peintre-Lebrun, 12. Rev. 7.910 fr. Mise à prix : 65.000 fr.

Vente au Palais, le samedi 10 mai 1919, à 3 h.
DEUX FERMES dites "**Le Haut Saunière**" et "**Le Bas Saunière**" sises communes de Chantenay et Tassé (Sarthe). Contenance totale 66 h. 9 a. 86 c. Libres de location. Entrée en jouissance le jour de l'adjudication. Mise à pr. : 100.000 fr. S'ad. à Mes **Henry MENARD**, avoué à Paris, 22, rue des Capucines et **Lot**, avoué à Paris ; à Mes **Charoy**, notaire au Mans et **Panhard**, notaire à Paris.

TRÉSORS CACHÉS

Toute Correspondance de Négociants, Banquiers, Notaires, Greffiers de paix et de Tribunaux, des années 1849 à 1880, renferme des Timbres que la maison **Victor ROBERT, 83, rue Richelieu Paris**, paye à *prix d'or.*
Fouillez donc vos archives.
Renseignements et *Catalogue Timbres poste* sont envoyés franco gratis à toute demande.
Achète cher les Collections.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Communications entre Paris et Épinal (viâ Port-d'Atelier) **et entre Chaumont et Épinal** (viâ Neufchâteau) **à partir du 1er avril 1919.**

Un nouveau train direct circule entre Paris et Épinal et retour (viâ Port-d'Atelier).

Aller : Paris (départ) 21 h. — Épinal (arrivée) 5 h. 45.
Retour : Épinal (départ) 20 h. 20. — Paris (arrivée) 5 h. 35.

Un nouveau train part de Chaumont à 4 h. 50 pour arriver à Neufchâteau à 6 h. 40 en correspondance avec le train partant de Neufchâteau pour Épinal à 7 h. 20.

Dans le sens inverse, le train partant d'Épinal pour Neufchâteau à 15 h. 30 est prolongé jusqu'à Chaumont (départ de Neufchâteau, 19 h. 32. — Arrivée à Chaumont, 21 h. 26) en correspondance avec le nouveau train Epinal-Paris.

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
&
DIRECTION GÉNÉRALE
A
LANCEY (ISÈRE)

USINES A LANCEY ISÈRE

USINES A PERSAN (S.-&-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE CONDORCET MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 320-328 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.
FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS

Vue des usines de Lancey

DRAEGER

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

La Compagnie P.-L.-M. a l'honneur d'informer le Public que le poids des bagages admis à l'enregistrement sera limité à 80 kg par voyageur pour les parcours supérieurs à 80 kil., quels que soient les trains empruntés.

Pour les parcours égaux ou inférieurs à 80 kil., le poids des bagages sera limité à 80 kg par voyageur (30 kg. de franchise et 50 kg d'excédent).

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Rétablissement partiel du service des wagons-lits. — La Compagnie d'Orléans vient de rétablir comme suit, un service direct bi-hebdomadaire de wagons-lits entre Paris et Hendaye, d'une part, Paris et Pau, d'autre part, dans les trains A G et B D.

De Paris à Hendaye : les lundi et mercredi, avec retour les mardi et jeudi ;

De Paris à Pau : les mardi et jeudi, avec retour les mercredi et vendredi.

A l'aller : Départ de Paris à 20 h. 25. — Au retour : Départ d'Hendaye à 16 h. 45, de Biarritz-Ville à 17 h. 18, de Pau à 16 h. 56, de Bordeaux à 22 h. 20.

Un certain nombre de places est mis à la disposition des voyageurs de ou pour Bordeaux dans chaque wagon-lit.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

MODIFICATIONS ET AMÉLIORATIONS AU SERVICE DES TRAINS DEPUIS LE 1er MARS 1919.

Un nouveau train est créé d'une part entre Paris et Tours, d'autre part entre Paris et Vierzon.

Départ de Paris-Quai d'Orsay, 7 h. 30 ; arrivée à Tours, 11 h. 48. Départ de Tours 12 h. 21 ; arrivée à Paris-Quai d'Orsay, 16 h. 37. Comme conséquence, le train direct A. K. ne dessert plus Meung, Beaugency, Mer et Amboise, desservis par le nouveau train.

Le train direct partant de Tours à 12 h. 21 relève à cette gare la correspondance des trains omnibus en provenance des lignes d'Angoulême, Poitiers, Le Mans et Angers, et à Saint-Pierre-des-Corps celle d'un train de la ligne de Vierzon.

Départ de Paris-Quai d'Orsay, 16 heures ; arrivée à Vierzon, 19 h. 31. Départ de Vierzon, 13 h. 13 ; arrivée à Paris-Quai d'Orsay, 16 h. 51. Ces deux derniers trains entrent directement à Orléans et sont en correspondance immédiate à Vierzon avec des trains omnibus en provenance ou à destination de Bourges, Saincaize et Châteauroux.

Le train direct B. L. en provenance de Quimper effectuant actuellement sa marche par Tours et Vendôme circule désormais viâ Saint-Pierre-des-Corps, les Aubrais (arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 7 h. 17).

Le train direct A. F. ne s'arrête plus à Port-des-Piles et a son départ de Paris-Quai d'Orsay avancé de 4 minutes (19 h. 26 au lieu de 19 h. 30).

Le train de service journalier 127 sur Orléans a son départ reporté à Paris-Quai d'Orsay (21 h. 20) au lieu d'Austerlitz et desservira toutes les stations de la Beauce.

Le train 122 en provenance d'Orléans est accéléré et rendu direct entre Brétigny, Juvisy et Paris ; il est de plus prolongé jusqu'au quai d'Orsay (arrivée, 15 h. 36).

Les trains 1361 entre Paris-Quai d'Orsay et Dourdan et 661 entre Paris-Quai d'Orsay et Massy-Palaiseau ont leur départ avancé de 4 minutes et partent respectivement désormais à 19 h. 37 et 19 h. 45.

Les trains d'été A. B. et B. A. sont mis en marche régulièrement (départ de Paris-Quai d'Orsay, 8 h. 10 ; arrivée à Étampes, 9 h. 25. Départ d'Étampes, 17 h. 59 ; arrivée Paris-Quai d'Orsay, 19 h. 12) ; ils prolongent les trains 10013 et 10014 de et pour Beaune-la-Rolande. Comme conséquence, le train A. R. ne s'arrête plus à Étampes où le train B. S ne prend plus de voyageurs.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Tickets Garde-Places dans les Trains à long parcours

L'Administration des Chemins de fer de l'État délivre des tickets garde-places en 1re et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les ticket garde-places peuvent être utilisés, et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial de 1 franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit de 1 franc a été versé à la gare de départ, et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation u iles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route, lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Un train direct circule entre Paris-Epernay et Reims :

Paris, départ : 7 h. 55. — Reims, arrivée : 11 h.

Au retour, départ de Reims à 16 h., arrivée à Paris à 19 h. 05.

Le train partant de Paris à 7 h. 55 pour Fère-en-Tardenois, sera prolongé jusqu'à Fismes et Reims (arrivée à 12 h. 45) ; au retour, départ de Reims à 17 h. 50 pour Fismes, Fère-en-Tardenois, Meaux et Paris (arrivée 23 h. 08).

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-848

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : Charles-Albert CORTINA

Sont collaborateurs de "La Rivista Politica e Parlamentare" les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : 10 francs | Pour la France, un an : 12 francs

La livraison : 0 fr. 30

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE) :

3 months, 8/3 ; 6 months, 16/6 ; 12 months, £1 13/-

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas s'est tenue le 25 mars, sous la présidence de son Président, M. Griolet, qui a ouvert la séance en saluant avec émotion la mémoire de ses Agents tombés au Champ d'honneur ou disparus (37, sur près de 300 mobilisés).

Comme les années précédentes, la Banque de Paris et des Pays-Bas a apporté tout son concours au placement des Bons et Obligations de la Défense Nationale ainsi qu'à l'émission de l' « Emprunt de la Libération ».

Parmi les émissions auxquelles la Banque a participé, nous citerons :

Les Bons 6 % de la Compagnie d'Électricité de l'Ouest-Parisien (Ouest-Lumière) ; les Bons 6 % de la Société Internationale de Régie co-intéressée des Tabacs au Maroc ; les obligations 6 % de la Société des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt ; la souscription au capital de la Compagnie Française de Télégraphie sans fil ; l'augmentation du capital de la Société des Usines Métallurgiques de la Basse-Loire, de la Compagnie Française des Câbles Télégraphiques, de la Compagnie des Produits Chimiques d'Alais et de la Camargue (ancienne Société Péchiney et Cie), de la Société pour l'Exploitation des procédés Thomson-Houston, de la Société des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt, de la Société des Chantiers Navals Français. Toutes ces Sociétés travaillaient pour la Défense Nationale ou présentent un caractère d'intérêt public.

Nous devons enfin, en rappelant la grande part qu'a prise cette Banque au développement du Maroc, mentionner l'Emprunt Marocain 5 % de 204.464.000 francs garanti par le Gouvernement français.

Le bilan, qui se totalise tant à l'Actif qu'au Passif, par 681.373.453 fr. 53, présente une augmentation de 61.563.128 fr. 81, sur celui de l'Exercice précédent. Cette augmentation porte, à l'Actif, principalement sur les comptes : « Portefeuille-Effets France et Bons de la Défense Nationale », « Reports », « Actions et Obligations » et « Opérations de change à termes garanties », et au Passif, sur les comptes : « Opérations de change à termes garanties », et « Correspondants et Comptes Courants ». Le montant des Réserves devient supérieur à celui du capital social.

Le bilan se solde par un bénéfice de 9.218.186 fr. 65 contre 8.032.831 fr. 44 l'an dernier. Ce résultat a permis la distribution d'un dividende de 8 % (40 fr.) contre celui de 7 % (35 fr.) réparti l'an dernier.

Le report à nouveau s'élève à 9.578.827 fr. 48.

M. le Comte de Germiny et M. le Comte Foy, s'étant démis de leurs fonctions d'Administrateurs, ont été remplacés par M. J. Kulp qui remplissait les fonctions de Censeur, et M. le Comte Pillet-Will. M. le Comte Foy a été appelé aux fonctions de Censeur. M. A. Turrettini a résigné ses fonctions de Directeur-Général et reste Vice-Président du Conseil.

L'Assemblée générale a ratifié ces nominations et réélu MM. S. Dorvillé, le Baron Hély d'Oissel et R. Delaunay-Belleville, Administrateurs sortants, le Comte Foy, Censeur, R. Sautter et le Comte de Lyrot, Commissaires des Comptes.

La Direction du Siège social se trouve composée de MM. H. Finaly, E. Moret, J. Chevalier et H. Chabert. M. H. Urban a été appelé à la Direction de la Succursale de Bruxelles.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de paraître :

GABRIEL FAURE

PÈLERINAGES PASSIONNÉS

Le rossignol de Saint-Onuphre
Avec Gœthe, à Valmy — Au pays de Bayart
L'Italie de Flaubert
Le long de la mer annunzienne
Souvenir d'Ypres — Gœthe et Heine en Italie
L'automne à Nohant

Un volume in-18 jésus, broché..... **3 fr. 50**
Il a été tiré 25 exemplaires numérotés sur papier vergé à la forme des papeteries d'Arches..... **10 francs**

Précédemment parus :

GABRIEL FAURE

PAYSAGES LITTÉRAIRES

5e mille

Ouvrage couronné par l'Académie française

PRIX MARCELLIN-GUÉRIN 1918

Deux vol. in-18 jésus, se vendant séparément ; chaque..... **3 fr. 50**

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste
(MAJORATION TEMPORAIRE : 30 %)

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

GEORGETTE LEBLANC

NOS CHIENS

Illustrations par l'auteur

C'est en même temps que la vie de quelques compagnons successifs, avec leurs particularités touchantes ou comiques, l'évocation de l'histoire intime d'un de nos philosophes les plus éminents.

SACHA GUITRY

PASTEUR

Pièce en 5 actes

Cette luxueuse édition est digne de la pièce dont on sait le très vif succès, au Théâtre du Vaudeville.

Chaque volume in-18 double raisin, broché ..... 5 fr.

ANDRÉ TARDIEU

L'AMÉRIQUE EN ARMES

Histoire vécue de l'œuvre de guerre des États-Unis, écrite par celui-là même qui fut à la tête de l'effort solidaire des deux pays.

JACQUES DEVAL

LE LIVRE SANS AMOUR

— POÈMES —

On sent vibrer, en ces poèmes d'une superbe allure, l'âme ardente de leur auteur hantée par les plus patriotiques et les plus nobles aspirations.

JOSEPH REINACH

LES COMMENTAIRES DE POLYBE

— SEIZIÈME SÉRIE —

Le nouveau volume de M. Joseph Reinach, le seizième de son Histoire au jour le jour de la grande guerre, évoque les plus tragiques et les plus glorieux souvenirs, vieux à peine d'un an.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

LA VIE D'UNE FEMME

Pièce en 4 actes et 12 tableaux

L'éminent critique dramatique des *Débats* a dit, à propos des représentations de cette admirable pièce, qu'elle est « le roman de l'éternelle illusion et de la constante douleur ».

Chaque volume in-18 jésus, broché ..... 3 fr. 50

MAURICE DONNAY

LYSISTRATA

Comédie en 4 actes

Version nouvelle, représentée au théâtre Marigny, le 6 mars 1919.

Un volume in-18 grand jésus, broché ..... 5 fr. *net*

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

(MAJORATION TEMPORAIRE 30 %)

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL **500** MILLIONS

Assemblée générale annuelle du 27 Mars 1919

Dans son rapport aux actionnaires de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE dont l'Assemblée a eu lieu le 27 mars 1919, le Conseil, après quelques considérations sur la situation actuelle, énumère les affaires d'intérêt général et régional auxquelles la Société a prêté son concours et indique que l'Établissement a contribué pour 2 milliards 1/2 au succès du 4e Emprunt National.

En raison des événements qui ont marqué les premiers mois de l'année, le Conseil, d'accord avec le Gouvernement, fit transporter, dans une ville du centre de la France, les titres et objets précieux de la clientèle que l'Établissement, malgré les difficultés de personnel et de transport, ne cessa pas un seul jour de recevoir en dépôt.

Le rapport signale le rétablissement des cordiales et étroites relations, interrompues par la guerre, avec la Société Générale Alsacienne de Banque, fondée en 1880, sous les auspices de la Société Générale, et qui par son réseau complet d'Agences et son excellent crédit occupe une des premières places dans les provinces retrouvées. Des rapports ont été également repris avec la filiale de Belgique, la Société Française de Banque et de Dépôts, qui, vraisemblablement, ne tardera pas à retrouver son ancienne prospérité. Quant à la filiale suisse, la Société Suisse de Banque et de Dépôts, sa situation est satisfaisante en tous points. A Barcelone, un immeuble a été acquis, en vue d'y installer une succursale, et de concert avec la Banque de Salonique et des personnalités importantes de Lyon et de Marseille, la Société Générale a constitué la Banque Française de Syrie.

Le Conseil rend ensuite un dernier hommage aux 1.550 morts et disparus appartenant au personnel de la Société Générale, et mentionne les 57 « Légion d'Honneur », les 151 « Médaille Militaire » et les 1.643 « Croix de Guerre » glorieusement gagnées, qui attestent les exploits accomplis par les agents mobilisés de la Société.

Enfin, le Conseil salue la mémoire de trois de ses membres décédés pendant l'exercice, Messieurs de Matharel, Dujardin-Beaumetz, de Fredaigue, et exprime ses profonds regrets de la retraite de son Vice-Président, M. Dejardin-Verkinder, imposée par son grand âge et son état de santé.

Sur le produit net de l'exercice qui s'est élevé à 15.741.058 francs le Conseil propose de servir aux actionnaires un dividende de 6 %, à raison de 15 francs par titre, sous déduction des impôts. Un acompte de 6 fr. 25 ayant été mis en paiement le 2 janvier 1919, il sera distribué, à partir du 1er juillet 1919, 8 fr. 75 par action, sous déduction des impôts, soit net 8 francs.

L'Assemblée a fait un excellent accueil aux déclarations du Conseil et a voté à l'unanimité toutes les résolutions présentées.

PLON-NOURRIT et Cie, Imprimeurs-Éditeurs, 8, rue Garancière - PARIS (6e)

Vient de paraître :

HENRY BORDEAUX

SUR LE RHIN

Le Rhin romantique

(Octobre-Novembre 1905)

Les Fêtes de la Libération

à Strasbourg et à Metz

(8-9 Décembre 1918)

Les Français sur le Rhin

(Décembre 1918)

Un volume in-16. Prix ..... **4 fr. 50**

RÉCENTES PUBLICATIONS

G. LECHARTIER

INTRIGUES ET DIPLOMATIES à WASHINGTON

(1914-1917)

Un fort vol. in-16 avec portraits et fac-similés **4.80**

SERGE DE CHESSIN

AU PAYS DE LA DÉMENCE ROUGE

LA RÉVOLUTION RUSSE

(1917-1918)

Un fort volume in-16..... **4.80**

Librairie Militaire BERGER-LEVRAULT, Paris, 5 et 7, rue des Beaux-Arts

VIENT DE PARAITRE :

PRÉCEPTES ET JUGEMENTS
DU
MARÉCHAL FOCH

PRÉCÉDÉS D'UNE

ÉTUDE SUR LA VIE MILITAIRE DU MARÉCHAL

Par le Commandant **A. GRASSET**

de la Section historique de l'État-Major de l'Armée

Voici un livre sensationnel et d'une brûlante actualité : la condensation des œuvres du maréchal Foch. C'est la quintessence de sa doctrine, puisée dans les cours du généralissime alors que comme colonel il était professeur à l'Ecole supérieure de Guerre. Le commandant A. Grasset présente les extraits choisis sous la forme d'un répertoire facile à consulter, attrayant à lire et où l'on trouve, exposées à leur place alphabétique, les opinions du grand homme de guerre sur les conditions multiples dont l'ensemble constitue le secret de l'art de vaincre. Ce remarquable travail de sélection est précédé d'une étude magistrale où le commandant A. Grasset, avec la clarté d'exposition et l'esprit de pénétration qui caractérisent ses ouvrages d'histoire, brosse à grands traits la prodigieuse et glorieuse carrière du maréchal Foch, les batailles de Sarrebourg, des marais de Saint-Gond, de l'Yser, de l'Artois, de la Somme et la gigantesque et décisive bataille de France. C'est le « Livre de la Victoire », dans lequel on la voit naître, grandir, se développer et s'affirmer, au fur et à mesure que s'affirment le tempérament de l'homme de génie et la volonté de fer qui va la fixer à ses drapeaux.

Un vol. in-12 avec un portrait et quatre cartes, net..... **6 fr.**

Commandant **CASSOU**

LA VÉRITÉ SUR LE SIÈGE DE MAUBEUGE

Un vol. in-12 avec une carte, net..... **3 fr. 60**

HENRI LAURENS, Éditeur, 6, rue de Tournon, PARIS (VIe)

LA CATHÉDRALE DE REIMS

Un crime allemand

PAR

MONSEIGNEUR LANDRIEUX

Évêque de Dijon
Curé de la Cathédrale de Reims (1912-1916)

Un volume in-8° raisin, illustré de 96 planches hors texte et d'un graphique des points de chute des obus allemands, broché..... **12** fr.

Cet ouvrage aura un retentissement considérable. Au jour le jour, Mgr Landrieux a noté les méfaits allemands. La parole du prêtre et du patriote ne peut être contredite, il déclare ce qu'il sait, il témoigne de ce qu'il a vu. Faits et dates sont maintenant établis, réticences et discussions ne pourront plus prévaloir aux yeux des gens de bonne foi.

La Cathédrale de Reims

Une Œuvre française

par **LOUIS BREHIER**
Professeur à l'Université de Clermont

Un vol. in-8° raisin, avec 56 planches hors texte, 1 carte et 4 plans dans le texte, br..... **12** fr.

La Guerre et l'Architecture

La Renaissance des Ruines

par **PAUL LÉON**

Un volume (21 × 16), avec 24 planches hors texte..... **4** fr.

G.-B. PIRANESI

(1720-1778)

par **HENRI FOCILLON**

Un vol. in-4° (26,5 × 20) de XXIV-324 pages, avec 32 planches hors texte..... **25** fr.

Catalogue raisonné de l'Œuvre de Piranesi

Un vol. de 75 pages sur 2 col., contenant la description et l'état de 991 pièces..... **5** fr.

JONGKIND

Raconté par lui-même

Étude biographique

par **ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON**

Quatre-vingts planches hors texte

Un volume in-4° carré, tiré à 600, sur vergé d'Arches..... **50** fr.

L'ART CHRÉTIEN

Son développement Iconographique des Origines à nos jours

par **LOUIS BRÉHIER**
Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand

Un vol. in-8° (26,5 × 19), avec 233 illustrations. Broché..... **25** fr.

Les Monuments historiques

Conservation — Restauration

par **PAUL LÉON**
Chef des Services d'architecture au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts

Un beau volume in-4° (22,5 × 28). Broché.... **30** fr.

Les Grands Ornemanistes (Œuvres choisies)

PIERRE RANSON

Peintre de Fleurs et d'Arabesque

par **HENRI CLOUZOT**

Un vol. album (17 × 24), avec 56 planches hors texte..... **5** fr.

Collections publiques de France — Memorandu

LE MUSÉE DE LYON

Peintures

par **HENRI FOCILLON**
Dr des Musées de Lyon

Un volume (18 × 12,5), avec 50 gravures.... **2** fr.

L'Art enseigné par les Maîtres

Choix de textes précédés d'une étude par **Henri GUERLIN**

Le dessin. Un volume petit in-4°, illustré de 8 planches hors texte.

La couleur. Un volume petit in-4°, illustré de 8 planches hors texte.

Chaque volume in-8° illustré. Broché..... **4** fr. ; relié..... **5** fr.

Majoration temporaire : Sur les vol. brochés : **20** % — sur les prix des reliures : **100** %

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

a transféré ses magasins, 3, Place du Panthéon, Paris (Ve), Téléphone : Gobelins, 36-26

VIENNENT DE PARAITRE :

CHARLES MAURRAS

POÈMES, PORTRAITS, JUGEMENTS ET OPINIONS

Avec un portrait de Charles Maurras (bois de Dutertre) et 2 fac-similés d'écriture et d'épreuve typographique

C'est une édition fortement augmentée du numéro spécial que la revue provençale *Le Feu* consacra au grand écrivain.

Cette enquête qui réunit les noms les plus en vue des lettres françaises, donne, de Maurras, le portrait le plus complet publié à ce jour.

Il a été tiré de cet ouvrage 300 exemplaires de bibliophile sur papier Vergé teinté des Papeteries Lafuma, filigrané au monogramme de la Nouvelle Librairie Nationale, entièrement souscrits.

Un beau volume in-16 imprimé en IX Deberny avec filets et lettrines..... **4 fr. 50**

LOUIS DIMIER

BUFFON

De même que dans son *Descartes*, M. Dimier a mené de front la biographie du grand savant et le commentaire de son œuvre. La grande carrière de Buffon en est éclairée d'un jour tout nouveau qui projette sa brillante lumière sur l'époque même.

12 exemplaires sur Pur fil Lafuma. L'exemplaire..... **12 fr. 50**

Un volume in-16..... **4 fr. 50**

JOACHIM GASQUET

LES HYMNES

(Deuxième édition)

La première épopée qu'ait suscitée la guerre et peut-être le poème le plus original qu'elle ait inspiré. F. VANDÉREM *(Revue de Paris)*.

Fête de la couleur, des lignes et des sons... Fête spirituelle et patriotique qui serait tout près de devenir religieuse. LOUIS BERTRAND *(L'Echo de Paris)*.

Un album (2e mille)..... **10 fr. net ; franco : 11 fr.**

RÉCENTE PUBLICATION : **RENÉ JOHANNET**

RHIN ET FRANCE

Un volume in-16 double-couronne (2e mille)..... **4 fr. 50**

POUR PARAITRE LE AVRIL

JACQUES BAINVILLE

TWO HISTORIES FACE TO FACE

FRANCE VERSUS GERMANY

With a new foreword by the author

TRANSLATED BY PAUL LEFAIVRE

Traduction anglaise de l'**Histoire de deux peuples**

Un volume in-16 sous cartonnage souple, net..... **5 fr.**

JULES LEPAIN ET JACQUES GRANDVILLE

LES MÉTHODES MODERNES EN AFFAIRES

LA PSYCHOLOGIE DANS LES AFFAIRES

L'ORGANISATION SCIENTIFIQUE DES BUREAUX ET MAGASINS

AVEC CENT VINGT FIGURES DANS LE TEXTE

Un volume in-8° raisin, net..... **10 fr.**

79, Bd St-Germain PARIS — HACHETTE ET Cie — 79, Bd St-Germain PARIS

COLLECTION des "MÉMOIRES et RÉCITS de GUERRE"

LIEUTENANT NIOX

MES SIX ÉVASIONS

Préface de MAURICE BARRÈS
de l'Académie française

VÉRITABLE roman d'aventures, mais d'aventures vécues, dont le héros frôle sans cesse la mort, ces pages attachantes nous conduisent aux camps d'Hammelburg et de Dillingen et nous font assister, témoins indignés, aux tortures infligées à nos soldats par leurs bourreaux : le poteau, la salle de chauffe, le supplice de l'eau, etc.

Ce livre poignant oppose magnifiquement l'admirable attitude de nos prisonniers d'outre-Rhin à la brutalité grossière de leurs geôliers, il nous fait comprendre que les Boches ne sont pas seulement des vaincus, mais des coupables qui nous doivent de totales réparations.

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION :

Gaston RIOU : *Journal d'un simple soldat.*
Maurice GENEVOIX : *Sous Verdun.*
Jean LÉRY : *La Bataille dans la Forêt.*
Victor BOUDON : *Avec Charles Péguy.*
L.-L. THOMSON : *La Retraite de Serbie.*
Jean RENAUD : *La Tranchée rouge.*
John MORSE : *Un Anglais dans l'armée russe.*
Marcel NADAUD : *En plein vol.*
Jacques DIETERLEN : *Le Bois Le Prêtre.*
P.-M. MASSON : *Lettres de Guerre.*
P. DE KADORÉ : *Mon Groupe d'autos-canons.*
Capitaine CANUDO : *Combats d'Orient.*
Commandant BRÉANT : *De l'Alsace à la Somme.*
H. RUFFIN et A. TUDESQ : *Notre Camarade Tommy.*
Lieut[t] M. ETÉVÉ : *Lettres d'un Combattant.*
Emile HENRIOT : *Carnet d'un Dragon.*
Louis HOURTICQ : *Récits et Réflexions d'un Combattant.*
Command[t] HENCHES : *A l'Ecole de la Guerre.*
J.-J. DUPOUR : *Dans les Camps de Représailles.*
Lieut[t] MARC : *Notes d'un Pilote disparu.*
René HERVAL : *Huit Mois de Révolution russe.*
G.-H. SCHREINER : *La Détresse allemande.*
Lieut[t] Michel STURDZA : *Avec l'Armée roumaine.*
Hugh. GIBSON : *La Belgique pendant la Guerre.*
P.-A. MUENIER : *L'Angoisse de Verdun.*
A. TRAIN : *L'Amérique et la Secousse de la Guerre.*

Un volume in-16, broché..... 4 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Vient de paraître

CAMILLE-GEORGES PICAVET

Les

DERNIÈRES ANNÉES

de

TURENNE

1660-1675

Un volume in-8°. — Prix . . . . . 9 francs

Vient de paraître :

COLETTE YVER

Les

COUSINS RICHES

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . 4 fr. 55

IMP. L. POCHT, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 304-19.

LIVRES NOUVEAUX

PROPOS DE PEINTRE, DE DAVID A DEGAS,

par Jacques-Émile Blanche.

Ce qui fait l'originalité et l'exceptionnel intérêt de ces « notes », ainsi qu'il plaît à l'auteur de les qualifier modestement, c'est l'alliage — si rare qu'on le pourrait dire unique — de qualités qui sembleraient devoir s'exclure. D'une part le sens psychologique le mieux aiguisé, la plus délicate vision de la couleur morale des personnages ; de l'autre tout le pittoresque d'un artiste qui saurait décrire comme il sait voir. La même variété féconde en agréables surprises, se rencontre dans l'expression. Ces pages gardent, d'habitude, le ton de la causerie spirituelle, mais tout à coup, au coin d'une phrase et sans le moindre appareil de technicité, l'auteur nous dévoile, d'un mot, les procédés les plus secrets des maîtres. Initiés et profanes feront leurs délices de ce livre.

LES COUSINS RICHES

par Colette Yver.

Madame Colette Yver sait à merveille observer les mœurs et les caractères de son temps. Entre autres, les *Princesses de Science* et les *Dames du Palais* nous en fournissent mille preuves. A cette qualité maîtresse de son talent s'ajoutent une narration alerte, un dialogue précis et nerveux, enfin ce don de l'intérêt sans quoi le plus habile écrivain ne saurait être un romancier. Le nouveau livre de madame Colette Yver, *les Cousins riches*, est plein d'observation et d'idées, on pourrait dire d'enseignements ; il est d'une haute portée sociale. C'est en même temps un livre très vivant et très amusant, divers comme la vie elle-même.

LE PROBLÈME DE LA GUERRE,

par le Colonel F. Feyler.

Par sa compétence, sa vaste information et la sagacité de son jugement, le colonel Feyler s'est placé au premier rang des écrivains militaires de la guerre. Les *Avant-propos stratégiques* ont expliqué les événements de 1914-1915 ; son nouveau volume s'élève au problème central du conflit, celui de savoir quel a été le plan de l'Allemagne, comment, débutant par une volonté réfléchie d'agression, il a été développé par les conquêtes de l'armée impériale, puis bouleversé par les échecs qu'elle subit avant la défaite décisive. L'examen des négociations de juillet 1914, puis de la manœuvre allemande sur les champs de bataille d'Orient et d'Occident établit que l'objectif final de la lutte était la ruine de l'Angleterre, mais le calcul de l'ennemi fut faussé par une estimation erronée des forces en présence. Ce livre est une des meilleures vues d'ensemble qui aient été écrites sur la politique et la stratégie allemandes.

L'HOMME QUI VENDIT SON AME AU DIABLE,

par Pierre Veber.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur de ce roman délicieux dont la fantaisie et l'ironie sont d'une qualité si parisienne. Pierre Veber a créé, en se jouant et en nous amusant de la première page à la dernière, un Méphistophélès et un Faust merveilleusement adaptés au Boulevard et qui évoluent, entre l'Opéra et la Bourse, avec une désinvolture charmante. Tout serait à citer dans ce livre ; qu'on se rappelle seulement telles pages comme la représentation de *Faust* qui sont d'une si réjouissante malice et d'une si belle verve. *L'Homme qui vendit son âme au Diable* est un des meilleurs romans fantaisistes publiés depuis longtemps.

LES BELLES ÉVASIONS,

par Paul Ginisty et le capitaine M. Gagneur.

Ces histoires d'évasion, dit avec raison M. Ginisty, ont toujours eu pour le lecteur un intérêt singulier : le prisonnier a tant d'obstacles à surmonter, d'ingéniosité et de courage persévérant à déployer dans son entreprise, que l'imagination invente difficilement des aventures plus passionnantes. Mais cet intérêt s'accroît encore quand les évadés dont on nous conte l'histoire se sont échappés pendant la guerre des prisons allemandes, qu'ils ont déjoué la surveillance de l'ennemi et traversé, au prix de privations et de dangers sans nombre, un territoire où chaque village peut cacher un piège. Les récits véridiques recueillis dans ce volume sont d'un intérêt captivant par la diversité des événements dramatiques qui y sont relatés.

UN CŒUR EN DÉTRESSE,

par Paul Lagrange.

Ce cœur en détresse est le cœur d'une femme qui a subi une première et cruelle déception dans le mariage et qui, de cette épreuve trop douloureuse pour elle, garde dans son veuvage et sa solitude une ineffaçable meurtrissure. Elle se trouve sans défense contre les entreprises d'un séducteur, mais elle se dégage bientôt d'une aventure indigne d'elle. Au fond d'une province patriarcale, elle retrouve peu à peu le calme et la force de revivre. Elle comprend que chaque être humain a « le devoir du bonheur », c'est-à-dire de vivre en paix selon les vraies lois de la nature. Le roman est attachant et d'un accent très personnel.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.